c

HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR

L. Charles FÉRAUD

Interprète de l'armée d'Afrique

[2.]

GIGELLI



CONSTANTINE

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. ARNOLET

1870

HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

Sparsa colligo.

L'année dernière, en publiant la monographie de Bougie, nous avons annoncé à nos lecteurs qu'une étude du même genre serait consacrée à chacune des autres villes de la province de Constantine. L'accueil favorable fait à notre premier travail est, pour nous, un puissant encouragement qui nous engage à persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée, laquelle est suffisamment définie par les lignes suivantes, empruntées à la préface de notre histoire de Bougie :

« Dans la plupart des nos villes algériennes, les hommes chez lesquels s'est éveillé le désir et la curiosité bien naturelle de connaître le passé du pays où la destinée les a placés, sont généralement privés des ressources littéraires que la métropole offre en si grande abondance. Constantine, elle même, chef-lieu de notre province, si largement pourvue que puisse être sa bibliothèque mu-

nicipale, ne possède pas encore son histoire. Personne, jusqu'ici, n'a entrepris d'en établir la chaîne à peu près complète et détaillée ; les éléments en sont épars dans une série de publications spéciales, souvent très rares, appartenant au domaine de l'érudition et qui ne sont, à vrai dire, connues que de très peu de monde ; il faut, pour les rassembler, avoir le loisir de se livrer à de nombreuses et patientes recherches.

» J'ai entendu beaucoup de gens se plaindre de l'absence d'un livre accessible à chacun, commode à consulter et réunissant en même temps, sur leur patrie d'adoption, tout ce qu'il leur importait de connaître. La Société Archéologique de la province de Constantine, qui s'est imposé la tâche de recueillir et de livrer à la publicité tous les faits authentiques pouvant jeter quelque lumière sur l'histoire locale, tient aussi à honneur de répondre au désir manifesté, et nous osons espérer que le projet qu'elle a conçu, loin d'être considéré comme prématuré, sera au contraire accueilli avec sympathie.

» Une œuvre de cette étendue, bien qu'elle se compose de nombreux extraits des meilleurs ouvrages déjà publiés, ne peut s'improviser en un jour ; mais il ne dépendra pas de nous qu'elle ne soit achevée dans le plus court délai possible. Sans aucune prétention au point de vue littéraire, elle aura néanmoins, pour les habitants du pays, le mérite de son utilité.

» Notre rôle, pour le moment, se borne, répétons-le, à grouper et à coordonner les faits ; celui des futurs historiens de l'Algérie sera de les juger et d'en tirer des vues d'ensemble. »

Hier nous parlions de la ville de Bougie, nous allons nous occuper aujourd'hui de celle de Gigelli.

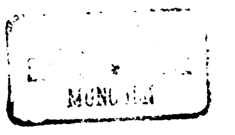
Tout d'abord prévenons une question que l'on ne manquera pas de nous poser, à savoir, pourquoi nous écrivons ce nom : *Gigelli* au lieu de *Djidjelly*, orthographe généralement adoptée dans ces derniers temps. Je répondrai que c'est par la raison qui a consacré celles d'Alger, Bougie et bien d'autres, au lieu de *Aldjer, Boudjie*, comme l'auraient exigé les règles adoptées par la Commission scientifique pour la transcription en français des lettres de l'alphabet arabe. Notre manière se rapproche davantage de la prononciation indigène et du nom primitif de la colonie romaine d'*Igilgili;* elle a surtout l'avantage de simplifier le mot qui, du reste, ne s'écrivait pas autrement au commencement de notre conquête, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant tous les documents officiels de cette époque.

Au moyen âge, les navigateurs de la Méditerranée l'appelaient Zizeri, — Zigeri, — Gigeri ou enfin Gigerry, Gigel et Djidjelly.

Quant à l'étimologie du nom antique d'Igilgili, il nous semble bien difficile de la fixer. Il existait en Palestine une ville de Galgala ou Gilgila, où Saül fut salué roi; une colonie d'Israélites, émigrant sur la côte d'Afrique, aurait-elle donné, au lieu où elle vint s'établir, le nom de son ancienne patrie ?

Ou bien, encore, pourrait-on admettre que le nom antique Igilgili dérive du mot berbère يغيل, Ir'il qui signifie colline. La configuration du pays qui avoisine Gigelli, se prête assez à cette supposition ; le mot répété *Ir'il-Ir'il* est employé dans le langage berbère usuel pour

indiquer une succession de collines. Or, par suite de la permutation de deux lettres, Ir'il-Ir'il, serait devenu Igil-Igil, puis Igilgili. Ce sont des hypothèses trop ardues, que je n'ai pas la hardiesse d'élucider, mais que je me borne à signaler.



جيجل

GIGELLI

Dans la nuit du 21 au 22 août 1856, vers 10 heures, une violente secousse, accompagnée d'un bruit souterrain semblable au grondement du tonnerre, se fit sentir dans la petite ville de Gigelli, et presque toutes les maisons furent ébranlées par ce premier choc. La mosquée, la vieille tour génoise et plusieurs maisons s'écroulèrent avec fracas. La mer se retira à une grande distance, pour revenir aussitôt sur elle-même, remplissant le vide qu'elle avait laissé, avec un mugissement formidable. La commotion avait duré 40 secondes. La population éperdue se précipita hors des murs, éprouvant avec terreur de nouvelles secousses qui, heureusement, ne causèrent aucun nouveau désastre. Quelques individus périrent sous les décombres.

Déjà, le lendemain, on rentrait dans la ville, rassuré par le calme qui commençait à se rétablir, quand, vers midi, une secousse encore plus violente, beaucoup plus

prolongée que celle de la veille, accompagnée de détonations souterraines produisant de profondes crevasses dans le sol et faisant bouillonner la mer, ébranla de nouveau la terre. La destruction, dès ce moment, fut totale, et un immense nuage de poussière couvrit d'un voile funèbre cette scène de désolation. Quand la secousse fut terminée, pas une maison n'était debout.

A partir du 24, malgré de faibles secousses, la confiance revint. On s'occupa du sauvetage, on travailla à réédifier une nouvelle ville en construisant des baraques en bois hors de l'ancienne enceinte, sur l'emplacement des jardins, et, en attendant, toute la population campa sous la tente comme la troupe.

Pendant plus d'une année, les secousses furent continuelles et même journalières ; dans les premiers mois qui suivirent la catastrophe, elles se reproduisirent plusieurs fois par jour ; puis, petit à petit, elles s'affaiblirent pour ne plus reparaître.

L'hiver de 1856 à 1857 fut très rigoureux ; on se le rappelle encore, nous disait naguères un témoin oculaire ; des tentes, des gourbis étaient nos demeures, que le vent et la grêle enlevaient quelquefois ; devant nous, nous avions des jardins, des fossés, des ornières et de la boue enfin sous nos pieds ; la fièvre venait aussi de faire sa terrible apparition, fièvre lente, intermittente et qui causa de funestes ravages.

Eh bien ! avec de pareils encouragements, les habitants créèrent rapidement une nouvelle ville ; avec la seule présence du commandant supérieur, le colonel Robert, qui se multipliait et dont la mémoire est encore à la présence de tous, ils fondèrent le moderne Gigelli ; et avec l'énergie

et la persévérance dont sont doués nos Algériens, ils exécutèrent, en peu de temps, ce qu'un cataclysme, ce que des siècles seuls peuvent détruire.... une ville !

Voilà quelles sont les causes qui font que Gigelli présente aujourd'hui deux aspects bien tranchés : celui de la vieille ville arabe, transformée en citadelle, et l'autre de la récente cité française, qui s'étale coquètement sur la plage.

La ville arabe était assise sur le bord de la mer, et occupait une presqu'île rocailleuse, de 42,000 mètres carrés de superficie, dont la hauteur au-dessus du niveau des eaux, varie entre 6 et 9 mètres. La presqu'île est réunie à la terre ferme par un isthme fort bas, que dominent de près les hauteurs voisines; elle est aujourd'hui exclusivement affectée au quartier militaire ou, pour être plus exact, à la citadelle, fortifiée sur tout son pourtour par un rempart et des bastions de construction récente. Dans cette enceinte existent : l'hôtel du commandant supérieur, les casernes, l'hôpital et les magasins de l'administration. Ces édifices n'ont plus qu'un rez-de-chaussée, l'étage supérieur qui les surmontait, ayant été renversé par le tremblement de terre de 1856.

A l'arrivée de nos troupes à Gigelli, le 13 mai 1839, il ne restait de la fortification de l'ancienne ville du moyen âge qu'une tour carrée, la muraille génoise qui fermait l'étranglement de la presqu'île et deux retours de chaque côté, d'une trentaine de mètres environ. Ces murs étaient en fort mauvais état et présentaient d'énormes brèches. De l'enceinte romaine, il n'existait que les fondations ou quelques masses informes que la mer n'avait pu atteindre et ronger. Gigelli n'était plus qu'une ville turque, c'est-à-dire une ruine.

Pour loger les troupes qui venaient de prendre possession de la ville, on dut élever six baraques sur le bord de la mer, à l'endroit qui prit le nom de quai Barberousse, et dans une kasba improvisée, où se trouvait la place Napoléon. Un hôpital provisoire fut installé sur la place dite Lemercier.

La ville une fois occupée, on chercha à se rendre maître de la plage S. E., le long du port et de la petite plaine en avant de la ville, où se trouvaient les ressources en eau, quelques parcelles de terre pour la culture du jardinage, et, enfin, l'air libre pour nos soldats. La configuration du terrain environnant permit d'atteindre facilement ce résultat.

Le djebel Aïouf d'un côté, et le Korn el-Djebel de l'autre, forment un entonnoir, dont il restait à fermer les trouées et à défendre les approches. Sur la crête la plus avancée de cette dernière colline, on établit le fort St-Ferdinand, construit sur les ruines d'une tour hexagonale où le duc de Beaufort avait, en 1664, son poste le plus avancé. Il est à 234 mètres au sud-ouest d'un réduit en maçonnerie élevé par Gadagne, lors de cette même expédition. C'est là que fut livré le combat sanglant qui obligea Gadagne à battre en retraite.

L'emplacement du fort St-Ferdinand (prénom du duc d'Orléans) jouit de propriétés militaires fort importantes; il assure la possession de cette colline, dont il voit les pentes comme des glacis; il défend bien la trouée entre le djebel Aïouf et le Korn el-Djebel.

Sur le djebel Aïouf, on construisit deux autres forts; le premier sur des maçonneries en ruine, fut appelé fort Galbois, du nom du général qui commandait alors la pro-

vince. On donna le nom de Ste-Eugénie au second, comme un hommage rendu à la fois à la fille du Mal Valée et au commandant de Salles, son gendre, qui venait de faire la conquête de Gigelli.

Le plus important des ouvrages qui furent alors établis, est le fort Duquesne, au bord de la mer, sur une pointe rocheuse, dont le nom rappelle l'illustre amiral qui, le premier, il y a près de deux siècles, fit flotter le drapeau français sur cette plage africaine.

Le fort Valée, placé sur une plate-forme de la crête avancée du djebel Aïouf, vers la mer, complétait, avec le fort Duquesne, la défense de cette ligne. A moitié distance du fort Valée et de Ste-Eugénie, on construisit une maison crénelée.

Au nord-ouest du fort Galbois, sur une pointe escarpée qui, en se détachant du djebel Aïouf, s'avance dans la plaine des Beni-Kaïd, on éleva le fort Horain (en souvenir du commandant Horain tué auprès de l'oasis, au pied du djebel Aïouf). Tous ces postes formaient, dès les premiers jours de notre occupation, un vaste camp retranché qui avait la ville arabe pour réduit.

Dès que notre nouvelle conquête se trouva dans un état suffisant de défense, de grands travaux furent successivement entrepris pour assainir la vieille ville arabe et la relever de ses ruines. Les maisons de l'ancien Gigelli, au nombre d'une centaine environ, n'ayant la plupart qu'un rez-de-chaussée autour d'une petite cour intérieure, étaient dans un état pitoyable, sales, noires et infectes. On en abattit quelques-unes pour le percement des nouvelles rues et des mesures furent prises pour forcer les habitants indigènes, rentrés dans leurs foyers, à blanchir leurs

demeures et à les tenir dans un état de propreté convenable.

Bien que Gigelli ait été le premier point où le corsaire Barberousse, avec les trois cents Turcs qui l'avaient suivi, prit pied sur la terre d'Afrique, avant d'aller créer à Alger cette puissance formidable qui a résisté pendant plus de trois siècles aux attaques des divers états de l'Europe, il ne paraît pas que le gouvernement de la Régence y ait jamais laissé de garnison permanente; il se contentait d'y envoyer, plusieurs fois, chaque année, deux *seffaris* (46 hommes), dont la seule mission semblait être de surveiller les mouvements du port, c'est-à-dire le commerce d'exportation ou d'échange qui s'y faisait. Aussi, en 1839, nous n'y avons trouvé ni Turcs, ni Koulouglis.

L'occupation des Turcs était restreinte à la ville de Gigelli, et ils n'avaient aucun pouvoir sur les tribus des environs; ces dernières étendaient même leurs cultures jusqu'aux portes de la ville, de telle sorte que la population de Gigelli ne pouvait sortir du rocher sur lequel elle était refoulée, que pour écumer les mers. On sait assez quelle énergie et quelle activité elle déployait sur cet élément, et quelles ressources elle sut tirer de la piraterie, à laquelle elle semblait vouée et par le manque de terres de culture, et par la mauvaise intelligence qui régnait entre elle et les tribus voisines.

Mais il est bien étrange de rencontrer une ville peuplée de 2,000 habitants qui n'ait pas une banlieue autour de ses murs, dans un pays surtout où la plaine est assez vaste, où la terre de grande culture s'étend, belle et fertile, dans un large bassin, dominé, il est vrai, par une ligne circulaire de hautes montagnes, mais à une dis-

tance assez éloignée pour permettre à une population de s'y établir et de s'y maintenir.

Un état de choses si anormal n'a pas toujours existé, et il est intéressant de rechercher les circonstances qui l'ont amené. Or, les investigations et les études que j'ai faites sur les lieux, m'ont fourni des données positives sur l'affectation des terrains qui entourent Gigelli, pendant les siècles qui ont précédé et suivi l'occupation génoise.

Sous la domination romaine, Gigelli s'étendait le long de la mer, sur une partie des emplacements de la nouvelle ville. Les pierres de taille, les nombreux tronçons de colonnes, les vastes mosaïques et les ruines de toute nature que les déblais, à un mètre du sol actuel, nous révèlent aujourd'hui, constatent, à ne pas en douter, que si les Romains occupaient la presqu'île, ils avaient aussi des établissements fort importants dans la petite plaine, surtout dans la partie qui avoisine la mer; plus loin, et en remontant vers le coteau des blockaus, c'étaient des gradins et des maisons de plaisance. Au moment de la décadence de la domination romaine, et pendant les guerres des peuples berbères avec les troupes byzantines, les Vandales et les Arabes, il est difficile de dire ce que devinrent les environs de Gigelli; ils durent subir le sort de toutes les terres conquises, et passer alternativement des vaincus aux vainqueurs.

Pendant ce temps, où le torrent envahisseur avait à lutter et contre les dominateurs, et contre le peuple indigène, qui tantôt servait et tantôt combattait ses anciens maîtres dont le joug lui était odieux, nulle domination ne s'établit d'une manière durable, et la propriété du sol resta suspendue au sort des armes.

Mais lorsque les khalifes de l'Orient eurent soumis le Maghreb et l'Afrique, et affermi leur empire de Caïrouan, et lorsque, après le partage de l'empire des Fatemides, Gigelli eut passé aux Hammadites, qui commandaient aux provinces de Constantine et de Bougie, nous trouvons que Yahïa-Ibn-el-Aziz, dernier des rois de cette dynastie, possédait à Gigelli un château de plaisance qui, d'après ce que rapporte Ibn-el-Atir dans son Kamel, fut détruit complétement, ainsi que la ville de Gigelli, par les Siciliens commandés par Roger II, vers 1143 de notre ère. Les ruines de ce château sont encore apparentes sur le plateau Galbois, et occupent un espace très étendu.

Quand, plus tard, les Génois vinrent s'établir à Gigelli, les Berbères descendirent de leurs montagnes et resserrèrent les étrangers dans un cercle étroit, que leur petit nombre ne leur permettait pas de forcer. A partir de ce moment, les Berbères devinrent maîtres de la plaine. Barberousse, après avoir chassé les Génois de Gigelli, ne fit rien pour repousser les Berbères dans leurs montagnes, ou ne put pas y réussir ; et si le duc de Beaufort put établir un fort sur le djebel el-Korn, il ne parvint pas à les éloigner. Dans un temps plus rapproché de nous, Ben-Argiba et le kaïd Ben-Aziz, disent les indigènes de la localité, abandonnèrent aux habitants de Gigelli le djebel el-Korn pour un cimetière, et le versant est de cette colline ne tarda pas à être subdivisé en autant de parcelles qu'il y avait de familles qui ensevelissaient leurs morts. Pendant les premières années de notre conquête, les tribus des montagnes renouvelèrent leurs excursions dans la plaine et jusques sous les murs de la ville, et nous tinrent presque enfermés dans la place. Mais, peu à peu,

la ligne de notre défense s'agrandit, et, vers 1845, nous pûmes occuper la partie du territoire comprise entre la mer et la ligne des blockaus. Elle fut répartie entre les différents corps de troupes de la garnison, les officiers et les préposés des administrations, et, plus tard, vers 1849 et 1850, ce qui restait fut concédé à divers habitants de la localité.

Cet état de choses subsista jusqu'au moment, où, les 21 et 22 août 1856, l'ancien Gigelli fut détruit. L'autorité vit dans cette catastrophe une occasion de faire transférer la ville nouvelle sur l'emplacement des jardins. L'ancienne était déjà évacuée; on profita de la terreur dans laquelle était plongée la population, pour défendre de relever les ruines. En même temps, on faisait distribuer des lots à bâtir; puis, donnant aux uns des encouragements, aux autres des facilités, au moyen des secours que le gouvernement avait affectés à cet usage, on imprima une impulsion étonnante aux travaux d'édification de la nouvelle ville. De son côté, le service du génie se mit vivement à l'œuvre; il ouvrit et aligna les rues, les borda de trottoirs, planta d'arbres celles qui pouvaient les comporter, ainsi que les places publiques, et nivela le terrain de manière à le rendre propre à recevoir des constructions.

Tous ces travaux firent que la population européenne s'éleva, dans l'espace d'un an et demi, de 450 à 1200 habitants (1).

Sur l'emplacement des anciens jardins de la garnison et d'un marais, jadis fangeux et fétide, s'élève aujourd'hui le nouveau Gigelli, qui offre aux regards un aspect des

(1) Renseignements fournis par notre confrère et ami M. Poulle.

plus riants. Figurez-vous un delta coupé, en tous sens, par des rues droites, bordées de platanes de la plus belle venue, des groupes de riantes petites maisons disposées en échiquier, des jardins émaillés de fleurs et de bosquets touffus, dont une face est baignée par la mer et l'autre adossée à une colline tapissée de verdure, de caroubiers, d'oliviers et de myrthes, au sommet de laquelle s'élève une tour servant à la fois d'horloge et de sémaphore pour signaler l'approche des bateaux à vapeur venant d'Alger ou de Bône.

Plus loin, s'élèvent des étages successifs de collines, aux formes capricieuses, avec cette harmonieuse combinaison de coteaux verdoyants, de bois échelonnés les uns au-dessus des autres et de gorges étroites et profondes, remplies d'une végétation active. L'attention s'arrête, avec un extrême plaisir, sur tous les détails de ce ravissant paysage, brillant et riche en couleurs, qui s'étend à perte de vue, depuis la plage où écume la vague azurée, jusqu'au sommet du rideau, si pittoresque et si mouvementé, des montagnes de la Kabilie orientale, couvertes de neige pendant la majeure partie de l'année.

On a eu l'heureuse pensée de donner aux rues et aux places de la nouvelle ville des noms qui évoquent les souvenirs du passé, tels que : place Louis XIV, rue des Gardes-Francaises, de Picardie, de Normandie, de Navarre, des Volontaires, ou bien encore de Gadagne, de Vivonne, de Castellan, de la Guillotière, de Montgimont, de Hautefeuille, de Lionne, de Paul, de Marsan, et autres, rappelant, aux habitants du pays et aux touristes de passage, qu'il y a plus de deux siècles, nos soldats posèrent déjà une première fois le pied sur cette plage africaine.

Plus favorisée que plusieurs autres centres de population, qu'enserre une ceinture naturelle, Gigelli a l'avantage de pouvoir se développer facilement le long de la plage et sur les coteaux à pentes douces des environs.

La ville actuelle est approvisionnée en eau par les sources recueillies au pied du djebel Aïouf, donnant en moyenne un débit de 47 litres à la minute. La conduite et le château d'eau furent exécutés par le Génie militaire, en 1844; plus tard, en 1852, on trouva de nouvelles sources sur le flanc de la montagne des Caroubiers; on les aménagea pour les amener au réservoir de l'oasis. Du reste, aujourd'hui, des puits ont été creusés dans la plupart des maisons de la nouvelle ville.

Il n'existe encore ni église, ni mosquée, pour les besoins des cultes. Il faut espérer que l'on pourra, dans un avenir prochain, songer à construire une église et une mosquée, réclamées avec instance par les habitants. Jusqu'ici, le culte catholique n'a à sa disposition qu'une pauvre baraque en planches vermoulues, donnant accès à tous les vents, de sorte qu'il y règne un froid glacial pendant la mauvaise saison et une chaleur étouffante pendant l'été.

Dès l'année 1853, les troupes disponibles de la province furent employées à ouvrir une route muletière et stratégique, pour relier Gigelli à Constantine; ce premier tracé, d'une longueur de 127 kilomètres, passait par :

L'oued Nil, — Chahena, — Fedj-el-Arba, — Fedj-Baïnen, — Mila et Constantine.

Des bordjs ou caravanserails, étaient construits sur les deux points importants de Chahena et de Fedj-el-Arba, pour servir de gîtes d'étapes aux voyageurs.

En 1856 et 1857, les troupes sous les ordres du général

Maissiat traçaient une autre route muletière entre Gigelli et Setif, en passant par le Fedj-Tibaïren. Un pont américain était jeté sur l'oued Missa, infranchissable, jusqu'alors, pendant toute la saison d'hiver.

Mais, ces voies de communication de la première époque sont, aujourd'hui, insuffisantes, car Gigelli est appelé à devenir un centre commercial encore plus important qu'il ne l'était au moyen âge, lorsque des routes carrossables le relieront à Constantine et à Setif; c'est par cette ligne que s'écouleront les productions du fertile bassin du Ferdjioua et des tribus kabiles de cette région, qui, par relations et habitudes traditionnelles, fréquentent le marché de Gigelli. Espérons, pour le bien-être de cette localité, que ces travaux s'exécuteront prochainement (1).

Les richesses naturelles que possède le pays consistent en minerais de fer et de cuivre, en forêts de chênes-liége et de chênes-zan, en mines de lignites, en pêcheries de corail, en cire, en huiles et en grains, déjà très estimés sur les marchés de France. Du reste, que dire d'une ville qui, malgré l'absence de travaux publics, a pu, en 1864, exporter des denrées pour une valeur de plus de deux millions?

Dans son travail sur les ports de l'Algérie, M. Lieussou, ingénieur de la marine, parle ainsi de Gigelli :

« Le port de Gigelli situé par 3°25 de longitude orientale et 36°50 de latitude N., sur la côte algérienne, présente un bassin demi-elliptique, d'une étendue de 50 hectares, dont l'ouverture a 1,000 mètres de largeur et fait face au

(1) Le Conseil général de la province, dans sa session de 1869, a émis le vœu qu'une somme de 200,000 fr. soit affectée à l'ouverture de la route entière de Gigelli à Constantine.

sud-est ; il est fermé au nord-ouest par une presqu'île rocailleuse, sur laquelle est établie l'ancienne ville ; il est défendu de la mer du nord par une ligne de récifs de 900 mètres de longueur, qui, partant de la pointe de la presqu'île, s'avance comme un môle vers l'est. L'enceinte du port, vers le sud-ouest, est formée par une grande plage, en avant de laquelle s'étend une zone de petits fonds qui rétrécit beaucoup la partie navigable du bassin et rend les débarquements difficiles.

» On mouille dans le port de Gigelli par 10 à 15 mètres d'eau sur un fond de sable et gravier, dans le sud-ouest du phare, de manière à fermer l'extrémité est des récifs par le cap Bougaroni. Il est tenable pendant la plus grande partie de l'année, et n'est dangereux qu'en hiver.

» La proximité de Bougie enlève à Gigelli toute importance militaire. Sans ce voisinage, la crique de Gigelli, qui offre des dispositions assez favorables pour la création d'un grand port, aurait pu devenir l'une des principales positions maritimes de la côte d'Algérie ; elle ne sera probablement qu'un port secondaire, succursale de Bougie en temps de paix, lieu de station pour des corsaires en temps de guerre. »

Quoiqu'il en soit de cette opinion du savant ingénieur, nous pensons que, lorsqu'une jetée partant de l'extrémité de la presqu'île et aboutissant à l'îlot du phare, aura fermé les vides intermédiaires existant entre les roches, le petit port de Gigelli, abrité dès lors des vents du nord et muni d'un vaste quai, pourra satisfaire aux besoins de la navigation et du commerce local.

On peut distinguer à Gigelli, deux saisons : celle des pluies et celle des chaleurs. La saison des pluies s'ouvre

en novembre ou en décembre; elle s'annonce ordinairement plusieurs jours à l'avance, par l'accumulation de nuages sombres qui obscurcissent le ciel et qui laissent à peine échapper quelques gouttes d'eau. Mais bientôt, les pluies s'établissent; elles tombent alors par torrents, pénètrent partout, à travers les moindres fissures; en quelques heures, les rivières des environs s'emplissent et débordent. Avec ces fortes pluies, souffle souvent un vent furieux qui ébranle tout, et l'on voit d'énormes masses de terre, des rochers et des pans de mur s'écrouler.

Le mois de mai ouvre la saison d'été, et, dès lors, commence cette succession de beaux jours, ce ciel pur et toujours sans nuages, qui ne cessent de régner qu'en novembre. La température s'élève alors très rapidement, l'évaporation s'effectue avec une grande activité.

L'atmosphère de la ville tient en suspension, lorsque la mer est houleuse, une grande quantité de particules salines; les épais brouillards, qu'on voit se former après le coucher du soleil, vont se répandre dans les vallées, sous forme de longs nuages blancs. Pendant l'été, l'atmosphère, embrasée par un soleil toujours étincelant paraît comme inondée de lumière; un grand nombre de rayons sont réfléchis par la surface de la mer, et cette intensité de la lumière contribue à fatiguer considérablement la vue.

Le thermomètre, même dans les hivers les plus froids, ne descend presque jamais au-dessous de 0°. Les vents les plus ordinaires sont ceux d'ouest et de nord-ouest; ils soufflent bien plus fréquemment que les vents de l'est.

La population civile de Gigelli est composée en majeure partie de gens originaires des contrées méridionales de

l'Europe, qui ont conservé les mœurs et les habitudes de leurs pays. Au dernier recensement de 1866, le chiffre de cette population s'élevait à :

Européens......................	704
Indigènes......................	1418
Total......	2122

I

LE CERCLE DE GIGELLI.

Le cercle de Gigelli affecte la forme d'un quadrilatère d'une superficie approximative de 350,000 hectares. Il est traversé, de l'ouest à l'est, par un contrefort se détachant du Tababort et qui finit chez les Beni-Khettab dans la plaine. Il est presque borné, au sud et à l'est, par une chaîne parallèle, qui se détache du Babor pour aller aboutir à l'embouchure de l'oued el-Kebir (Amsaga ou Roumel). Entre ces deux contreforts, est comprise la vallée de l'oued Djendjen, dont la partie supérieure qui touche au Babor et au Tababort dépend du commandement du Ferdjioua. Du Tababort, se détachent des arêtes qui courent vers l'oued Aguerioun et le littoral, et forment une zone très accidentée et très montagneuse, jusqu'à hauteur de la ville de Gigelli. On peut considérer la majeure partie de cette contrée comme l'une des plus difficiles de la Kabilie. Ce sont partout des montagnes escarpées, coupées par des fouillis de profonds ravins, que cachent des forêts inextricables (1); des sentiers de chèvres scabreux, au milieu

(1) Les principales essences forestières qui couvrent ces montagnes sont : le chêne-liége, le chêne-zan, le pin maritime, l'orme, le frêne, le tremble, l'aune, le peuplier, le cèdre et enfin, sur les sommets du Babor, le pin-sapo.

Dans ces forêts, vivent des sangliers, des panthères, quelquefois des

de précipices, tantôt gravissant d'énormes hauteurs, tantôt descendant au fond des plus affreuses gorges, dans lesquelles le soleil ne pénètre jamais, et où les hommes et les bêtes ont peine à poser le pied. Ce sont des retraites inabordables ; là, au milieu de fougères et de genêts gigantesques, à travers lesquels on ne peut se frayer un passage qu'avec la hache et la pioche, l'ennemi peut, en temps de guerre, cacher ses forces ou se dérober. Les Kabiles, et nous en avons fait longtemps nous-mêmes l'expérience, glissent au milieu de ces broussailles comme des bêtes fauves, et excellent surtout dans les attaques de nuit.

Le pays, à l'ouest du méridien de Gigelli, ne possède pas, à proprement parler, de cours d'eau important ; les vallées sont excessivement étroites, et, comme les montagnes se rapprochent beaucoup de la mer, la plus grande partie des eaux s'écoule par le sud et forme l'oued Richïa et l'oued Djendjen.

Cependant, à l'extrémité du cercle coule l'oued Aguerioun, rivière importante, dont le lit passe au travers de cette curieuse et gigantesque fissure de terrain, connue sous le nom de Chabet el-Akhra. C'est contre les parois escarpées et à pic de la roche, qu'a été tracée cette route reliant Setif au littoral, qui cause l'admiration des voyageurs et qui deviendra bientôt un but de promenade pour nos touristes algériens (1).

lions, des chacals, des hyènes; comme gibier, on y trouve la perdrix rouge, la caille, le canard, l'oie, le pigeon, la tourterelle, etc.

(1) La première reconnaissance du Chabet fut faite par M. le commandant Capdepont, alors chef de l'annexe de Takitount. C'est à cet officier qu'appartient l'idée première d'un tracé de route de Bougie à Setif par ce passage.

A l'est de Gigelli, au contraire, le pays est très-bien arrosé par de nombreux cours d'eau; les vallées sont larges, fertiles et faciles à parcourir. L'oued el-Kebir, qui n'est autre que le Roumel qui passe au pied de Constantine (l'Amsaga des anciens) (1), fertilise les plaines qui le bordent. Cette rivière est navigable jusqu'à près de cinq lieues en amont de son embouchure, au gué de Baousilet.

La côte comprise sur le littoral de Gigelli présente un développement d'une trentaine de lieues. Elle est inclinée sensiblement de l'ouest à l'est, et dessine plusieurs rentrants bien marqués. Elle est presque partout bordée de rochers, qui la rendent d'un accès fort difficile; pourtant, la partie comprise entre la ville et l'embouchure de l'oued el-Kebir est beaucoup moins tourmentée, et l'on pourrait, au besoin, avec des embarcations légères, s'échouer sur tous les points de la plage sans danger. Le cap Bougarone, appelé par les Arabes Sebâ-Rous, les sept caps, à cause des dentelures profondes que présente la côte, se détache à l'est de Gigelli et forme la pointe la plus septentrionale de la côte d'Afrique.

Le Bougarone est le *Métagonium* des navigateurs grecs et le Djebel er-Rahman du géographe El-Bekri et des portulans du moyen âge. Un peu en-deçà de ce cap, se trouve Marsa Zeïtoun, le port des Olives, où les marchands de la Méditerranée faisaient, jadis, un grand commerce d'échanges avec les Kabiles.

(1) Une inscription, trouvée par M. Cherbonneau non loin des sources de Fesguïa, au sud de Constantine, portant ces mots: CAPUT AMSAGÆ, tête des eaux de l'Amsaga, nous donne l'orthographe exacte du nom ancien de cette rivière.

Dans la portion à l'occident de Gigelli, une série de roches basses, uniformément placées comme les pierres d'un quai, déterminent le cordon de la côte. Dans l'intervalle de la ville aux îles Cavallo, Djezaïr-el-Kheïl, on ne trouve à signaler que deux petites criques, où les caboteurs viennent quelquefois chercher un abri : la baie orientale est celle qui présente le plus de commodité et de profondeur.

Les îles Cavallo sont au nombre de sept ou huit ; mais une seule, *Djezira-el-Afia,* se fait remarquer par sa forme conique ; on y trouve aussi quelque verdure. Les autres ne sont que des roches arides, élevées à peine de quelques mètres au-dessus de l'eau et très rapprochées de la terre. Visconti, Ferrer et l'auteur inconnu de la carte pisane publiée par M. Jomard, ne mentionnent que la plus grande des îles Cavallo qu'ils appellent *Balaffia ;* mais, sur les cartes des navigateurs du quinzième siècle, tout le groupe est représenté avec le nom qu'il porte aujourd'hui.

Les navires surpris par le mauvais temps, peuvent trouver un refuge momentané derrière l'île *Afia.* L'abri est convenable contre les vents d'est ; mais le fond est inégal, et le mouillage n'offre une grande sûreté qu'aux bâtiments d'un faible tirant d'eau.

Après avoir doublé le cap Cavallo, le *Ras-Mazr'iten* d'Edrissi (le promontoire *Audon* de Ptolémée), on pénètre dans le golfe de Bougie. Rien de plus imposant que le spectacle de la côte. Un vaste amphithéâtre de montagnes escarpées apparaissent dans l'éloignement ; presque toutes ont leurs sommets hérissés de roches nues ; quelques-unes conservent de la neige jusqu'au mois de juin : au-

dessous de la zone des rochers et des neiges, règne un large bandeau de forêts; plus bas, commence la zone des arbres cultivés; enfin les derniers gradins sont occupés par des champs de blé, d'orge, de maïs. Sur ce fond majestueux, se détachent quelques accidents remarquables : à l'est, entre autres, c'est le mont Babor, aplati au sommet en forme de table, sillonné sur ses flancs de rides profondes, et qui se dresse à une hauteur de 1965 mètres ; les rayons obliques du soleil teignent en couleurs les plus variées toutes ces découpures, qui se profilent d'une manière bizarre sur l'azur du ciel.

La côte, au-delà du cap Cavallo, descend vers le sud-ouest, en présentant une suite de falaises rocheuses dominées par les terres de l'intérieur; à mi-côte, on remarque de grands espaces cultivés. Entre le promontoire et l'île de Mansouria, on trouve une baie très ouverte, où l'on peut mouiller dans un cas de nécessité. Mansouria, est l'ancienne *Choba* des Itinéraires.

Edrissi parle de Mansouria, *château fort au fond d'un golfe.* La baie n'est pas grande, mais on peut y mouiller, en sûreté; une île peu élevée, communiquant à la terre par une chaîne de rochers à fleur d'eau, forme comme une espèce de môle et abrite le port contre les vents du large. Cette île est représentée dans les portulans italiens et dans l'atlas de Ferrer. Au fond du golfe, on remarque l'embouchure d'une rivière, l'oued Mansouria, qui est probablement le fleuve *Sisar* de Ptolémée. Ce nom est d'origine phénicienne, et signifie la rivière rouge. Les marchands de la Méditerranée allaient autrefois à Mansouria, chercher des céréales et des bois de construction. Les montagnes qui avoisinent la baie, sont cou-

vertes de magnifiques forêts où les chênes dominent (1).

Le pays de Gigelli est probablement celui des *Pithecusa* de Scylax, mot qui, en grec, signifie pays des singes. Les singes y fourmillent encore de nos jours; on y trouve également, en grande quantité, des chats sauvages, des panthères et autres animaux de la race feline signalés par Diodore (2). Dans ces montagnes rudes et très-élevées, rapportent les historiens de l'antiquité, le général carthaginois Agathocle trouva une population pauvre et belliqueuse, nommée les *Maurusii* (Maures), laquelle habitait, pêle-mêle, avec les singes, auxquels elle rendait des honneurs divins. La population accourut de toute part pour marcher contre l'armée grecque, qui se hâta de se retirer vers la côte. Quant à cette cohabitation des singes et des hommes, nul doute que ce ne soit une fable comme celle des Gorgones, et nous serions tenté de regarder également le reste du récit comme une vanterie de soldat, s'il n'était confirmé en partie par les dispositions naturelles du terrain.

L'âpreté de ces montagnes, les forêts épaisses qui les couvrent, ont fait à toute époque de ce pays le point central des insurrections, et un lieu de refuge, où ceux qui voulaient se soustraire à l'autorité étaient sûrs de trouver un asile inviolable. A plusieurs siècles de distance, on voit, en consultant l'histoire, des événements presque identiques se reproduire dans les mêmes régions; les Tacfarinas et les Firmus de l'époque romaine ont eu de nombreux imitateurs après l'invasion musulmane, et, dans

(1) Diodore, XX.

(2) Le commerce et la navigation de l'Algérie, par M. Elie de la Primaudaie.

les temps modernes, les Ben el-Harche et une pléïade de prétendus cherifs n'ont pas agi autrement, soit pour lutter contre la domination turque, soit pour résister aux progrès de notre propre conquête.

Ne serait-ce pas aussi dans cette contrée qu'il conviendrait de chercher le mont Pappua, où le dernier roi des Vandales, Gélimer, se réfugia momentanément après les victoires de Bélisaire? C'est ce que supposait Berbrugger, notre regretté président de la Société historique Algérienne, après avoir lu, il y a quelques années, une première étude que je publiai sur cette partie de la Kabilie orientale.

Marcus, auteur d'une histoire des Vandales, a identifié, après d'autres écrivains, le mont Pappua à l'Edough, près de Bône: mais on ne voit pas chez lui la moindre preuve acceptable à l'appui de l'assertion dont il s'agit. Du reste, les uns et les autres écrivaient à une époque où l'Algérie était peu connue; les navigateurs européens qui venaient commercer à Bône, ou même nos nationaux du Bastion de France, près de La Calle, avaient sans doute signalé une grande montagne à l'ouest de Bône, que les indigènes appelaient Edough, et c'est ainsi, sans autres recherches et faute de moyens de contrôle, que la synonymie a dû être adoptée. Dans Procope, on trouve des preuves très fortes contre ladite assertion. Or, Procope, on le sait, était secrétaire de Bélisaire; il l'accompagnait dans sa guerre contre les Vandales; c'est, évidemment, le meilleur témoignage à invoquer dans la question qui nous occupe :

« Lorsque Bélisaire, dit-il, en continuant la poursuite, fut arrivé à une ville maritime des Numides, qu'on ap-

pelle Hippo-Regius (Bône), il apprit que Gélimer, ayant gravi le mont Pappua, avait échappé aux troupes romaines. Ce mont est dans *l'extrême Numidie;* il est très abrupte et d'un très difficile accès, à cause des rochers qui l'entourent. Là, habitent des Maures, gens barbares, alors amis de Gélimer et fidèles à sa cause.

» Dans la partie la plus reculée de la montagne, il y a une ancienne ville, mais *sans nom,* où Gélimer se remettait de ses maux avec ses compagnons. L'hiver, déjà venu, ne permettait pas de tenter l'escalade de la montagne, et l'incertitude des affaires faisait que Bélisaire ne pouvait pas rester plus longtemps éloigné de Carthage. Il laissa donc un corps de soldats d'élite, sous le commandement de Pharas, pour assiéger la montagne.

» Mais Pharas, fatigué de ce siége hivernal et n'espérant pas attirer les Maures au combat, résolut courageusement de tenter l'escalade du Pappua. Suivi de ses gens bien armés, il s'efforce de gravir l'escarpement; mais les Maures ennemis, favorisés par la nature abrupte des localités, firent aisément éprouver du dommage aux assaillants. Pharas perdit 110 hommes dans son attaque; repoussé avec le reste, il dut se retirer, et il ne recommença plus une escalade à laquelle s'opposait la nature des lieux. Il se contenta d'entourer la montagne de postes vigilants, espérant que la faim amènerait la reddition, car l'ennemi ne pouvait fuir de sa retraite et il n'y laissait rien arriver du dehors. »

Après bien des souffrances et des humiliations, Gélimer finit par comprendre qu'il valait mieux vivre pauvre et en servitude chez les Romains, que de commander au mont Pappua et aux Maures qui l'habitaient, et il

se décida à se remettre entre les mains de l'envoyé de Bélisaire.

Terminons par la description que fait Procope de la peuplade chez laquelle Gélimer avait trouvé asile ; nous verrons que les siècles ne l'ont guère changée :

« Ces Maures passent leur vie, été comme hiver, dans d'étroits gourbis, d'où ne les chassent, ni l'accumulation des neiges, ni les ardeurs du soleil, ni les autres inconvénients naturels des lieux. Ils couchent sur le sol, s'estimant heureux s'ils peuvent y étendre une peau. Ils n'ont pas l'habitude de changer de vêtements suivant les saisons ; un grossier surtout, une tunique à longs poils, forment leur garde-robe à perpétuité. Ils ne consomment ni pain, ni vin, ni aucun des aliments de l'homme. A l'exemple des animaux, ils se nourrissent de blé, de petit épeautre, d'orge, non cuits, non réduits en farine, mais tels que la nature les produit. »

On a vu que la retraite de Gélimer était dans la partie *extrême de la Numidie,* par rapport à ses ennemis qui venaient de l'est. C'était donc auprès de la frontière occidentale. Or, comment appliquer cette désignation si positive au mont Edough, qui est à plus de quarante lieues en-deçà de cette même frontière ?

Si l'on prenait même dans un sens rigoureux le nom de *Maures,* que Procope donne aux indigènes chez lesquels se réfugia Gélimer, ceux-ci auraient appartenu à la Mauritanie, non à la Numidie ; et il faut, dès-lors, chercher leur pays à l'ouest de l'Amsaga (oued el-Kebir, Roumel), et tout près de ce fleuve limite.

D'un autre côté, si l'on réfléchit que l'Edough est aux portes d'Hippone, cette ancienne ville royale (Regius) de-

meurée une cité importante, on comprendra difficilement que les indigènes aient pu persister à l'état de véritables sauvages, à deux pas d'un aussi grand centre d'influence romaine.

Ajoutons enfin, pour clore cette digression, que les abords de l'Edough sont loin de présenter les difficultés d'ascension signalées par Procope. Sa description topographique convient mieux à l'une des montagnes abruptes de la Kabilie orientale, qui s'élèvent sur les bords de l'Amsaga, derrière Gigelli. Quant aux mœurs des habitants, nous verrons plus loin qu'elles sont, encore aujourd'hui, à peu près telles que les signalait Procope, il y a plus de quinze siècles.

Les plus anciens habitants de la Kabilie orientale auraient été les *Khitones,* qui, au dire de Ptolémée, habitaient à l'embouchure de l'Amsaga. Assujettis tour à tour aux Massesyliens et aux Maures d'occident, ces peuples tombèrent ensuite sous la domination romaine. L'invasion gétulienne du deuxième siècle mit fin à leur existence, et ils furent remplacés dans leurs demeures par les *Gédalousiens,* venus du désert et qui s'établirent sur la côte autour d'Igilgili. Lors de la décadence de l'empire, les *Babares* ou *Sababares,* que Ptolémée avait connus dans le désert, se mirent, à leur tour, en mouvement et se jetèrent sur le Tell. Les Babares s'établirent dans la Kabilie orientale et ont conservé jusqu'à nos jours leur nom (Babor), leurs mœurs et leur caractère indépendant (1).

Au temps où les Gédalousiens nomades s'emparaient des environs d'Igilgili, une autre peuplade, venue égale-

(1) Ethnographie de l'Afrique septentrionale, par M. Tauxier.

ment du sud, dite les *Zamazes* ou *Zimizes,* vint s'établir à l'embouchure de l'Amsaga et dans les montagnes de Collo, où les montre la table de Peutinger. Les Zamazes durent étendre leurs domaines vers l'ouest d'Igilgili, ainsi que semble le démontrer le nom qu'ils ont laissé jusqu'à nos jours au canton de Ziama, entre Gigelli et Bougie. Nous reproduirons plus loin un monument épigraphique, découvert récemment, sur lequel figure le nom des Zimizes.

Les Kédamousiens de Ptolémée, qui ne sont autres que les Ketama des généalogistes arabes, étaient également venus du sud s'installer dans les montagnes de la Kabilie orientale. Une inscription antique que nous avons relevée au col de Fedoulès, entre Gigelli et Constantine, porte, entre autres choses, les mots :

REX GENTIS VKVTAMANORVM

qui nous fixe sur la région habitée par cette peuplade ketamienne pendant la domination romaine. L'indication d'un évêque *Cedamusensis* dans la Setifienne, nous montre que, sous les Vandales, les Ketama occupaient encore leurs premières demeures, et nous les voyons, après l'invasion musulmane, acquérir une immense puissance.

« Les Ketama, brave et puissante tribu berbère, nous dit Ibn-Khaldoun, sont regardés par les généalogistes de leur nation comme les enfants de Ketam, fils de Bernès. Les écrivains arabes les font descendre des Himyérites. Après l'introduction de l'islamisme, à la suite des bouleversements causés par l'apostasie des Berbères, cette tribu se trouva établie dans la majeure partie de la province de Constantine. Les Ketama possédaient même toutes les

villes importantes de cette région, puisque, entre les montagnes de l'Aurès et le rivage de la mer qui s'étend depuis Bougie jusqu'à Bône, ils occupaient Ikdjan, Setif, Baghaïa, Negaous, Belezma, Tiguist, Mila, Constantine, Skikda, Collo et Gigelli (1). »

On a pu remarquer déjà, par ce qui précède, que la population de cette partie de la Kabilie fut, à plusieurs reprises et depuis un temps immémorial, refoulée dans la région la plus inaccessible des montagnes par des invasions étrangères. Nous aurons plus loin à reparler des mouvements qui se produisirent encore lorsque les populations chrétiennes, fuyant devant le flot envahisseur des Arabes, se réfugièrent parmi les montagnards. A une époque relativement plus récente, les princes musulmans, pour établir dans cette contrée ceux de leurs fidèles partisans auxquels ils voulaient accorder des fiefs et des apanages, dans le but occulte de les forcer, par un intérêt personnel, à servir de modérateurs aux montagnards, dont les impressions ont toujours été aussi mobiles qu'impétueuses, s'efforcèrent, à leur tour, d'y introduire l'élément arabe.

Au 13e siècle, dit Ibn-Khaldoun, le gouvernement hafside, voulant s'attacher les nomades de la grande tribu des Riah, qui avaient envahi les campagnes où ils commettaient toutes sortes de déprédations, leur concéda la jouissance d'immenses étendues de territoire. Deux branches de cette tribu obtinrent une grande partie du pays qui sépare Constantine de la mer. Mais cet apanage n'eut pour eux qu'une légère importance. Ils n'avaient rien, en effet, à

(1) Ibn-Khaldoun, t. I, p. 291.

y gagner, les campagnes de cette région étant parfaitement garanties contre l'envahissement et les vexations des Arabes, tant par les montagnes dont elles sont entourées que par des chemins tellement difficiles, que les chameaux des nomades ne sauraient y passer (1).

Il suffira d'observer les mœurs et coutumes de ces populations, mélange étrange de races diverses, pour s'expliquer les révolutions qui ont dû se produire dans leur sein. L'étude des monuments des âges passés offre également un grand intérêt : à côté des vestiges laissés par les Carthaginois sur le littoral, nous trouvons encore, dans l'intérieur, de nombreuses traces de l'époque romaine. Nous avons même constaté l'existence de monuments de forme druidique au milieu des montagnes, et on doit juger de notre surprise, lorsque nous nous sommes trouvé en présence de dolmens semblables à ceux de la Bretagne et de l'ouest de l'Europe.

Tous ces restes du passé sont l'objet d'un respect superstitieux qui s'est transmis de génération en génération, malgré l'influence des marabouts cherchant à concentrer toutes les idées religieuses de leurs disciples vers les pratiques du culte musulman. Et, à ce sujet, nous ne devons pas négliger de parler ici de la fontaine miraculeuse du pays des Ketama, signalée par El-Bekri, géographe arabe du XI[e] siècle de notre ère. Cette fontaine est située chez les Beni-Four'al, au pied d'une montagne appelée el-Meïda, et à côté du village d'el-Aïoun ; ses eaux, parfois abondantes, vont se perdre dans le lit de l'oued Djendjen.

« Dans le pays des Ketama, dit El-Bekri, il y a une source bien connue qui se nomme Aïn-el-Aoucat, la

(1) Ibn-Khaldoun, t. I, p. 76.

Fontaine des heures; elle coule cinq fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit, précisément aux heures des cinq prières, dans le courant des mois sacrés (le 1er, le 7e, le 11e et le 12e de l'année musulmane). Dans les intervalles, elle ne coule pas. Cette fontaine est située au milieu des montagnes des Ketama, non loin du port de Sebiba (Mansouria), qui vient après celui de Bougie. »

Aïn-el-Aoucat est désignée aujourd'hui sous le nom de Aïn-el-Mechaki, la *Fontaine des doléances.* Les populations environnantes viennent en pélerinage se purifier dans ses eaux, qui, comme par le passé coulent par intermittences.

Parfois, lorsqu'un crime avait été commis, on amenait encore naguère, au pied de la fontaine, ceux qui étaient soupçonnés d'en être les auteurs : si les eaux ne coulaient pas dans un laps de temps assez rapproché, la culpabilité était établie.

La superstition, entretenue par les marabouts qui habitent auprès de la fontaine, faisait croire aux Kabiles que des anges lâchaient les eaux à des heures propices ; mais ce phénomène s'explique facilement par l'action du soleil qui, en fondant la neige des pics voisins, alimente et fait déverser, à certains moments de la journée, le surplus des bassins naturels existant dans les entrailles de ces montagnes.

Le versant Est du grand contrefort du Babor, qui vient finir aux environs de l'embouchure de l'oued el-Kebir, est occupé par les Ledjenah et les Beni-Ider.

L'oued Nil comprend les cours d'eau qui partent de ce même contrefort. Ce versant est occupé par les Beni-Mâmer, les Beni-Salah, les Beni-Afer, les Beni-Sïar et les Oulad Bel-Afou.

Le bassin de l'oued Djendjen est habité par les Beni-Afer, les Beni-Amran-Djebala et Sfelia, les Beni-Khettab, les Beni-Sïar, les Beni-Four'al, les Beni-Ourzeddin et les Beni-Marmi. Toute la portion Est du cercle est divisée en onze bassins secondaires par les cours d'eau qui prennent leurs sources dans les arêtes du contrefort qui se détache du Tababort :

1° Le bassin de l'oued Mencha, habité par les Beni-Amran-Sfelia;

2° Celui de l'oued Kantra, habité par les Beni-Amran-Sfelia et Djebala, et les Beni-Ahmed;

3° Le bassin de l'oued Mdaber, habité par les Beni-Kaïd;

4° Le bassin de l'oued Kossir, habité par les Beni-Four'al, les Beni-Ahmed, les Oulad-Tafer et les Oulad-bou-Beker;

5° Le bassin de l'oued Bourchaïd, habité par les Oulad-Tebban, les Beni-Four'al, les Oulad-Sâad, les Beni-Sekfal et les Beni-Mahammed;

6° Celui de l'oued Taza, habité par les Beni-Four'al, les Beni-Sekfal, les Koracha, les Chekaroua, les Beni-Aïssa et les Beni-Khezer;

7° Le bassin de l'oued Teboula, habité par les Arb-Aftis et les Beni-Khezer;

8° Le bassin de l'oued Bou-Meraou, habité par les Beni-Aïssa;

9° Le bassin de l'oued Djenan, habité par les Beni-Four'al, les Beni-Ourzeddin, les Beni-Marmi, les Beni-Maâd, les Beni-Khezer et les Beni-Aïssi;

10° Le bassin de l'oued Aguergour (oued Ziama), habité par les Beni-Maâd, les Aït-'Achour, les Oulad-Nabet et les Oulad-Ali;

11° Le bassin de l'oued Nekob, habité par les Lalem, les Larbâa, et les Beni-Djebroun.

En résumé, les tribus du cercle de Gigelli, au nombre de trente-deux, peuvent se diviser en grandes et en petites.

Les grandes tribus sont : Beni-Ider, — Beni-Afer, — Beni-Sïar, — Oulad-Bel-Afou, — Beni-Amran, — Djebala et Sfelia, — Beni-Khettab, — Beni-Four'al, Beni-Ahmed — et Beni-Kaïd.

Les petites : Ledjena, — Beni-Mâmer, — Beni-Salah, — Oulad-Sâad, — Oulad-Tafer, — Oulad-Tebban, — Beni-Mahammed, — Beni-Sekfal, — Koracha, — Chekaroua, — Arb-Aftis, — Beni-Khezer, — Beni-Aïssi, — Beni-Ourzeddin, — Beni-Marmi, — Aït-'Achour, — Beni-Maâd, — Oulad-Ali, — Oulad-Nabet, — Lalem, — Larbâa — et Beni-Djebroun.

Dispersées par petits groupes, ces tribus n'offrent pas les réunions de villages, d'intérêt, que l'on trouve dans la Kabilie du Jurjura. Elles ne possèdent pas non plus la civilisation, l'industrie, la richesse; on n'y trouve plus cette djemâa respectée, ces routes exécutées en commun, qui rendent les contrées accessibles; ici, au contraire, chacun agit à sa guise, vit loin des autres, au fond d'un ravin, au milieu des bois, disputant aux broussailles et aux bêtes fauves le peu de terre qui doit nourrir sa famille.

On n'y rencontre donc pas, comme chez ceux de la confédération des Zouaoua, de l'oued Sahel de Bougie, du Bou-Sellam ou du Babor, de ces grands et populeux villages, aux maisons solidement construites, blanchies et recouvertes en tuiles, qui dénotent un certain bien-être, résultat du travail et de l'industrie. Depuis le versant oriental du Babor jusqu'à l'Edough, près de Bône, on

ne voit généralement que de pauvres cahutes en clayonnages ou en torchis, recouvertes en *dis* ou en liége, dans lesquelles gens et animaux logent pêle-mêle. Les demeures de quelques richards ou des personnages religieux font seules exception à cette situation générale.

A partir de cette même limite, le langage change également ; on ne parle plus et on ne comprend même pas la langue kabile proprement dite. La langue usuelle est un arabe corrompu par la prononciation vicieuse de certaines lettres et l'emploi fréquent de locutions avec lesquelles, à l'aide d'un peu d'attention, les arabisants se familiarisent aisément au bout de quelques jours. La lettre kaf se prononce *tche,* ainsi les mots *melk, balek, andek,* deviennent *meltche, baletche, andetche.* L'emploi de notre préposition *de,* qui s'exprime par le mot italien *di,* semble également anormale lorsqu'on entend parler ces Kabiles pour la première fois ; par exemple :

La fontaine de Bou-Mouche, se dit : l'aïn *di* Bou-Mouche.

La lettre *a* se rend souvent par le son *é,* à peu près comme la prononcent les Juifs algériens.

De même que leurs frères des Zouaoua, les Kabiles orientaux sont forcés, pour pouvoir vivre, de se rendre, de temps en temps, dans le pays arabe, où ils travaillent comme mercenaires. Dans quelques villes, à Constantine surtout, ils exercent certaines industries ; il sont jardiniers, forgerons, bourreliers, porteurs d'eau ou manœuvres. Au moment de quitter les bois qui couvrent leurs montagnes pour descendre vers les régions arides et dénudées, ils font un vœu au principal marabout de leur contrée, pour qu'il leur soit propice et favorise leur voyage. Ils s'adressent, par exemple, au marabout Sidi-Ouchenak,

dont la *mezara* est sur la montagne entre Fedj-el-Arbâ et Fedj-Fedoulès. Voici textuellement leur prière écrite par un taleb de l'endroit :

يا سيدي وشناك
انا ماشي للقبلة في حماك
اذا رجعت على خير وعافية
نعطيك الوعدة
خبيزة دي بومعراف
واحد الشميعة وزوج سردي دي الجاوي

O Sidi Ouchenatche !

Je me rends dans le sud sous ta protection ; si je reviens bien portant et en paix, je te donnerai une offrande :

Un petit pain d'orge (bou-mâraf),

Une petite chandelle et deux sous d'encens.

Les populations de la Kabilie orientale, comme celles du Jurjura, ont conservé des coutumes et des usages traditionnels qu'il est très intéressant pour nous d'étudier et de bien connaître.

Avant la conquête du pays, ces tribus, inattaquables dans leurs montagnes, vivaient dans une anarchie complète ; indépendantes les unes des autres, elles n'obéissaient qu'à leurs djemâa respectives, composées des anciens ou de ceux qui, par leur valeur, leur fortune ou leur force physique, en imposaient à la multitude. Les beys de Constan-

tine, ayant sur elles une action plutôt nominale que réelle, avaient été incapables d'y introduire leur domination; à plus forte raison, de proscrire et de réformer certaines coutumes traditionnelles réprouvées par les préceptes du Koran. La désastreuse tentative d'Osman-Bey dans la vallée de l'oued el-Kebir (bas Roumel), démontre combien, chez ces montagnards, l'autorité turque était méconnue. La seule répression dont disposaient les beys, était de faire arrêter les Kabiles travaillant à Constantine ou dans la plaine, de les garder en otages et, quelquefois, de les faire décapiter pour punir les fautes commises par leurs frères de la montagne.

Les Kabiles, musulmans par la forme, ont accepté du Koran tout ce qui pouvait flatter leurs intérêts ou frapper leur imagination superstitieuse; mais ils n'ont pu se résoudre à renoncer aux coutumes transmises par leurs ancêtres. Si, parfois, un kadi ou un taleb quelconque, voulant faire application de la législation islamique, protestait contre cet état de choses, sa voix était méconnue; la volonté de la djemâa et l'*ada,* la coutume traditionnelle, prévalaient toujours; d'où est venu le proverbe :

Chez le Kabile, le kadi juge,
Mais la djemâa annule le jugement.

Un Kabile, dit-on, qui avait une affaire d'intérêt à régler avec son voisin, s'en fut trouver un taleb nouvellement établi dans la tribu, et le pria de lui écrire une liste de témoins le déclarant seul et légitime propriétaire de la chose contestée. Le taleb refusa, assure-t-on. Quelques jours après, ce même Kabile reparaissait devant l'homme de loi, mais cette fois avec les mains pleines.

« Voilà, dit-il; dans l'une sont cinq bacetta (12 fr. 50)

pour payer ton papier; dans l'autre, il y a cinq balles dont je vais charger mon fusil et ceux de mes fils, si tu ne fais point ce que je te demande ! »

Le taleb persista sans doute dans son refus, car on m'a assuré, que le lendemain de cette visite, il déguerpit pour aller habiter chez des gens moins sauvages. Cependant, la tradition rapporte qu'à une époque déjà reculée, un marabout très-éclairé, qui a laissé quelques ouvrages de législation, Si-Hassen, des Beni-Ourtilan, tribu à l'ouest de Setif, entreprit de régénérer la société kabile, et de détruire par la force ce que la persuation n'avait pu obtenir. Il parvint à adoucir les mœurs de quelques tribus ; mais comme la tâche était difficile, la mort l'arrêta dans son œuvre civilisatrice. Aucune tentative de ce genre ne fut renouvelée depuis lors.

Avant la création de nos circonscriptions judiciaires, c'est-à-dire l'installation de kadis dans les tribus, les Kabiles se mariaient selon l'*ada* ou la coutume de leurs ancêtres. Ces mariages étaient de deux sortes : le *zouadj-el-djedi* et le *zouadj-el-mâatia.*

Pour le zouadj-el-djedi, le *mariage au chevreau,* on égorgeait un chevreau comme pour sceller les conditions acceptées par les familles. Le mari s'engageait à payer au père de sa femme une dot dont la quotité variait entre 70 et 90 bacetta (175 à 225 fr.) ; bien souvent, il ne possédait point cette somme ; mais il comptait sur ses amis pour la réaliser. En effet, au jour indiqué pour la noce, chacun apportait son offrande pour le nouveau couple. Les *teboul* et les *zerna* (tambourins et clarinettes) retentissaient, et quelques guerriers de la troupe, leur fusil à la main, dansaient ou plutôt exécutaient toutes

sortes de gambades fantastiques, en chantant et *faisant parler la poudre.*

Si le nouveau ménage n'avait pas de maison, les amis venaient encore à son aide, les uns coupant des perches dans la forêt, ou pétrissant le torchis, les autres apportant du *dis* (*stipa tenacissima,* espèce de graminée), ou des écorces de liége destinées à couvrir la nouvelle habitation.

Dans le cas où une jeune fille demandée en mariage était refusée pour une raison quelconque, il fallait, dès que ce refus avait été prononcé, que sa famille veillât avec la plus grande vigilance autour de sa demeure, pour prévenir les tentatives de l'amoureux repoussé. En effet, si ce dernier persistait dans ses projets matrimoniaux, il ne cessait d'épier le moment où les parents de la jeune fille recherchée s'absenteraient de la chaumière. Dès que cette occasion se présentait, il accourait avec quelques amis, et si on leur en laissait le temps, ils égorgeaient un chevreau sur le seuil de la porte de la maison. Le sang de la bête ayant souillé le sol, le lien du zouadj-el-djedi était valable; il fallait se soumettre à la coutume; la jeune fille était déclarée fiancée, nul autre ne pouvait l'épouser sans froisser le prétendant et les idées d'honneur que se sont formées ces montagnards.

Dans quelques tribus, la nouvelle mariée, avant d'être conduite dans la maison de son époux, est promenée dans les villages voisins sur un mulet qu'escortent, en poussant des cris et brûlant de la poudre, tous les parents et amis conviés à la noce. Le maître de chaque maison devant laquelle passe le cortége, présente à la mariée un tamis plein de fèves, de noix ou de figues sèches. Celle-ci en prend une poignée, la baise, puis la remet dans le tamis;

ces denrées sont ensuite versées dans des sacs portés par de vieilles femmes, qui font ainsi une collecte pour approvisionner le nouveau ménage.

Au moment où tout le cortége atteint le but de sa promenade, les femmes entourent la mariée, lui font tremper les mains dans un vase contenant du beurre liquide, et lui donnent ensuite des œufs frais, qu'elle doit casser en les frappant sur la tête et entre les oreilles du mulet qui la porte. Cette singulière coutume, consacrée par l'usage, me paraît très-curieuse et mérite certainement d'être notée. Elle a, dit-on, pour effet, de rompre tout sortilége, tout charme contre les nouveaux époux ; mais il n'existe dans la génération actuelle aucune tradition relative à son origine.

Sans chercher à établir un rapprochement entre cet usage superstitieux et les coutumes du paganisme, — c'est une simple conjecture de ma part, — ne pourrait-on y voir une certaine affinité avec ce que signale Pline sur les magiciennes de l'antiquité, qui, voulant porter malheur à quelqu'un, écrivaient son nom sur des coquilles d'œufs ? C'est ce qui a fait dire depuis, à quelques auteurs, que l'usage moderne de certains pays, de casser les coquilles d'œufs aussitôt qu'on les a vidés, a pour but de détruire tout sortilége.

Dès que la mariée a mis pied à terre pour pénétrer dans sa nouvelle demeure, on lui fait boire du lait frais, du *leben* (lait aigre) et de l'eau ; puis on lui donne une poignée de blé, d'orge et de sel, qu'elle doit jeter à droite et à gauche, par dessus ses épaules ; c'est, disent-ils, pour faire descendre la bénédiction et l'abondance dans la famille. Le mari s'approche à son tour, et lui

tire, à hauteur de la tête et presque à bout portant, un coup de fusil ou de pistolet, qui, parfois, met le feu à sa coiffure. Cette grossière galanterie est le prélude de l'assujettissement de la femme ; elle l'avertit que son mari est désormais le maître absolu de son existence. Mais, malgré cet état d'abnégation et de déplorable abrutissement dans lequel la femme est maintenue, il faut néanmoins reconnaître que ces montagnards ne sont pas toujours étrangers aux vrais sentiments de l'amour. Je pourrais citer quelques anecdotes à l'appui ; mais ces nouveaux détails nous entraîneraient hors du cadre tracé.

Après tous les préliminaires détaillés plus haut, auxquels la croyance superstitieuse de ces populations attribue le pouvoir de conjurer tout maléfice et d'accorder la prospérité au nouveau ménage, la mariée pénètre enfin dans la maison, en posant le pied droit sur le seuil de la porte. Son mari l'enlève alors dans ses bras et la dépose dans l'intérieur, tandis que les parents et les invités attendent au dehors. Aussitôt que l'acte du mariage est consommé, le mari l'annonce par un coup de pistolet qu'il tire dans la chambre où il se trouve : à ce signal, les cris de joie, les chants et le bruit de la poudre recommencent avec plus d'entrain. On apporte la chemise de la mariée, où sont empreintes les marques de sa virginité ; la mariée paraît elle-même et danse au milieu des invités, en agitant cette chemise dans ses mains. Le tour de la danse des hommes arrive à ce moment, et la fête se continue par des chants et des repas auxquels prennent part tous les invités.

Par le fait du mariage *djedi,* la femme était non seulement la propriété de son mari, tant que vivait celui-ci,

mais encore, après sa mort, elle faisait partie de la succession et devenait la propriété des héritiers. A cette occasion, il se passait une scène qui mérite d'être rapportée : dès que le mari avait cessé de vivre, celui des héritiers qui, le premier, jetait un haïk, un burnous ou un linge quelconque sur la tête de la veuve, était déclaré propriétaire par ce fait, sans contestation de la part de ses co-héritiers. Si elle avait des enfants, ceux-ci étaient élevés dans la maison de son nouveau maître, qui gérait ce que leur avait laissé leur père jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge viril.

Si le mari était mécontent de sa femme, eût-elle contracté des infirmités depuis son mariage, eût-elle, en quelque sorte, perdu de sa valeur première, il avait le droit de la renvoyer dans sa famille et d'exiger la restitution intégrale de la somme payée en dot. Le mari gardait toujours les enfants, s'il en avait eu de la femme répudiée.

L'autre mode de mariage se nommait, comme nous l'avons dit : *zouadj-mâatia,* mariage de la femme donnée. Voici dans quelles circonstances il avait lieu. Lorsqu'un meurtre avait été commis, le coupable était condamné par la djemâa à payer la *dia,* — prix du sang, — s'élevant à mille francs environ. Celui-ci ne pouvant réunir la somme nécessaire, ce qui avait toujours lieu par la raison que cette somme représentait, autrefois, une véritable fortune, — se libérait à l'amiable, en donnant une fille de sa famille, ainsi que 50 *bacetta* dites *hak-el-kefen,* prix du linceul du défunt. Cette fille mâatia, devenait plutôt l'esclave que la femme de l'individu auquel elle était livrée pour étouffer sa vengeance. Malgré les mauvais traitements dont elle pouvait être victime, malgré les

pénibles travaux auxquels on pouvait l'astreindre, il fallait qu'elle vécut et qu'elle mourut dans la nouvelle famille dont elle était la propriété exclusive ; c'était souvent le souffre-douleurs, la bête de somme de parents rancuniers et inhumains : le *sang devait payer le sang*.

Je crois pouvoir mentionner ici un usage des montagnards de l'Aurès, ces Kabiles du sud de la province de Constantine. Mon intention est de donner un aperçu comparatif de la femme chez ces peuples berbères.

Lorsqu'une femme, entraînée par les conseils d'un amant, voulait abandonner le toit conjugal, elle employait le moyen en usage, nommé la *guerba*, l'outre qui sert à porter l'eau. Elle se rendait, comme d'habitude, à la fontaine pour y faire sa provision d'eau ; là, elle soufflait et emplissait d'air sa peau de bouc, qu'elle abandonnait aux abords de la fontaine; puis elle allait rejoindre son amant.

Le mari abandonné ne tardait pas à s'apercevoir de l'absence de sa femme : la peau de bouc remplie de vent lui expliquait clairement son départ ; c'était chose usuelle. Dès qu'il connaissait le nom du ravisseur, il se rendait chez celui-ci en armes, accompagné de ses frères et amis. Il fallait que l'amant préféré restituât immédiatement la dot, ou que mort d'homme s'en suivit. La dot payée, l'honneur était satisfait et la femme restait chez son amant. Il arrivait cependant que l'affaire ne se terminait pas toujours à l'amiable, et quand les rivaux s'entêtaient l'un et l'autre, l'effusion du sang devenait inévitable.

En d'autre cas, si un mari se dégoûtait de sa femme et convoitait celle de son voisin, il proposait un échange

à ce dernier. Le troc, s'il était avantageux, s'opérait sans difficultés, moyennant une compensation en argent pour la femme plus vieille ou moins jolie.

Les cas d'adultère étaient très-rares dans la Kabilie orientale, parce qu'au moindre soupçon d'infidélité, le mari coupait la gorge à sa femme, sans qu'il eût à craindre les poursuites de sa famille. Je ne parle pas de la justice, puisque aucune autorité n'avait mission d'y veiller et de l'appliquer. Quant à la djemâa, elle considérait le meurtrier suffisamment puni par la perte de la somme que lui avait coûté sa femme.

Si une jeune fille avait été promise en mariage à un Kabile, et que l'appât du lucre eût poussé le père de celle-ci à manquer à sa promesse pour la donner à un autre, le jeune homme dédaigné et tous les siens se considéraient comme profondément blessés dans leur amour-propre. On prenait les armes; il s'en suivait souvent des luttes acharnées, des alternatives de revers et de succès de part et d'autre, jusqu'à ce que l'un des partis lâchât pied et accordât satisfaction à ses adversaires, en abandonnant ses prétentions sur la femme en litige.

C'était le bon temps, disent encore quelques vieux Kabiles : nous étions indépendants; chacun était son maître, — *soultan-rassou,* — le *sultan de sa tête;* — l'homme courageux ne craignait personne; il tuait sans pitié son ennemi; la vie d'un homme n'était pas plus estimée que celle d'une mouche! (Textuel).

Le plus grand outrage, le plus grand châtiment qu'on puisse infliger à un Kabile, c'est d'incendier sa maison; non point que cette maison, ou plutôt cette chaumière, représente une valeur importante; mais parce que, à sa

conservation, au respect qu'on a en quelque sorte pour elle, se rattache un sentiment d'indépendance ou d'amour-propre.

Chez ce peuple arriéré, passionné et sans frein, ce mode d'insulte était souvent employé pour assouvir une vengeance qu'on n'osait avouer, dans la crainte de terribles représailles où la vie était en jeu. Si le propriétaire d'une maison brûlée ou d'un verger dévasté, parvenait à reconnaître la main d'où partait l'offense, il s'en plaignait à sa djemâa; alors, si le coupable appartenait à une autre tribu, il y avait prise d'armes et combats; s'il était de la tribu même, la djemâa se transportait à sa demeure, commençait par la réduire en cendres, puis faisait abattre ses bestiaux qui étaient donnés en diffa. De là, provenaient souvent des animosités et des guerres interminables.

Lorsqu'un incendie accidentel consumait une maison, qu'un ouragan détruisait une récolte, ou qu'une épizootie décimait ou enlevait un troupeau, tous les frères de la tribu venaient au secours des victimes du sinistre. Les ventes de terres, d'oliviers ou de jardins, étaient rares entre Kabiles; ils préféraient les mettre en gage (*rahina*), pour leur valeur approximative. Le prêteur en jouissait jusqu'à ce que son débiteur ou ses héritiers restituassent la somme prêtée.

Les populations de la Kabilie orientale, comme celles du Jurjura, si longtemps rebelles à toute domination, ont conservé, comme nous l'avons vu plus haut, des coutumes et des usages traditionnels, qu'il est très intéressant pour nous d'étudier et de bien connaître.

Dans le Jurjura existent des *chartes*, appelées vulgairement *kanoun*, — lois écrites, — ou bien encore *ada*,

usages traditionnels sanctionnés par la pratique. Nous allons parler de celles de la Kabilie orientale, consistant aussi en coutumes pleines d'originalité, souvent même grossières et barbares, mais qui ont cependant un côté sous lequel se révèle le caractère et l'esprit de ce peuple primitif. Voici en quelle circonstance je découvris le texte original de l'une de ces chartes, ce qui me mit sur la voie de documents analogues plus complets.

Le 15 juin 1860, une colonne expéditionnaire, commandée par M. le général Desvaux, pénétrait au cœur du pays des Beni-Khettab, principaux instigateurs de la révolte qui avait éclaté à cette époque, et établissait son camp sur le djebel Tafortas, le *chauve,* dont la cime (1251 mètres) marque, en effet, le commencement de la zone où la végétatiou ne peut atteindre. Le 19 juin, une colonne légère de quelques bataillons sans sacs, poussait une reconnaissance vers le pic de Sidi-Mârouf, où, assurait-on, une partie des rebelles s'étaient retirés avec leurs familles et leurs troupeaux.

Le Sidi-Mârouf est un immense rocher aride, plein d'anfractuosités, surmonté de plusieurs dentelures aux formes bizarres, que nos troupiers, dans leur langage pittoresque, baptisèrent du nom des *Cornes du diable.* Ce rocher se détache de tous côtés, par des ravins, des précipices et des abîmes d'une profondeur prodigieuse, qui se perdent sur les bords de l'oued Haïa, affluent de l'oued el-Kebir (bas Roumel). Il n'est relié au système du djebel Bou-Touïl, dont le Tafortas est le point culminant, que par un col rocailleux très étroit.

Vers le couchant et au pied du rocher qui se dresse à pic, un bouquet d'arbres, arrosé par une belle source,

forme un oasis, au milieu de laquelle existe, sous un gourbi en dis, le tombeau de Sidi-Mârouf, marabout vénéré, qui a donné son nom à la montagne (1).

Du côté opposé au gourbi, vers le point où le petit col fait sa jonction avec le pic de Sidi-Mârouf, existent encore des grottes naturelles que les insurgés abandonnèrent en nous voyant arriver. Nos éclaireurs ayant pénétré dans ces cavernes, y trouvèrent quelques pots de beurre rance et des outres remplies de couscous et de farine. Dans un coin, et au milieu d'un tas de chiffons et de guenilles, un zouave découvrit plusieurs tubes en roseaux, renfermant des papiers roulés qu'il me donna. Ces papiers n'avaient aucune importance: c'étaient, pour la plupart, de simples notes de grains prêtés, des témoignages recueillis pour des affaires d'intérêt, etc....; enfin, j'y trouvai le document curieux dont voici la traduction (2) :

« Louange à Dieu unique !

» Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons. Salut ! »

La totalité de la djemâa des Oulad-Barche, grands et petits, a comparu par devant nous, et il a été convenu d'un commun accord, que :

Celui d'entre eux qui frapperait pour sauvegarder les

(1) La légende de Sidi-Mârouf ne rapporte rien de remarquable; la tradition a perdu le souvenir des miracles de ce saint homme, venu, dit-on, de Bagdad, où il existe encore des oratoires qu'il aurait fondés. On dit seulement que le bruit du canon se fait entendre au Sidi-Mârouf chaque fois qu'un événement extraordinaire doit survenir. Lors de l'expédition désastreuse du bey Osman, en 1804, cette canonnade surnaturelle aurait fait retentir tous les échos de la vallée.

(2) J'ai déjà publié le texte et la traduction de ce document dans la *Revue africaine*, année 1862, 6e volume.

biens de la tribu, la *dia* serait payée par *mesbah,* la *mâatia* également par *mesbah* (1) ;

Celui qui frapperait par amour-propre, pour l'honneur de sa femme ou de la femme d'un parent ;

Celui qui frapperait pour protéger un homme auquel il aurait accordé l'hospitalité, si cet homme est reconnu être son ami ;

Ou bien pour faire respecter son jardin, son verger, sa récolte, ou toute autre chose dont la violation porterait atteinte à son amour-propre ;

S'il a tué ou blessé son adversaire dans l'un des cas prévus ci-dessus, la dia et l'indemnité pour mettre fin aux représailles seront payées par *mesbah;*

Celui qui aura frappé dans l'intérêt de la djemâa, pour empêcher l'empiétement ou l'incendie du territoire, s'il a tué ou blessé quelqu'un, la *dia* sera également payée par mesbah ;

Si un membre de la djemâa succombe, que les parents du défunt exigent la mort du meurtrier (peine du talion), si cette mort a lieu, la *vendetta* sera terminée ;

Si un voleur est tué pendant le jour par un membre de la djemâa, la dia sera payée par mesbah, mais la *mâatia* sera donnée seulement par le meurtrier ;

(1) *Dia.* — Prix du sang, évalué à un millier de francs.

Mesbah. — Lampe et, par extension, la maison toute entière éclairée par cette lampe.

Le mot *doukhan*, fumée, cheminée, est souvent pris dans la même acception. C'est l'équivalent du *beït,* tente des Arabes. Cette locution correspond à notre expression : « village de tant de *feux.* »

Mâatia.— Nous avons dit plus haut ce qu'était la femme *mâatia,* destinée à payer le prix du sang. Dans certaines tribus, la *mâatia* consiste en un repas donné comme indemnité.

Si le voleur est tué de nuit, l'indemnité à payer sera répartie entre tous ;

Un vol ayant été commis au préjudice de la djemâa, et celle-ci s'étant assemblée pour tirer au sort qui, d'entre ses membres, doit faire les recherches, si celui que le sort a désigné, refuse d'accomplir sa mission, il sera condamné à payer un rial (5 francs) ;

Et de même, celui qui, ayant accompagné les parents d'un homme tué, pour régler la dia, aurait *mangé,* c'est-à-dire reçu de l'argent ou objets de valeur, on ne pourra pas lui en réclamer la restitution.

Les témoins présents à la rédaction de cette charte, sont, etc..... »

Après la pacification de la Kabilie orientale, lorsque toutes les tribus se présentaient à notre camp pour y recevoir les ordres du général et être organisées d'une manière régulière, je montrai ma trouvaille de Sidi-Mârouf, dont on vient de lire la traduction, à plusieurs membres de la djemâa. Ils me répondirent que ces sortes de réglements étaient, de temps immémorial, en usage dans leurs tribus, et qu'ils y faisaient loi. J'obtins alors la charte conventionnelle plus complète que je vais transcrire :

Louange à Dieu !

Exposé des coutumes en usage chez les Kabiles du Zouar'a, Arrès, Oulad-Haïa, Oulad-Aïdoun, Beni-Khettab et autres tribus kabiles, et de leur manière d'agir dans les temps anciens. Chacune de ces tribus avait une djemâa qui réglait les affaires selon l'*ada* ou coutume traditionnelle. Pour composer cette djemâa, on désignait,

dans chaque fraction, un, deux ou plusieurs individus, choisis parmi les anciens et les sages.

Les affaires que cette assemblée était appelée à régler étaient, par exemple : les mariages, partages de successions, meurtres, vols, incendies de maisons, de céréales ou de meules de paille, vols d'armes, attentat à la morale publique, violation des limites établies.

Art. 1er. — La femme était mariée selon le mode dit *zouadj el-djedi,* manière de conclure le mariage. Si le mari trépassait, la femme revenait à l'un des proches parents du défunt, puis à un second, un troisième, et ainsi de suite, comme si cette femme était une chose dont chacun d'eux héritât.

Art. 2. — Si un individu se marie, et qu'il se déclare en lui une maladie le rendant impuissant, on lui accorde un délai de deux ans. A l'expiration de ce terme, si l'impuissance continue, la femme le quitte et se remarie avec un autre; seulement, le mari reprend tout ce qu'il a donné pour elle.

Art. 3. — Si l'individu ayant contracté le mariage au djedi était dans l'impossibilité de solder la dot de la femme, les parents de celle-ci en réclamaient le payement à deux reprises différentes. L'insolvabilité étant reconnue, la djemâa ordonnait le divorce et obligeait le mari à égorger un mouton qu'il faisait manger aux membres de la djemâa.

Art. 4. — Celui qui, avec préméditation, a attaqué et tué un homme de la tribu, sa maison est saccagée et démolie. On lui égorge vingt bœufs, comme amende ; il paie la *dia* complète, ou bien, s'il a une fille ou une sœur, il la donne en mariage à l'un des parents de la victime, qui

la reçoit comme prix du sang. Cette femme (*el-mâatia*) est donnée aux conditions du zouadj el-djedi (1).

Art. 5. — Si le meurtrier est pris sur le fait, on le conduit chez les parents de la victime, afin qu'ils le tuent pour venger le sang par le sang. S'il prend la fuite, qu'on ne puisse, par conséquent, l'arrêter, on lui inflige la punition susdite (Art. 4); il est banni de la tribu; ce qu'il possédait reste entre les mains des parents du défunt, qui en jouissent. Cet état de choses dure jusqu'au moment où les parents de la victime acceptent la *dia* ou la *mâatia;* s'ils n'acceptent pas cet arrangement, le meurtrier ne rentre plus dans son pays.

Art. 6. — Si un homme est accusé de meurtre, mais qu'il ne soit pas constaté qu'il est coupable, les parents de la victime exigent le serment de la part de l'accusé et, avec lui, de cinquante de ses proches. Si lui ou ses parents refusent de prêter le serment, ou bien s'il ne réunit pas le nombre de cinquante témoins, il est puni ainsi qu'il est dit plus haut.

Art. 7. — Si un voleur est tué dans l'enceinte d'une maison, celui qui l'a tué payera 40 douros (c'est-à-dire 20 douros donnés par lui et 20 autres par la djemâa). Les parents du défunt reçoivent cette somme, et l'affaire est réglée.

Art. 8. — Deux individus se battant, si l'un arme son fusil pour le décharger sur son adversaire, et que le coup rate, on lui inflige une amende qui consiste à lui égorger cinq bœufs; mais cela seulement dans le cas où l'adver-

(1) Les Kabiles du Jurjura étaient aussi dans l'usage de donner quelquefois une femme pour prix du sang: بكانت قداس, donnée pour le sang.

saire qui a voulu frapper était sans armes. Celui qui frappe son adversaire avec un sabre et le blesse légèrement, paye un douro et demi d'amende.

Art. 9. — Celui qui se disputera dans la tribu et proférera des injures, on lui abattra deux bœufs comme amende.

Art. 10. — Celui qui maltraitera un étranger ayant un ami dans la tribu, cet ami exigera de l'agresseur dix réaux d'amende (1). Si les mauvais traitements ont eu lieu dans une réjouissance ou une noce, l'ami exigera vingt réaux.

Art. 11. — Si deux individus se battent sur le marché, chacun d'eux payera trois douros d'amende.

Art. 12. — Il est défendu de réclamer le payement d'une dette dans l'atelier du forgeron travaillant aux instruments de labour. Quiconque se disputera dans cet atelier sera passible de l'amende d'un bœuf. Le créancier ne recevra ce que lui doit son débiteur qu'en dehors de l'atelier.

Art. 13. — Si une querelle s'élève entre deux individus, que les parents de l'un d'entre eux viennent en aide à celui-ci, l'aident à battre son adversaire et le blessent, une amende de deux bœufs sera infligée aux agresseurs. Ils payeront, en outre, l'indemnité pour les blessures faites.

Art. 14. — Lorsqu'un homme aura été blessé dans une rixe, l'indemnité à lui payer pour sa blessure ne sera fixée qu'après un délai de six mois, selon la coutume.

(1) Cet usage correspond à l'*anaïa* des montagnards de la Kabilie occidentale.

S'il y a fracture d'un membre, l'évaluation des dommages-intérêts aura lieu au bout d'un an.

Art. 15. — Celui qui vole un fusil à quelqu'un de la tribu, s'il est reconnu coupable, le propriétaire de l'arme recevra 25 francs de *bechara* et la valeur du fusil sera estimée à 75 douros. Pour un pistolet, celui qui l'aura volé payera 25 douros et de bechara 3 douros.

Art. 16. — Pour les autres armes, telles que sabre, couteau, etc., l'auteur du vol étant découvert, payera un mouton d'amende, en outre, la valeur de l'objet volé, ainsi qu'un douro de *bechara* (1).

Art. 17. — Quiconque volera une mule, payera 25 douros et la valeur de la bête. Celui qui coupera le crin à une mule ou autre bête de somme avec préméditation, payera 2 douros au maître de l'animal.

Art. 18. — Quiconque volera un bœuf ou une vache dans la tribu, payera 20 douros, valeur de l'animal, et, de plus, la bechara.

Art. 19. — Si un étranger vient sur le marché de la tribu et commet un vol, s'il est reconnu coupable, il est passible de la punition infligée, dans le même cas, à un homme de la tribu; — de même, s'il se dispute sur le marché. Si un homme de la tribu vole un étranger, il sera puni selon l'habitude établie. — Et également, si l'étranger frappe un homme de la tribu, il sera puni de la peine portée pour ce fait.

Art. 20. — Lorsqu'un étranger est reconnu avoir commis un vol, et qu'il ne reparaît plus sur le marché

(1) La bechara est le cadeau, la récompense, donnée à celui qui découvre et dénonce l'auteur d'un crime ou d'un vol.

de la tribu dans la crainte d'être arrêté, on réclamera le prix de ce qui a été volé à tous les membres de sa djemâa qui viendront au marché, jusqu'à ce que cette affaire soit réglée. (Principe de la responsabilité.)

Art. 21. — Pour le vol d'une brebis ou d'une chèvre, le coupable payera 5 douros et la bechara.

Art. 22. — Celui qui volera des effets, une selle, une bride, un bât, une sangle ou une bride de mulet, si le vol est constaté, payera 4 douros au propriétaire des choses volées, ainsi que leur valeur et de plus la bechara.

Art. 23. — Celui qui volera (dans) un silo, s'il est reconnu coupable, payera 15 réaux baceta d'amende et la valeur de ce qui aura été soustrait. Quiconque volera le produit d'un terrain de culture, d'un verger, d'un jardin potager, d'une meule de grains (gerbes), payera un réal, si le vol a eu lieu de jour; — si c'est de nuit, l'amende sera de 5 réaux.

Art. 24.— Celui qui sera reconnu avoir volé un soc de charrue, payera un douro et demi au maître de l'instrument.

Art. 25. — Celui qui pénétrera dans une maison inhabitée et y volera quelque chose, payera un douro et demi. — Celui qui détériorera une poutre ou un montant (1), ou la porte de la maison, payera 2 douros.

Art. 26. — Celui qui met le feu à une maison couverte de tuiles, payera 100 douros; pour celle couverte en bois ou en écorce de chêne-liége, 25 douros, selon la cou-

(1) J'ai traduit les mots *gountas* et *rekiza* par poutre et montant. Le premier est la pièce de bois transversale de la toiture, et le second, le montant planté en terre, vers le milieu de la chambre, servant comme de pilier pour soutenir cette poutre.

tume. Si l'individu accusé d'incendie nie le fait, il prêtera serment avec 25 témoins.

Art. 27. — Celui qui tue un chien, paye 25 francs à son maître, à moins qu'il ne le tue au moment où il se jette sur lui pour le mordre; dans ce cas, il ne sera passible d'aucune punition.

Art. 28. — Celui qui pratiquera une ouverture dans le mur de la maison d'autrui, mais qui n'aura rien volé, payera au maître de la maison 2 douros et demi (1).

Art. 29. — Celui qui vole des ruches à miel, s'il est reconnu coupable, payera 7 douros. Celui qui vole un moulin à bras, paye 2 douros dès que le vol est constaté.

Art. 30. — Celui qui déracine un arbuste (toute chose plantée en terre) dans un jardin, payera 2 douros et demi de dommages-intérêts. Celui qui mettra le feu à un olivier, ou à tout autre arbre fruitier, payera 5 douros comme valeur de l'arbre, et 1 douro et demi d'amende à la djemâa.

Art. 31. — Celui qui met le feu à une meule de paille, paye 10 réaux à son propriétaire et 1 douro et demi à la djemâa.

Art. 32. — Celui qui franchit la porte d'une maison sans le consentement de son propriétaire, payèra 20 réaux baceta.

Art. 33. — Celui qui détériore la queue d'une bête de somme, les cornes d'un bœuf de labour, ou autres, payera 1 douro au propriétaire de l'animal mutilé.

(1) Le moungar (منقار), ou courte pince en fer, façonnée en pied de biche à l'un de ses bouts, est l'instrument dont se servent les voleurs indigènes pour percer un mur et pénétrer dans une maison.

Art. 34. — Celui qui endommagera l'œil d'une mule ou d'un taureau, qui aura frappé le ventre d'une mule au point de la faire avorter, payera, pour l'un de ces motifs, 10 douros. — Et, de même, celui qui vole un âne, paye 10 douros.

Art. 35. — Celui qui enlève la femme d'autrui, dès qu'il est reconnu auteur du rapt, on lui égorge six bœufs : trois sont pour la djemâa, et les trois autres pour le mari. — Si la femme pousse des cris au moment où l'homme la saisit pour lui faire violence, celui-ci est punissable comme le prescrit la coutume, et son serment n'est pas acceptable.

Art. 36. — Celui qui surprend un homme avec sa femme, s'il s'empare de quelque effet appartenant à l'homme (comme pièces à conviction), celui-ci est passible de la peine déterminée pour ce cas. — Son témoignage n'est pas accepté. — Mais on ne lui fera rien, si aucun objet n'a été pris.

Art. 37. — Celui qui saisit une femme et la viole, comme il est dit ci-dessus, la djemâa lui abattra deux bœufs. Elle en abattra cinq à celui qui accomplit la même action sur une fille.

Art. 38. — Celui qui aura enlevé une fille, si cette fille meurt chez lui avant d'avoir été épousée régulièrement, payera la dia complète.

Art. 39. — Celui qui s'enfuit avec une femme fiancée à un autre, payera la dot au complet, et, de plus, une amende de cinq bœufs.

Art. 40. — Si un étranger habitant la tribu enlève une femme de la tribu, le voisin d'habitation de l'étranger payera ce qui est convenu pour ce fait.

Art. 41. — Si un homme de la tribu enlève la femme de l'étranger habitant la tribu, il payera 20 douros, si cette femme est restée avec lui plus de sept jours. — La femme retourne ensuite vers son mari.

Art. 42. — Celui qui enlève une jeune fille, vierge, ne pourra l'épouser qu'avec le consentement de ses parents. Si ce consentement est refusé, il payera à la djemâa une amende de 5 douros. Si des amis l'ont aidé dans le rapt de la jeune fille, chacun d'eux payera un demi-douro d'amende.

Art. 43. — Celui qui trouvera sa femme avec un homme, s'embrassant, s'il les tue tous les deux, rien ne lui sera fait.

Art. 44. — Si la djemâa ordonne une prise d'armes, un réal d'amende est infligé à celui qui aura tardé à se rendre à l'appel.

Art. 45. — Si la tribu fait une razia sur l'ennemi, que des bœufs soient enlevés, personne n'y touchera jusqu'à ce que le partage soit fait entre tous. Celui qui aurait soustrait un bœuf à son profit, payera une amende de deux bœufs. Celui qui aurait pris un mouton subira la peine déterminée.

Art. 46. — Si un homme de la tribu tue un ennemi dans un combat, et que l'un de ses compagnons le précède dans la capture du fusil de l'ennemi tué, — la prise sera partagée entre celui qui a tué et celui qui a pris l'arme.

Il convient de faire remarquer que ces réglements conventionnels des Kabiles orientaux, auxquels il manquait ce principe d'union qui, chez les Zouaoua, constituait

plusieurs tribus en confédération, reposaient sur des bases très mobiles et souvent même contradictoires. Ce qui était admis dans une tribu était méconnu chez une autre ; il n'y avait, en un mot, aucune solidarité entre elles. Et, de plus, dans une tribu, si une famille était assez puissante, c'est-à-dire si ses membres étaient suffisamment nombreux pour exercer une sorte d'intimidation sur la djemâa, sa volonté était souveraine ; toutes les lois conventionnelles étaient transgressées, selon la mesure de son caprice. Mais, si le crime était impuni, la vengeance individuelle ne s'exerçait pas moins, de part et d'autre, avec acharnement. De là, s'ensuivaient des luttes continuelles, qui mettaient en jeu les passions les plus barbares. C'était la vie sauvage dans toute la fierté et l'indépendance de ses allures.

Il y a quelques années à peine, il fallut détruire, chez les Oulad-Aïdoun, une bande de brigands rebelles à tout pouvoir, qui, à toute époque, furent la terreur de la contrée par leurs meurtres et leurs pillages. Chez les Kabiles mêmes, dans leur tribu, ils passaient pour des gens intraitables et féroces : c'étaient les Arb-Taskift, vivant à la façon des anciens Troglodytes, dans des cavernes naturelles, au milieu de rochers inabordables.

Si, comme l'ont dit quelques auteurs, la nature du sol et du climat sont les causes qui influent le plus sur les mœurs et les usages des peuplades, il faudrait attribuer le caractère farouche de ces montagnards au pays difficile, âpre et sauvage qu'ils habitent, autant qu'aux escarmouches journalières qu'avant leur soumission ils avaient, à chaque instant, entre voisins. Si on interroge un Kabile sur son passé, celui de sa famille ou de sa tribu, on doit

s'attendre à cette réponse : il y a du sang entre moi et telles gens. — La *vendetta* était considérée comme un devoir; celui qui ne se soumettait pas à cette coutume, ne jouissait d'aucune estime; on le traitait de poltron. A l'appui de ce que j'avance, je citerai la manière d'agir des Beni-Toufout, des Beni-Fergau et de presque tous les habitants du massif qui forme le promontoire des Sebâ-Rous. Après qu'un meurtre avait été commis, les parents du meurtrier se réunissaient et allaient demander pardon du crime à la famille de la victime. Celle-ci acceptait la dia, s'élevant, chez eux, à cent baceta. La somme était religieusement conservée intacte et déposée dans une corne de bœuf, enfouie ensuite dans un coin de la maison, jusqu'à ce que un membre de la famille eût vengé le parent assassiné. Les cent baceta étaient, à ce moment, sorties de leur cachette et restituées aux proches du premier meurtrier. Tant que cette restitution n'avait pas lieu, on disait dans la tribu : « Telle famille a encore *sa corne pleine;* elle attend un homme de cœur pour la vider. »

Chaque fois qu'une djemâa était appelée à juger un procès tant soit épineux, elle déférait le serment aux plaideurs, et déterminait, selon l'importance de l'affaire, la qualité (parents ou étrangers) et le nombre de témoins qui devaient comparaître. Ainsi, pour un meurtre, comme on a pu le voir dans le réglement qui précède, il était établi que cinquante individus déposaient contre l'accusé ou en sa faveur.

On en exigeait vingt-cinq pour un vol de chevaux ou de mulets;— quatorze pour un vol de bestiaux, et, enfin, sept pour une contestation de propriété ou de limites de terre.

Il est évident qu'en cas de meurtre cinquante individus ne pouvaient pas toujours avoir vu commettre le crime; mais leur rôle était d'appuyer, d'homologuer, pourrais-je dire, la déclaration de celui qui avait fait appel à leur témoignage, se rendant ainsi solidaires de sa parole. — Dans ces circonstances, l'intéressé se mettait en quête de témoins; comme il était difficile, parfois, d'en réunir sur place le nombre nécessaire, il allait courir dans les villages environnants, assez loin même quelquefois, pour emprunter des témoignages : il demandait à ses voisins de venir soutenir sa cause par serment, à charge de revanche à la première occasion; et, en effet, il se mettait à la disposition de ces amis complaisants, dès qu'à leur tour ils réclamaient le même service.

Il va sans dire que si ces témoignagnes se prêtaient, il y avait aussi des individus peu scrupuleux qui se vendaient au plus offrant.

Qui n'a pas de témoins meurt.

Cet axiome kabile devait souvent trouver son application pour le plaideur qui ne pouvait assouvir la vénalité de témoins complaisants.

Au jour indiqué, plaideurs et témoins se rendaient au tombeau d'un marabout quelconque et prêtaient leur serment. Celui qui avait pu réunir le plus de voix en sa faveur avait gain de cause, et se faisait établir par le taleb de l'endroit un titre sur lequel figuraient nominalement tous ceux qui l'avaient arrêté.

Parmi les marabouts choisis de préférence pour ces sortes de jugements, il convient de citer, en première ligne, Sidi Bou-Yahïa, de Mila, nommé aussi Bou-Maïat-

Naga, le marabout aux cent chamelles. La croyance populaire, nourrie et exploitée habilement à leur profit par les taleb, est qu'on ne peut se parjurer dans l'enceinte de la zaouïa du saint homme, sans être frappé de cécité ou de mort violente. — Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur ce personnage, dont la mémoire et le tombeau sont toujours en grande vénération dans la Kabilie orientale. Voici ce que la tradition rapporte à son égard ; — je transcris la notice biographique donnée par l'oukil de la zaouïa :

« Sidi Bou-Yahïa-ben-Abd-Allah-ben-Mohammed-el-Haçani-ben-Naman-ben-Abd-el-Latif, frère de Sidi Abd-Allah-ben-Serah, Koraïchite d'origine, était imam des Arabes qui, sous la conduite de Sidi Okba-ben-Nafa, firent invasion en Afrique l'an 667 de notre ère.

» C'est en Égypte que sa sainteté commença à se manifester par des miracles. D'Égypte, il vint à Tunis, où il résida quelques années, pendant lesquelles il fonda, hors de la ville, une zaouïa, qui existe, dit-on, encore. De Tunis, il se rendit ensuite à Bougie. Là, il créa le petit oratoire à coupole qui se voit, aujourd'hui, sur le flanc de la montagne, au fond de l'anse de Sidi Yahïa et à côté de l'établissement de la marine (1). »

Après avoir séjourné quelque temps à Bougie, il vint se fixer à Mila, où il vécut jusqu'à sa mort. Peu d'instants

(1) Les Bougiotes nomment le fondateur de cet oratoire Sidi Yahïa-bou-Zakaria, et prétendent que le santon y est enterré. Cette version me paraît probable. Ce serait celui dont parle M. Cherbonneau, dans un travail intitulé Galerie des littérateurs de Bougie :

» Abou-Zakaria-Yahïa-ben-Mahdjouba, de Setif, était très instruit dans la science du droit. Il termina, à Bougie, une vie exemplaire en l'année 677 (de J.-C., 1278). »

avant de rendre le dernier soupir, il réunit ses nombreux élèves, et leur dit : « Pénétrez dans les bois qui entourent Mila ; vous y trouverez une grotte (kheloua) préparée pour me recevoir et être, pour la postérité, l'objet de la vénération qui m'est due. »

La zaouïa de Sidi Bou-Yahïa est située sous un bois d'oliviers, à l'extrémité ouest des jardins qui entourent, comme une fraîche et verdoyante oasis, la petite ville de Mila. L'établissement est de peu d'importance ; il se compose de deux chambres réservées aux tolba et aux voyageurs, du bit-es-selat, chambre des prières, sous laquelle se trouve le tombeau du marabout, auquel on arrive en descendant une dizaine de marches de construction indigène. Les cinq premières marches conduisent à une grotte naturelle de deux mètres carrés environ ; les cinq dernières donnent accès à la grotte inférieure, au milieu de laquelle se trouve le tombeau, recouvert d'étendards religieux. Rien, dans ces grottes, ne m'a semblé annoncer le travail des hommes; les architectes du pays se sont bornés à blanchir l'intérieur et à fermer chacune d'elles par une petite porte fixée à une murette en maçonnerie. Les indigènes qui y pénètrent n'en sortent qu'à reculons et très révérencieusement.

La zaouïa jouissait jadis de grands priviléges et recevait de nombreux présents ; son enceinte protégeait aussi quiconque y cherchait un refuge contre la justice des hommes. Les miracles attribués à Sidi Bou-Yahïa sont nombreux ; les habitants de Mila s'empressent d'en faire le récit à tous ceux qui vont le visiter ; ils citent plusieurs individus qui, ayant prêté un faux serment au nom du marabout, ou n'ayant pas accompli un vœu formé dans

un moment de danger, ont péri d'une manière tragique.

Pour ne pas entrer dans tous les détails que les tolba racontent avec un sérieux imperturbable, je me bornerai à rapporter seulement l'origine du surnom de Bou-Maïat-Naga, donné au marabout depuis un demi-siècle environ. Tchaker, bey de Constantine, ayant châtié quelques tribus de l'ouest, s'empara de nombreux troupeaux de chameaux, qu'il dirigea sur Constantine, sous la conduite d'un nommé Dernali, kaïd el-azaïb. Cela se passait à l'époque des fortes chaleurs de l'été. Lorsque la caravane arriva aux environs de Mila, son chef ordonna de faire une halte sous les arbres qui environnent la petite ville. Tous les chameaux, livrés à eux-mêmes pendant que leurs gardiens dormaient à l'ombre, entrèrent dans les jardins et y causèrent de grands dégâts; les plantations qui entourent la zaouïa ne furent pas plus ménagées que le reste de l'oasis. Tout-à-coup, un bruit épouvantable, plus éclatant que la détonation de cent canons, se fit entendre. C'était le marabout, qui manifestait son mécontentement du peu de respect qu'on avait pour son sépulcre. Les chameaux, effrayés et voulant fuir, se heurtèrent les uns contre les autres. Enfin, cent d'entre eux tombèrent comme foudroyés. Le kaïd el-azaïb était au désespoir, car il redoutait moins la colère du marabout que celle du bey, qui n'aurait pas manqué de le punir de sa négligence. Sollicité par les tolba de la zaouïa, qui lui offrirent d'intervenir en sa faveur auprès de son maître, il promit d'offrir une belle mule toute harnachée, si cette grâce lui était accordée. Le bey pardonna, en effet; mais Dernali oublia sa promesse; aussi, rapporte la légende, ne

tarda-t-il pas à être puni de son parjure : il devint aveugle, et mourut, peu après, dans la misère la plus profonde.

Je vais, maintenant, transcrire ici quelques fragments de chants kabiles, rien ne me paraissant plus propre à donner une idée de l'individualité de cette contrée et de l'expression naïve du génie de ses habitants. Ce sont généralement des chants d'amour, ou des poésies du genre narratif sur un événement important, et, enfin, des hymnes de deuil ou lamentations pour célébrer la mémoire d'un parent décédé (1).

CHANT A L'OCCASION D'UNE NOCE.

Combien vous avez marché, ô mes pieds, et combien de poussière vous avez laissée derrière vous !

Mes amis ont apporté la fiancée comme l'auraient fait les faucons de la montagne d'Agar.

Que notre salut soit sur le maître de la maison ; les amis de la mariée frappent avec le feu.

Que notre salut soit sur le hameau ; les amis de la mariée sont tous des hommes courageux.

Que notre salut soit sur la porte de l'enclos ; les amis de la mariée coiffent fièrement le kabous (2).

Allumez la lampe garnie avec l'huile de la jarre ; les amis de la mariée ont des vêtements blancs comme de l'argent.

Allumez la lampe, afin que nous voyions l'intérieur de l'habitation ; les amis de la mariée brillent comme l'or.

Madame la fiancée ! fille du noble, nous avons laissé son père pleurant et poussant des cris lamentables.

O madame la fiancée ! petit serpent du sentier, aux yeux noirs et aux minces sourcils.

(1) J'ai publié le texte de ces chants, dont je ne donne ici que la traduction, dans la *Revue africaine*, 6me volume, p. 432.

(2) Kabous, plusieurs calottes en laine blanche, emboîtées les unes dans les autres, dont se coiffent les Kabiles.

Dis à ta belle-mère de sortir les anneaux de pied pour la fiancée qui est venue.
Dis à ta belle-mère de sortir ce qu'elle a caché, de sortir les agraffes pour la fiancée qui est venue.
Dis à ta belle-mère de sortir ce qu'elle a caché, de sortir les foulards pour la fiancée qui est venue.
En passant par là, j'ai rencontré Msaouda, allant chercher de l'eau.
Par sa taille bien prise et avec la ceinture qui l'entoure, elle ressemble au fier Turc qui prélevait injustement un impôt.
Les seins de Msaouda sont comme le pommeau arrondi des pistolets.
O fille de Bou-Zarrou! les tresses de tes cheveux sont blondes.
O ma belle! je deviens fou de toi, dès le matin au point du jour.
Si tu voulais m'accueillir, je vendrais pour toi ce que je possède en ce monde.
Admirez ses cheveux, ne dirait-on pas le plumage d'une autruche ?
Mon cœur s'est envolé vers Msaouda; à cause d'elle, ma tête a blanchi.

CHANT DE GUERRE.

Les Beni-Toufout et les Soukia ont envoyé de nombreux émissaires;
Ont envoyé de nombreux émissaires qui ont dit : Révoltez-vous et prenez les armes.
Frappez avec les balles, mes seigneurs; le jour de la guerre sainte est arrivé.
Les Mechat et les Soukiat, de Sinat sont venus m'attaquer;
De Sinat sont venus m'attaquer et m'ont réduit à la famine.
Venez; livrons en pâture aux aigles les cadavres des Beni-Toufout.
Je chante le Hannachi, qui marche au combat comme le Turc.
Il est le plus brave des tribus; avec lui j'habiterais l'endroit dangereux d'Abara.
Lorsqu'il arrive, ô mes frères, là *refroidit* celui qui est tombé (1).
Ce jour là, 'Amer était seul à Demama.
'Amer était seul à Demama; il rugissait comme un lion.

(1) Lorsqu'un Kabile tombe mort ou blessé dans un combat, ses frères font tous leurs efforts pour ne pas laisser son corps entre les mains de l'ennemi. Ils entendent, par un tué qui *refroidit*, celui qui est resté sur place, sans être mutilé ou protégé par les siens contre les attaques de l'ennemi; en un mot, celui que ses compagnons d'armes abandonnent avant que le froid de la mort en ait fait un véritable cadavre.

Il avait son fusil blanc (aux montures d'argent), et il ne laissait pas refroidir les ennemis tombés.

Ce jour là, à Merdjadja, la fumée de la poudre était épaisse comme un brouillard.

La fumée était épaisse comme un brouillard, les guerriers tombaient comme la feuille des arbres.

O hommes! Que le poltron ne sorte pas de sa maison.

Et ce jour là, à El-Ksar, la poudre parla toute la journée.

O amis! ils ne voulaient point battre en retraite; les jeunes guerriers étaient brisés de fatigue.

Les troupes ennemies se confondirent dans la mêlée.

Ce jour là, à Soumâa, ô mes frères! ils n'étaient que quatre postés çà et là sur des pitons.

Abd-Allah, le lion dressé, et Mohammed, le lutteur.

Ce jour là, à Bou-Aked, j'ai vu le feu; c'est là qu'il éclata.

Aucun des habitants de Beraket ne survécut, les Oulad-Soultan héritèrent de leur pays.

Les enfants de Maïza se battaient comme des vautours.

Zir'oud et les siens restèrent morts dans les ravins.

Les Oulad-Hannache poussèrent une charge pour laisser refroidir ceux des leurs qui étaient tombés.

Et ce jour, à Bou-Lebena, ô mes amis!

Combien le chant de guerre est agréable,

Baï, — Baï, — Baï.

LAMENTATIONS FUNÈBRES.

O mon malheur! mon malheur! Malheur à moi!

O un tel! l'homme des passages dangereux.

O mon malheur! mon malheur! Malheur à moi!

Où est un tel? Où est votre amoureux, ô jeunes filles?

O ceux qui s'éloignent! attendez ceux qui restent.

Attendez qu'un tel vous rejoigne, sa poudre s'est mouillée (1).

Le berger a juré de ne plus mener paître ses bestiaux, et la vache de ne plus manger la feuille de frêne.

(1) A la lettre *la poudre s'est humectée en lui*, c'est-à-dire, il est mort. Cette expression locale est analogue à certaines tournures triviales de notre langue, employées pour exprimer la même pensée. Ainsi les troupiers disent quelquefois, *casser sa pipe*, comme les matelots *avaler sa gaffe*.

O un tel! lève-toi; le bey marche sur le village.
Mon cœur est sec comme une brique.
Il se lamente sur un tel, qui laisse sans l'épouser sa fiancée.
Mon cœur se remplit de larmes comme une marmite.
Le bon descend au tombeau, tandis que le méchant lui survit.

O mon malheur! mon malheur! Malheur à moi!
Le jeune faucon a abandonné son aire.
Lève-toi, lève-toi; pourquoi te laisses-tu gagner par le sommeil?
Prononce une parole pour que ces gens s'en aillent.
Lève-toi, lève-toi; pourquoi t'es-tu assoupi?
Prononce une parole pour que tout ce monde se disperse.

Lorsqu'un tel était dans le sentier, ses yeux brillaient comme une lampe;
Sa touffe de cheveux exhalait un doux parfum (1).
La lune, ô soleil! s'est levée malade;
Pleurez un tel, vous qui assistez aux lamentations!
La lune, ô soleil! tressaille dans le ciel à cause de lui.
Ses amis l'accompagnent à la tombe.
Mon cœur se remplit des parfums du bois doux.
Pleurez un tel. Le cheïkh reste seul, sans soutien, maintenant.
Mon cœur se remplit des parfums du gingembre.
Pleurez un tel. Le cheïkh a perdu la tête et ne sait plus que faire!
Entendez-vous la panthère se réjouir et briser les branches des arbres dans les bois.
Pleurez un tel; car celui qui la chassait n'est plus.
Le berger a juré de ne plus faire paître les bestiaux, et la vache de ne plus brouter le sainfoin.
Pleurez un tel; car le bey viendra maintenant camper au milieu du village.
O mon malheur! mon malheur! Malheur à moi!

Pour ces lamentations funèbres, les femmes se réunissent, et celle d'entre elles qui possède le plus de talent oratoire, improvise, sur la tombe du défunt, un chant

(1) La guettoucha est la touffe de cheveux que beaucoup de musulmans laissent croître au sommet de la tête.

plaintif interrompu, par intervalles, par la lamentation générale : — ô mon malheur ! — On exalte les qualités du défunt et on exprime des regrets. Ces chants de deuil ne rappellent-ils pas la *ballata des vocceratrices* corses ?

L'agriculture n'a pas encore fait de progrès considérables ; mais la population kabile, de taille moyenne, nerveuse, maigre et active, généralement plus intelligente et moins paresseuse que les Arabes de la plaine, est aussi plus susceptible que ces derniers de marcher dans une voie de progrès. Leurs labours sont, en général, assez réguliers et assez bien tenus, eu égard aux difficultés de terrain qui se présentent presque partout dans ce pays de montagnes. Ils récoltent du blé, de l'orge, du maïs, du sorgho, du tabac ; leurs jardins sont couverts de figuiers, de vignes, de grenadiers, d'abricotiers ; quelques essais ont été tentés pour y propager le chataignier. Les oliviers sont nombreux, aussi les récoltes sont-elles abondantes ; mais, par fois, se déclare la maladie des oliviers provenant de l'apparition, à la suite des hivers peu rigoureux, d'une chenille du genre chevelu, qui exerce ses ravages sur les arbres et les dépouille en quelques jours de leurs feuilles. Les indigènes prétendent que c'est un brouillard venant de la mer, qui dépose sur leurs arbres une sorte de poudre noirâtre qui engendre la chenille.

Les richesses minéralogiques du cercle, consistent en mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère ; on y trouve aussi de la terre à foulon, du salpètre, du lignite, de l'antimoine, du plâtre, de la chaux hydraulique et de la chaux grasse. Quant aux eaux, elles sont toutes potables et fort salubres.

Nous avons déjà dit ailleurs que des bancs de corail très riches existent dans les parages de Ziama et près du cap Bougarone.

Les deux tiers environ des habitants des montagnes, après la saison des semailles, c'est-à-dire, vers le mois d'avril, partent pour aller faire la moisson aux environs de Constantine, de Guelma, de Setif et même plus loin dans le sud, ou pour travailler dans les villes. Ils sont de retour vers la fin de juillet ou le commencement d'août, rapportant avec eux le prix de leur travail en nature ou en argent, et font alors leur propre moisson. Pourtant, dans quelques tribus et notamment parmi celles qui avoisinent Gigelli, comme les Beni-'Amran, les Beni-Ahmed et les Oulad Bel-Afou, on a remarqué, pendant quelque temps, une tendance à l'émigration définitive principalement vers Tunis. Un usage, consacré par l'habitude ou la tradition, c'est que ces émigrants de la Kabilie ne conservaient la jouissance des terres ou jardins qu'ils possédaient dans la montagne qu'à la condition de venir prendre les armes avec leurs frères, quand la guerre sainte était prêchée contre un ennemi commun, ou quand le pays était menacé d'une invasion ou d'une guerre. Les marabouts, craignant de perdre leurs priviléges, entretenaient cet esprit d'insoumission.

Les Kabiles de Gigelli, qui, généralement, sont pauvres, et dont les récoltes en blé sont relativement insignifiantes, utilisent la farine de maïs et de millet, en la mêlant à celle du blé ou de l'orge. Ils obtiennent ainsi une galette nourrissante et pas trop désagréable au goût, qu'ils mangent en la trempant dans du lait de chèvre. Les feuilles du maïs et du sorgho leur fournissent, en même temps,

un fourrage excellent pour les vaches et les bœufs de labour.

La situation matérielle de ces populations s'améliore de jour en jour davantage, depuis que l'industrie européenne a pénétré parmi elles et leur a procuré un nouvel élément de travail. Dès que l'existence et le peuplement des massifs de chênes-liége ont commencé à être connus, l'industrie a compris le parti qu'elle pouvait en tirer. Des particuliers et des sociétés se sont présentés pour organiser des exploitations régulières. Le gouvernement a mis à les accueillir un empressement justifié par les heureuses influences que ces entreprises pouvaient exercer sur la richesse nationale, sur l'avenir de l'Algérie, sur le bien-être et la civilisation des indigènes. Le temps a progressivement confirmé une partie de ces espérances.

Avant la conquête, les forêts faisaient partie du domaine public des tribus. Chaque agglomération en usait en commun sur son territoire, y puisant, à la fois, les bois nécessaires à sa consommation, des pâturages pour ses troupeaux, des cultures dans les clairières où à travers les arbres, et par alternance avec la végétation spontanée.

Les Kabiles avaient l'habitude barbare et traditionnelle d'incendier leurs forêts, à des époques périodiques, pour renouveler les pâturages (*kesir*) (1), débroussailler et

(1) Le *kesir* consiste dans une sorte de culture que les Kabiles pratiquent dans les clairières des forêts, en dépouillant préalablement les branches de leurs arbres, que l'on brûle, avec la broussaille, sur le sol même, lequel est ensuite l'objet d'une culture annuelle, puis abandonné pendant trois ans pour recommencer, à la quatrième année, le défrichement partiel, l'incinération et la culture. Les nouvelles feuilles tendres de la broussaille servaient, en même temps, au pâturage des bestiaux.

(Enquête sur les incendies des forêts.)

améliorer les terres de culture, quelquefois aussi pour éloigner la bête fauve qui attaque les troupeaux. Ce procédé primitif, on le trouve en usage de tout temps chez le peuple arabe et dans tous les pays musulmans. Par un vent de siroco, l'incendie se propageait avec une effrayante rapidité, dévorant tout sur son passage. Combien de fois, du pont du bateau naviguant le long du littoral, les voyageurs n'ont-ils pas contemplé, pendant la nuit, ces immenses embrasements de la montagne, semblables à une illumination de géants. C'est grâce à la puissante vitalité de la végétation algérienne, que les forêts n'ont pas été détruites depuis longtemps, et qu'elles ont réparé spontanément le mal causé par ces incendies systématiques. On sait d'ailleurs que les chênes-liége non encore dépouillés de leur écorce, c'est-à-dire qui n'ont pas subi l'opération du démasclage, sont peu exposés aux atteintes du feu, dont ils sont généralement garantis par une enveloppe épaisse et de nature peu inflammable.

Des mesures sévères de répression ont dû être prises dès le début pour empêcher de nouvelles dévastations; mais, aujourd'hui, les Kabiles sont, eux-mêmes, les ouvriers les plus actifs et les plus vigilants gardiens des chantiers d'exploitation européenne. Ils comprennent tout l'intérêt qu'il y a, pour eux, de conserver et d'améliorer progressivement les forêts, source de richesses qui leur procure un travail régulier, un salaire assuré, sans trop les éloigner de leurs familles.

Je ne reparlerai pas ici de l'exploitation des forêts de chênes-zan des Beni-Four'al, que les Turcs faisaient faire à leur profit pour les besoins de la marine algérienne. Le lecteur trouvera à ce sujet des détails très précis

dans l'histoire de Bougie, que j'ai publiée l'année dernière.

Plusieurs marchés hebdomadaires se tiennent dans les tribus du cercle, les principaux sont :

Le lundi, à Teksenna, chez les Beni-'Amran;

Le jeudi, à Chokfa, chez les Beni-Ider;

Le vendredi, à Sidi Khelifa, près de Ziama;

Le samedi, à Selma, chez les Beni-Four'al;

Le dimanche, à Djimla, chez les Beni-'Afer.

Sur ces marchés, qui sont très fréquentés, on vend des bœufs, des moutons, des chèvres, de la viande au détail, du savon, de la cire, de la laine, de l'huile, du blé, de l'orge, du millet ou bèchena, des fèves, des oignons, des figues sèches, des jujubes, des dattes, des caroubes, des nattes en sparterie, des bois de charrue. Des marchands colporteurs y débitent des cotonnades, des épices et des bimbeloteries de fabrique européenne. On y amène aussi des mulets, des ânes et une race de petits chevaux de montagne à peu près semblables à ceux de la Corse.

Je terminerai cet exposé de la situation du cercle de Gigelli, en ajoutant quelques renseignements biographiques sur les familles importantes des tribus qui, à une époque quelconque, ont joué un rôle politique dans le pays.

Beni-Ider. — Une famille célèbre par le rôle qu'elle a joué avant, et même depuis notre conquête, a longtemps habité le pays dont elle commandait une grande partie. C'est celle de Moula-Chokfa, d'origine religieuse et dont tous les membres on porté le titre de cherif, c'est-à-dire

descendant du prophète. Cette origine, comme tout ce qui se rattache aux traditions religieuses en pays arabe, est fabuleuse. Ainsi, la tradition rapporte que le premier des Moula-Chokfa, — Sidi Mohammed-el-Abed, — taleb de l'importante mosquée de Sidi Dris, venant du Maroc vers le XVIe siècle, s'embarqua sur une *natte* qui, docile à sa volonté, vint s'échouer à l'embouchure de l'oued el-Kebir. Les Kabiles, voyant arriver cet inconnu sur cet étrange bâtiment, lui donnèrent le nom de Moula-Chokfa, — *le maître de la barque.* Le marabout s'établit chez les Oulad-Chebel, petite fraction des Beni-Habibi, où son tombeau existe encore dans une mosquée dont il est le fondateur. Il laissa trois enfants mâles, dont la tradition n'a pas conservé le nom. La véritable filiation commence à Sidi Abd-Allah, lequel fixa sa résidence aux Oulad-Amor, fraction des Beni-Ider, où il fit à son tour construire une mosquée dont on voit encore les ruines, et près de laquelle il créa un marché.

Sidi Abd-Allah, d'après la chronique, ayant appris que les Espagnols (expédition d'Oreilly), venaient de débarquer à Alger, traversa la mer à pied sec, comme un second Moïse, et contribua puissamment à expulser les infidèles (1). Pendant la nuit qui précéda le désastre des Espagnols, on vit au premier rang des combattants un guerrier qui frappait à coups redoublés, en criant : Courage, musulmans! Suivez-moi ; je suis Abd-Allah-Moula-Chokfa ; je

(1) Les conteurs de légendes ne sont pas d'accord : les uns prétendent que, remettant sa natte merveilleuse à flot, le marabout s'en servit pour se transporter rapidement à Alger ; d'autres assurent qu'à l'aide d'une baguette, il touchait la mer, qui s'écartait devant lui pour lui livrer passage.

vous mène à la victoire! » Le lendemain, lorsqu'il ne restait plus sur la plage que les cadavres des chrétiens, le pacha d'Alger fit rechercher ceux des guerriers musulmans qui s'étaient le plus distingués pendant la lutte, afin de les récompenser. On lui signala Moula-Chokfa; mais il fut impossible de le retrouver, parce qu'après la victoire, le marabout s'était modestement retiré dans son pays. Cependant, des Kabiles des Beni-Ider, présents à Alger, indiquèrent la retraite de leur marabout vénéré, et le pacha, reconnaissant, le combla d'honneurs et de privilèges que constatent plusieurs diplômes.

Sidi Embarek, fils de Sidi Abd-Allah, joignit à son titre de chef religieux celui de fonctionnaire politique, et obtint une investiture régulière; de telle sorte que le pouvoir accordé tacitement à cette famille reçut une nouvelle consécration. Bien que la domination turque ne se fit pas sentir dans la Kabilie, Sidi Embarek commandait aux Beni-Ider, frappait des amendes, était sans cesse pris comme arbitre par les tribus les plus considérables dans leurs fréquentes dissensions. Il recevait, en sa qualité de chef de la zaouïa de Chokfa, nom donné depuis à sa demeure, de grandes offrandes consistant principalement en grains, bestiaux et huiles. Pour le gagner à leur cause, les khouan de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman établis chez les 'Arrès, qui étaient en butte aux persécutions incessantes des Ben Az-Eddin, seigneurs du Zouar'a, lui firent de riches présents. Sidi Embarek, tout en leur promettant de les protéger, évita de s'aliéner ses puissants voisins, les Ben Az-Eddin. Il avait donné à leur chef un burnous tissé de ses propres mains, et qui devait préserver celui qui le portait de tout événement fâcheux.

Az-Eddin, alors en disgrâce près du bey de Constantine, par les ordres duquel sa tête avait été mise à prix, obtint inopinément l'aman. Il attribua son pardon à la vertu dudit burnous et, depuis lors, il offrit chaque année au marabout une vache et des grains.

Sidi Embarek accomplit le pélerinage de la Mecque; mais il ne revit pas son pays; il tomba malade à Alexandrie où il mourut. Il laissa plusieurs enfants, dont l'aîné, Mohammed, lui succéda dans le commandement des Beni-Ider et comme chef de la zaouïa de Chokfa. Les gens du pays l'avaient en grande vénération et en font le portrait suivant: « Homme simple, sans luxe ni richesse, doué de nombreuses vertus et du don de prophétie, qui lui faisait deviner les réclamations avant de les avoir écoutées. »

Sidi Ahmed-Cherif, son fils, comme chef religieux et militaire, a joué un rôle politique et militaire très important dans l'histoire du pays. Il donna asile au bey Younès de Tunis et, d'après les conseils de celui-ci, frappa un impôt sur toutes les tribus kabiles relevant de son autorité religieuse, à l'exception des Beni-Ider, dont l'appui lui était nécessaire. De là, les guerres sanglantes qui éclatèrent entre ces derniers et leurs voisins les Oulad-Bel-Afou, les Beni-Sïar, les Beni-Mâmer, les Beni-Salah, les Ledjenah et les Oulad-'Asker.

La zaouïa de Chokfa servit de refuge à plusieurs personnages riches et puissants, entre autres, à Tchaker, fils du bey de Constantine de ce nom, qui réussit à gagner Tunis ; — à El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine, du temps qu'il n'était encore que khalifa ; — à Ben-Zekri et au caïd Sliman, que chassèrent plus tard de leur pays

les persécutions de ce même El-Hadj-Ahmed bey. Celui-ci, devenu maître souverain à Constantine, après la chute d'Alger, se souvenant de l'hospitalité généreuse qu'il avait, dans sa jeunesse, reçue à Chokfa, accorda à ces marabouts l'azel de Semara dans le Zouar'a.

Si Ahmed-Cherif-Moula-Chokfa était un homme d'une certaine habileté, et dont l'influence religieuse bien constatée dans le pays, pouvait être utile à nos projets d'avenir. Des relations s'établirent donc assez promptement entre nous et lui, et bien que son titre de cherif dut lui inspirer un certain éloignement à l'égard des chrétiens, sa sagacité ne lui permettait pas de mettre en doute que l'autorité dont il jouissait tomberait un jour devant la la nôtre.

En 1843, son frère aîné, Si Lakhdar-Moula-Chokfa, ayant fomenté des intrigues à notre encontre, fut arrêté sur son azel de Zaouïat-Semara, et de là conduit à Constantine, puis déporté en France. En 1845, Si Ahmed, le chef de la famille, écrivit à Gigelli, fit des propositions de soumission au commandant supérieur, mais y mit pour condition la liberté de son frère. Pour garantie de ses promesses, il déposa une somme de 1000 francs, qui devait être le premier versement des contributions dans le cas où son frère lui serait rendu. Lakhdar fut mis en liberté; mais il tomba malade en route et mourut à l'hôpital d'Alger. Cette malheureuse circonstance interrompit, pendant quelque temps, nos relations avec ce marabout. Néanmoins, un de ses fils, Si El-Haoussin, fut nommé caïd après l'occupation; mais son incapacité fut bientôt reconnue, et on dut lui retirer le commandement. Il s'en rendit, du reste, indigne par une tentative d'assas-

sinat dirigée contre le commandant supérieur du cercle : nous rapporterons ce fait plus loin. A partir de ce moment, la famille de Moula-Chokfa fut éloignée du pays, et le commandement des Beni-Ider confié à Si Ahmed-bel-Hadj-ben-Az-Eddin.

Beni-'Afer. — Voici, sur cette tribu, la tradition conservée par les gens du pays :

L'aïeul des Beni-'Afer, nommé Ikhelef-ben-Hassen, originaire du Maroc, habitait les environs d'Alger et vint s'établir dans la Kabilie vers les premiers temps de la domination turque, c'est-à-dire au 16e siècle. Un détachement de soldats turcs voyageant aux environs d'Alger, s'arrêta dans la maison d'Ikhelef. Aussitôt, et suivant les ordres reçus, on s'occupa à leur préparer la diffa. Le fils d'Ikhelef, poussé par la faim demanda quelque nourriture à sa mère, qui, n'ayant rien autre sous la main, détacha la cuisse d'un des poulets destinés aux Turcs, pour satisfaire l'appétit de son enfant. Lorsqu'on servit la diffa aux soldats, ceux-ci s'aperçurent de l'absence de cette cuisse, s'informèrent des motifs de sa disparition et voulurent savoir qui l'avait mangée.

« C'est le plus fort, répondit la mère ! »

Les Turcs, irrités de cette réponse et voulant prouver qu'eux seuls étaient les plus forts dans le pays, s'emparèrent de l'enfant et lui coupèrent la cuisse.

Ikhelef dissimula sa colère et attendit que les Turcs, après s'être couchés, se fussent endormis ; alors, avec l'aide de trois de ses frères, il les égorgea tous. Craignant d'être pousuivi pour ce crime, il quitta immédiatement le pays et vint directement à Koubba, où sa mule fatiguée

s'arrêta, refusant de marcher davantage. Telle fut l'origine de leur établissement dans ce pays.

Un autre récit fabuleux se rattache à l'époque où les Espagnols, sous les ordres d'O'Reilly, vinrent attaquer Alger, en 1775. Comme toujours, il règne une grande confusion dans ces sortes de légendes, et le rôle principal appartient constamment à un marabout. Ici, le héros s'appelait Sidi Sâda, et jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il était lié d'amitié à un cheïkh nommé Sidi Abd-el-'Aziz. Un jour, il le fit prier de lui prêter son cheval. Le cheïkh fit répondre qu'il lui demanderait son fils pour le tuer, qu'il l'enverrait aussitôt; mais que prêter son cheval était chose impossible. Malgré ce refus, Sidi Sâda s'en vint de nuit à la porte du cheïkh, la fit s'ouvrir par le seul effet de sa volonté, prit le cheval, le monta et alla rejoindre Sidi Embarek-Moula-Chokfa. Les deux marabouts, par la puissance divine dont ils étaient doués, s'élancèrent au galop sur la mer pour aller combattre les Espagnols débarqués à El-Arrach, près d'Alger. Cette route ne leur présentait pas de difficultés, parce que, explique la légende, ils possédaient un bâton au contact duquel la mer s'ouvrait pour leur laisser un passage libre.

Arrivés à Alger, ils combattirent les Espagnols, et après les avoir vaincus et jetés à la mer, ils revinrent dans la même nuit et par le même chemin, l'un à Chokfa et l'autre aux Beni-'Afer. Le cheval fut rentré dans son écurie de la même manière qu'il en était sorti, et le cheïkh Abd-el-'Aziz n'aurait jamais soupçonné son absence, sans un coup de feu qu'il avait reçu à l'encolure pendant l'action. Abd-el-'Aziz, confus, envoya immédiatement son fils pour offrir

au marabout un cadeau en argent et lui demander pardon du refus de la veille.

Sidi Sâda, après avoir fait quelques remontrances au fils d'Abd-el-Aziz, retira au cheval la balle qu'il avait dans le cou, et le renvoya à son propriétaire, en l'invitant à être, à l'avenir, plus circonspect à son égard. En reconnaissance du secours que Sidi Sâda lui avait prêté, le pacha d'Alger lui envoya un cachet et un caftan brodé, et il exerça longtemps le commandement dans le pays.

Ledjenah (l'aile, el-djenah). — La tradition rapporte que l'aïeul des Ledjenah, dont le nom de famille est inconnu aujourd'hui, fut surnommé Bou-Ledjenah, — l'homme à l'aile, — parce que sa femme lui ayant confectionné un burnous dont un des côtés fut trouvé trop court au moment de s'en servir, on dut y ajouter une pièce (une aile).

Cet aïeul, disent les gens du pays, était originaire du Maroc. Il s'était marié à une ogresse. Au moment de faire ses couches, elle lui dit de préparer sept chemises et sept calottes. Dès qu'il eut confectionné ces objets, elle lui enjoignit de sortir de la maison et d'attendre qu'elle l'appelât. Elle mit au monde sept enfants, qui se mirent à courir dans le gourbi dès qu'ils virent le jour, et qu'elle habillait au fur et à mesure de leur venue au monde.

Le mari, poussé par la curiosité, ne put s'empêcher de regarder dans la maison. Sa femme, s'en étant aperçue, lui en fit les reproches les plus violents, et finit par s'éloigner du toit conjugal, emportant avec elle quatre de ses enfants. Avant de partir, elle lança sur lui sa malédiction, lui disant que ses enfants seraient constamment en guerre entre eux, et que le jour seul de la fête des

moutons (aïd el-kebir) les verrait d'accord et réunis. Sa prédiction eut pour effet d'entretenir constamment l'animosité entre les Ledjenah et leurs voisins, dont les quatre fils de l'ogresse seraient les aïeux.

Beni-Amran. — Cette tribu se subdivise en Djebala et en Sefelia, c'est-à-dire la portion habitant la partie montagneuse et celle établie dans la région de la plaine. Vers le XVIe siècle, rapporte la tradition, un Marocain, du nom de Amran, vint s'installer dans ce pays auquel il donna son nom, et réunit autour de lui un groupe d'aventuriers, à l'aide desquels il lutta avantageusement contre les tribus voisines pour se faire faire place.

Il y a environ cent cinquante ans, la famille des Ben-Menià, qui commande actuellement au pays, habitait les Oulad-'Asker, et son chef, nommé 'Ammar ou Jouber, jouissait d'une grande autorité. Il était à la tête du pouvoir, qu'il avait acquis par un courage et une énergie dont il abusait, mais qui le faisait craindre de tous. Nouveau tyran du moyen-âge, dont il avait toutes les habitudes, ce hardi brigand, d'une force herculéenne, plantait son bâton ferré au milieu d'un col fréquenté qu'il fallait traverser pour se rendre d'un point à un autre, et alors, malheur à celui qui refusait d'acquitter l'impôt arbitraire qu'il avait plu à Jouber de déterminer pour le passage des hommes ou des bestiaux. Cette manière d'agir rapportait, sans doute, de gros bénéfices; mais elle n'était pas sans quelques dangers.

De leur côté, les gens qu'il pressurait si durement, se plaignaient de leur chef, et, sans la crainte qu'il leur inspirait, ils l'auraient certainement tué. Il résultait, de tout

ceci, que Jouber, instruit de leurs dispositions à son égard, s'entourait des précautions les plus minutieuses pour garantir son existence. Il ne se faisait raser la tête que par son neveu Rabah, dans lequel il avait confiance.

Ses ennemis, ne sachant trop comment s'en débarrasser, cherchèrent à séduire son neveu, en lui persuadant que, s'il coupait la tête de son oncle, ils le reconnaîtraient pour leur chef. Le jeune homme se laissa séduire par ces belles promesses et, un jour qu'il rasait son oncle, il lui coupa la gorge. Ceux qui l'avaient poussé à ce crime, loin de le reconnaître pour leur chef, le poursuivirent de leurs plaisanteries.

Après avoir patienté quelque temps, Rabah résolut de se venger de ceux qui lui avaient suggéré la pensée du crime et qui ne tenaient pas leurs promesses. Voici le moyen qu'il employa : il les invita à un grand festin et les réunit tous chez lui; il avait, préalablement, disposé des amas de poudre dans certaines parties de la maison, en les faisant communiquer entre eux. La journée se passa, et la fête se prolongea jusque dans la nuit. Dès que Rabah les vit tous disposés à s'endormir, il sortit, sous prétexte de rejoindre sa femme, ferma la porte et partit en grande hâte, sur un mulet préparé d'avance, avec sa femme et ses effets les plus précieux. Il avait laissé un nègre, son serviteur, muni d'une mèche avec laquelle il devait mettre le feu à un endroit désigné. Le nègre obéit et, d'un seul coup, tous les ennemis de Rabah se trouvèrent engloutis. Il vint alors s'installer aux Beni-'Amran, où il mourut, laissant quatre fils : Meniâ, El-Haddad, Tellis et Nacer. Ces trois derniers se liguèrent contre leur aîné, Meniâ, qui dut se sauver chez les Beni-

Msâad, où il trouva l'hospitalité. Pendant qu'il était installé dans ce pays, les gens des 'Arrès firent une razia sur les Beni-Msâad, auxquels ils enlevèrent tous leurs troupeaux. Quelques veaux seuls avaient échappé au pillage et couraient, çà et là, dans le village, ce qui excita l'hilarité de Meniâ. Cette gaité intempestive déplut aux Beni-Msâad, et ils lui demandèrent pourquoi il riait de leur malheur.

« Je ris, répondit Meniâ, en voyant les orphelins de votre troupeau, parce que vous n'avez pas été braves en cette circonstance. Si vous voulez reprendre courage, je vous conduirai chez vos ennemis et vous ferai reprendre ce que vous avez perdu aujourd'hui. »

Cette proposition fut acceptée. Le lendemain, un coup de main, habilement dirigé par Meniâ, enlevait aux gens des 'Arrès non seulement le butin de la veille, mais encore tous leurs troupeaux. Les Beni-Msâad, reconnaissants, donnèrent à Meniâ la moitié de la razia, le reconduisirent dans le pays qu'il avait été obligé d'abandonner, et l'installèrent à Teksenna, où ils le maintinrent contre les prétentions de ses trois frères. Cette aventure avait fait du bruit dans le pays, et acquit une grande réputation à Meniâ. Plusieurs tribus vinrent lui offrir leur commandement, que sa famille a conservé.

Au moment de la soumission du pays à la France, Bou-Djemâa-ben-Meniâ jouissait encore de l'autorité établie par son ancêtre. La confiance qu'on avait en lui était telle, qu'on lui laissait souvent régler les affaires les plus importantes sans l'assistance de la djemâa. Dans les querelles de tribu à tribu, il était fréquemment pris pour arbitre, et son arbitrage était toujours respecté, parce que,

après qu'il avait prononcé une sentence, il veillait à son exécution et employait, au besoin, la force des armes pour y contraindre ceux qui auraient voulu s'y soustraire.

Les fils de Bou-Djemâa sont encore kaïds au service de la France, et, jusqu'à ce jour, nous ont toujours donné des preuves de leur fidélité.

Beni-Four'al. — Les premiers habitants de cette tribu s'appelaient les Beni-Kerdouz, qui ont laissé de nombreux descendants dans le pays. A une époque qui remonterait à plusieurs siècles, la famille des Four'ala, originaire de Tolga, dans le Sahara, vint se fixer dans le pays. Mohammed-el-Guelil, chef de la famille, laissa sept fils : Khaled, Harrat, Attïa, Ouaret, Kacem, 'Ammar et Ali, qui sont devenus la souche de plusieurs tribus ou fractions de la contrée.

La famille la plus importante de la tribu est celle des Habilès-ben-'Aouaz, qui, sous la domination turque, était chargée de surveiller l'exploitation de la karasta, ou bois de construction pour la marine algérienne. Nous avons déjà eu à parler de cette famille dans notre histoire de Bougie. Un de ses membres est actuellement kaïd du Babor ; un autre est kaïd des Beni-Four'al mêmes.

Beni-Ahmed (légende). — Marabout Moussa est la souche des Beni-Ahmed. Né en Arabie, à l'époque où les Arabes étaient à l'apogée de la gloire et de la puissance, il quitta jeune le pays de ses ancêtres, parcourut le nord de l'Afrique, et se fixa, pendant quelque temps, à la cour du sultan du Maroc.

Après ce séjour, dont on ne connaît pas la durée, marabout Moussa quitta la cour du Maroc et vint s'établir

chez les Beni-Ider. Par sa piété, sa bravoure et son impartialité, il y devint l'arbitre de la paix et de la guerre. Tous les litiges lui étaient soumis, et ses jugements étaient sans appel. Il était le premier invité dans toutes les fêtes, et, le premier, il goûtait à tous les plats. Un jour, il fut dérogé à cet usage. Froissé de ce procédé insolite, marabout Moussa monta sur sa jument favorite et quitta le pays.

Arrivé à l'endroit où est bâtie aujourd'hui la mosquée de marabout Moussa (rive gauche de l'oued Mencha), la jument s'arrêta et dit à son maître : « Mets pied à terre, c'est ici que tu auras un garçon et une fille. Le garçon, tu le nommeras Fradj, et la fille, Fridja. Dieu te protégera, et tu seras le maître de ce pays. » La contrée qu'allaient occuper le marabout Moussa et sa progéniture était inoccupée depuis qu'un nommé Ahmed, son premier possesseur, était mort sans postérité. C'est pour perpétuer le souvenir de ce premier occupant, que le pays fut désigné sous le nom de Beni-Ahmed. Marabout Moussa s'y établit définitivement avec sa femme et ses serviteurs, qu'il avait amenés avec lui. Il eut deux enfants comme l'avait prédit la jument : Fradj et Fridja.

Sa postérité continua à avoir la prédominance, et plusieurs de ses membres se dispersèrent dans le pays.

Beni-Kaïd. — Les Beni-Kaïd, en raison de leur proximité de la ville, ont été les premiers du cercle soumis à notre domination. Constamment en guerre, avant l'occupation, avec leurs voisins, ils avaient toujours su faire respecter leur territoire et ne comptaient pas moins de 250 fusils.

D'après une tradition locale, leur ancêtre serait un nommé Moussa, du djebel Babor, dont les descendants prirent, plus tard, le nom de Beni-el-Kaïm, c'est-à-dire les enfants du puissant, du fort, du redoutable, et, enfin, par corruption sans doute, celui de Beni-Kaïd.

Les habitants de cette tribu parlent l'arabe ; cependant leurs mœurs et leurs usages ne diffèrent en rien de ceux des Berbères proprement dits. Les hommes sont de taille moyenne, plutôt grands que petits, d'un tempérament sec et nerveux. On trouve parmi eux les blondes figures, les yeux bleus et les formes qui caractérisent l'homme du nord.

Tababort. — La famille la plus influente dans la contrée montagneuse du Tababort est religieuse, et s'appelle les Bou-Araour, du nom de son ancêtre. — Bou-Araour, venant de Fez, émigra, rapporte la tradition, il y a environ 500 ans, et se fixa à Drâ-el-Kaïd du Sahel-Guebli, où, en sa qualité de marabout, il exerça, pendant 80 ans, une grande influence. Son tombeau existe encore dans le cimetière de Sidi Bou-Aroura, dans le cercle de Setif. Il laissa deux fils.

Le premier, Si-Ahmed, s'établit au Babor, où il fonda la zaouïa importante dite Chaô Sidi Ahmed ; il mourut en 974 de l'hégire. C'est un de ses descendants, nommé Si Ahmed-ben-Amor-ben-Si-Ahmed, qui est actuellement kaïd du Tababort. Cette famille est depuis longtemps à la tête des khouan, de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman qui habitent ces montagnes.

Nous aurions encore à signaler plusieurs autres familles importantes, et notamment les Oulad Amokran, résidant

dans la tribu des Beni-Sïar; mais, nous nous réservons d'en parler plus loin, à la période de la domination turque, époque pendant laquelle elles atteignirent l'apogée de leur influence religieuse, et où elles remplirent un rôle qui appartient à l'histoire locale.

La population du cercle, se compose de :

	15,392 hommes;
	13,809 femmes;
	18,711 enfants.
Total....	47,912.

L'ordre religieux des Khouan de Sidi Abd-er-Rahman compte de nombreux adeptes dans cette partie de la Kabilie orientale.

II

TEMPS PRIMITIFS

CARTHAGE. — ROME. — LES VANDALES. — LES GRECS.

Igilgili, comme la plupart des autres cités de la côte, telles que sa voisine *Saldæ* (Bougie), par exemple, serait d'origine carthaginoise, et, dès la plus haute antiquité, devait être une des *Emporiæ* ou comptoirs commerciaux, fondés par les Phéniciens. Il nous reste, à l'appui de cette opinion, des tombeaux creusés dans le roc, tombeaux en tout semblables à ceux qui ont été vus près de Carthage, à Tripoli de Barbarie et en Syrie, et comme on en trouve aussi ailleurs en Algérie, à Bougie, Tenez, Constantine et Tiaret (1).

Ceux de Gigelli se voient sur différents points de ses environs, notamment sur le monticule, qui se rencontre en sortant de l'ancienne ville à droite, et sur la colline qui longe la mer depuis la ville jusqu'au fort Duquesne. Aujourd'hui, tous ces tombeaux sont vides; on n'y trouve

(1) On vient d'en découvrir encore d'autres tout récemment, à Constantine, dans les rochers au dessous du collége arabe. Ils contenaient quelques fragments d'ossements, que l'action seule de l'air a réduits en poussière.

même plus le moindre vestige des pierres de recouvrement, et, de plus, ils s'effacent chaque jour davantage par l'action des agents extérieurs, favorisée par le peu de cohésion du calcaire dans lequel ils sont pratiqués.

Igilgili devait être, dans l'antiquité, un de ces points commerciaux et fortifiés, au moyen desquels les Carthaginois établirent leur puissance, d'une manière solide, pour se frayer un chemin vers l'Espagne et les côtes de l'Océan atlantique.

Des traces de la domination romaine subsistent encore sur l'emplacement occupé par Gigelli, et quelques faits remarquables se rattachent à cette époque. Ainsi, des restes de la voie conduisant à Bougie et à Setif *(Saldæ* et *Sitifis),* s'aperçoivent le long du mamelon St-Ferdinand, prenant la direction des Beni-Kaïd. Ces traces sont, il est vrai, peu nombreuses et ne s'étendent pas très loin; mais tout fait supposer qu'elles ont été recouvertes assez promptement par les sables de la plage que les vents du nord-ouest chassent, tous les ans, plus loin dans l'intérieur des terres.

L'histoire nous apprend que deux autres voies romaines, conduisant à Constantine et à Bône *(Cirta et Hippone),* partaient d'Igilgili. On a retrouvé aussi des restes de jetée sur la partie est de la rade actuelle; un aqueduc qui suivait à peu près la direction de la nouvelle conduite d'eau, et des ruines assez bien conservées de thermes, de maisons particulières et de mosaïques; mais aucune de ces ruines ne présente l'aspect monumental qu'on reconnaît sur d'autres points: d'où l'on pourrait conclure que cette ville n'avait qu'une importance secondaire, bien qu'Auguste l'eut élevée au rang de la colonie romaine,

parce qu'elle était le marché central pour les petites peuplades éparpillées dans l'intérieur des terres de la Mauritanie setifienne.

M. Léon Renier, dans son *Recueil des inscriptions de l'Algérie,* en mentionne une gravée sur un fragment de colonne milliaire, faisant partie du petit nombre d'antiquités trouvées à la surface du sol, sur laquelle on lit le nom de la ville antique :

AB IGILGIL

Dernièrement, M. le capitaine du génie Bugnot, en faisant creuser les fondations de la fortification nouvelle de Gigelli, a trouvé, également entre le fort St-Ferdinand et l'anse des Beni-Kaïd, un nouveau monument épigraphique, bien plus complet que le précédent, et qu'il importe de transcrire (1) :

TERMINI POSITI INTER
IGILGILITANOS IN
QVORVM FINIBVS KAS
TELLVM VICTORIAE
POSITVM EST ET ZIMIZI
VISCLANT ZIMIZES
NON PLVS IN VSVM
SE HABER EX AVCTO
RITATE M VETTI LA
TRONIS·PROC·AVG
QVA IN CIRCVITV
AMVRO KAST·P
D PR·LXXXIX TOR
QVATO ET LIBONE COS

(1) Cette pierre, découverte à 1m50 au-dessous du sol, est actuellement déposée au bureau du génie, à Gigelli.

M. Léon Renier l'a traduite ainsi :

« Bornes placées entre les Igilgilitani, dans les limites desquels est situé le Castellum Victoriæ et les Zimizes, afin que les Zimizes sachent que, par décision de Marcus Vettius Latro, procurateur de l'empereur, ils n'ont pas droit d'usage autour du Castellum, sur plus de 500 pas à partir du rempart. L'an de la province 89, Torquatus et Libo étant consuls. »

La position du *Castellum Victoriæ* n'a pu être encore déterminée d'une manière définitive. M. Bugnot hésite entre la hauteur de Saint-Ferdinand, où se trouvent des vestiges de ruines romaines, et un autre point un peu plus éloigné, dit El-Ksar, remarquable par un piton dominant un col où passait la voie antique de Gigelli à Saldæ. On suppose que, près de là, existait également la station de Horrea entre Gigelli et Ziama.

Igilgili, sous la domination romaine, au temps de Claude, fit d'abord partie de la Mauritanie césarienne. Plus tard, sous le règne de Dioclétien, une nouvelle organisation des provinces la fit passer dans la Mauritanie setifienne.

En l'an 22, un Numide, du nom de Tacfarinas, souleva les Maures contre la domination romaine. Il fut successivement battu par les proconsuls. Peu de temps après, Tacfarinas recommença la guerre. Ce furent d'abord de simples courses, dont la vitesse le dérobait à toutes les poursuites. Bientôt, il saccagea les bourgades, entraîna après lui d'immenses butins et finit par assiéger, près du fleuve Pagida, entre Cirta et Igilgili, une cohorte romaine. Le poste avait pour commandant Decrius, intrépide soldat, capitaine expérimenté, qui tint ce siége pour un affront. Après avoir exhorté sa troupe à présenter le combat en

rase campagne, il la range devant les retranchements. Elle est repoussée au premier choc. Decrius, sous une grêle de traits, se jette à travers les fuyards, les arrête, et crie aux porte-enseigne : « Qu'il est honteux que le soldat romain tourne le dos à une bande de brigands et de déserteurs. » Couvert de blessures, ayant un œil crevé, il n'en fait pas moins face à l'ennemi et combat jusqu'à ce qu'il tombe mort, abandonné des siens (1).

Cependant Tacfarinas, ayant semé le bruit que la puissance romaine, entamée déjà par d'autres nations, se retirait peu à peu de l'Afrique, et qu'on envelopperait facilement le reste des Romains, si tous ceux qui préféraient la liberté à l'esclavage voulaient fondre sur eux, augmenta ses forces et campa devant Tubusuctus (2).

Le proconsul Dolabella, ayant rassemblé ce qu'il avait de soldats, se mit à la poursuite des rebelles, et la guerre finit avec Tacfarinas, qui succomba dans un combat acharné.

En l'an 371, sous le règne de l'empereur Valentinien, Firmus, chef puissant des tribus mauritaniennes, poussé par des motifs de haine contre le comte Romanus, qui avait cherché à le perdre dans l'esprit de l'empereur, se révolta et entraîna dans son parti de nombreuses tribus. D'après quelques écrivains, on soupçonne même que Firmus prit la pourpre et se fit proclamer empereur, après s'être emparé et avoir livré au pillage la ville opulente de Césarée (Cherchel).

Ces hardis commencements inspirèrent à Valentinien

(1) Tacite.

(2) Tacite. La plupart des insurrections qui ont éclaté dans ces mêmes régions, depuis notre domination, n'ont pas eu d'autres débuts.

une vive inquiétude, et il envoya pour châtier l'usurpateur le meilleur de ses généraux, le comte Théodose. Théodose partit sans bruit de la ville d'Arles, avec une petite flotte, et vint aborder à Igilgili, où il trouva le comte Romanus. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés de cette guerre, et nous le voyons, dans Ammien, méditer son plan de campagne. « L'esprit rempli d'incertitudes, il s'efforçait de trouver par quels moyens il pourrait manœuvrer sur cette terre, que l'ardeur du soleil avait brûlée, avec des soldats habitués aux frimas du nord ; comment il parviendrait à surprendre un ennemi agile et insaisissable, et combattant plutôt par surprises qu'en batailles rangées. » Les obstacles semblaient insurmontables. C'était dans la région la plus âpre et la plus escarpée de l'Afrique, qu'existait le foyer le plus ardent de l'insurrection. C'est ce réseau de montagnes abruptes, c'est cet amas de gorges, de défilés, de pics et de torrents, qui se croisent sans interruption le long du littoral algérien ; c'est cette contrée presque inviable, que Firmus avait habilement choisie pour y amener les Romains et en faire le théâtre de la guerre.

Théodose se rendit à la station de Panchariana, près d'Igilgili, pour y passer en revue les légions d'Afrique qu'il avait réunies. Sa présence et ses paroles excitèrent, au plus haut point, l'ardeur des troupes. Après avoir opéré la jonction des légionnaires et des troupes indigènes, il alla à Setif, et de là à Tubusuctus (Ticlat), dans la vallée de l'oued Sahel, où il commença ses opérations contre les rebelles (1). Les événements qui survinrent

(1) La synonymie de Ticlat avec Tubusuctus est décidément fixée par une inscription découverte par notre ami, M. le capitaine du génie

pendant cette campagne, s'étant produits au-delà de Gigelli, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Nous nous bornerons à dire que Firmus, trahi et réduit à la dernière extrémité, se pendit pour ne pas tomber vivant entre les mains de Théodose.

La ville d'Igilgili était le siége d'une résidence épiscopale. En 411, l'évêque catholique Urbicosus alla, d'Igilgili, assister à Carthage, à la conférence dont la réunion avait pour but la condamnation de l'hérésie de Pélage et des Célestins.

En 429, sous la conduite de Genseric, l'invasion des Vandales vint bouleverser les provinces romaines. Un seul fait concernant la ville d'Igilgili se rapporte à cette époque; c'est la réunion du concile de Carthage, par le roi Huneric, fils et successeur de Genseric. Ce prince, afin de trouver une occasion plus favorable de sévir contre les catholiques, les réunit avec les Ariens en 484. L'histoire nous a conservé le nom de l'évêque d'Igilgili qui assista à ce concile: il s'appelait Domitianus.

Une grande lacune existe maintenant, depuis cette période jusqu'à celle de l'invasion musulmane en Afrique.

Les ruines antiques que l'on rencontre dans les tribus du cercle de Gigelli, bien qu'elles soient sans importance au point de vue monumental, n'en sont pas moins nombreuses. Afin de procéder par ordre chronologique, nous mentionnerons d'abord les tombeaux de l'époque carthaginoise, creusés dans le roc auprès de Gigelli; puis l'ins-

Martin. Cette inscription nous fixe également sur l'orthographe exacte du nom de la ville de *Tubusuctus*, qui, jusqu'ici, était écrit de différentes manières par les historiens grecs et latins. Voir le *Recueil de la Société Archéologique* de Constantine, année 1869, p. 704.

cription lybique trouvée auprès du col de Fedoulès, et dont la *Revue africaine* a publié, l'année dernière, le facsimile. Ce nom de Fedoulès nous rappelle naturellement l'inscription latine, dont nous avons parlé plus haut, et sur laquelle j'ai lu, entre autres, les mots *Rex gentis Vcutamanorum,* roi de la nation des Kétamiens qui habitaient cette région.

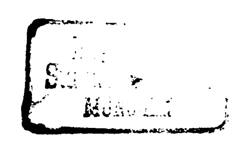
Un peu au-delà du cercle de Gigelli, dans la tribu des Beni-Fetah, toujours au milieu des montagnes, j'ai constaté l'existence de monuments de forme celtique, c'est-à-dire semblables à ceux de l'ouest de l'Europe. Ces dolmens étaient groupés au nombre de six ou huit; un seul est resté debout, c'est celui que les Kabiles nomment El-'Aroussa, *la fiancée.* L'imagination fantaisiste des Kabiles a brodé sur ce monument une légende à peu près analogue à celle de Hammam-Meskhoutin, près de Guelma. — Un frère voulait épouser sa sœur; Dieu, pour empêcher ou punir cette union incestueuse, transforma en pierre le couple criminel, au moment où il se transportait vers le toit conjugal. — Les deux blocs perpendiculaires qui servent de pieds à la table du dolmen, représentent, selon eux, le corps et les jambes de la mule qui portait la fiancée. La table serait l''Aroussa elle-même, et, enfin, la dalle qui ferme le monument du côté ouest serait le mari. Plusieurs autres blocs informes jonchent le sol aux environs; ce sont là les parents, les témoins et les amis invités à la noce. Le kadi qui aurait présidé au mariage figure aussi au nombre des coupables métamorphosés: on le remarque à son ampleur et à une certaine blancheur que n'ont pas ses compagnons d'infortune.

— M. le commandant Capdepont a récemment trouvé

quatre autres dolmens au cap Cavallo, auprès d'une mine de fer en exploitation. On en voit également au sommet de la montagne des 'Arrès. Sur un plateau très large qui domine les environs, existent plusieurs belles fontaines qui alimentent une série de petits lacs. Les dolmens, avec leurs enceintes circulaires, sont à proximité. J'ai pu constater là, comme partout où j'ai fait des fouilles, que ces monuments, de forme dite celtique, n'étaient autres que des tombeaux; mais, jusqu'à présent, rien n'a pu nous fixer d'une manière définitive et concluante sur l'époque de leur construction et sur la race à laquelle il convient de les attribuer. On en est encore aux hypothèses, et on se demande si ce sont des monuments funéraires laissés par un flot de population qui aurait traversé l'Afrique à une époque reculée; où bien s'ils proviennent des soldats Gaulois servant dans les légions romaines, ou enfin, s'ils n'auraient pas été construits par les Vandales eux-mêmes. La première de ces hypothèses semble, en tous les cas, être la plus admissible, par la raison que ces nécropoles celtiques ou mégalythiques sont tellement nombreuses, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, aussi bien dans la zone montagneuse que dans les plaines et le Sahara, qu'on ne saurait les attribuer qu'à une peuplade considérable, autochthone ou conquérante, ayant fait dans le nord de l'Afrique un séjour prolongé (1).

Auprès des dolmens de la montagne des 'Arrès, est un gourbi recouvrant les restes d'un marabout que les habitants des tribus voisines viennent visiter en pélerinage.

(1) Voir, dans les *Recueils de la Société archéologique* de Constantine années 1863 et 1864, les notices que j'ai publiées sur les fouilles des dolmens du Ras-bou-Merzoug et autres lieux.



C'est là aussi qu'à l'époque des insurrections, les Kabiles se rassemblaient pour proclamer la prise d'armes, prêter serment d'alliance et combiner leur plan de campagne.

A l'ouest de Gigelli, à mi-chemin de cette ville à Bougie, on trouve, à l'embouchure d'un faible cours d'eau, un petit promontoire sur lequel sont les ruines de l'ancienne ville de Choba Municipium que, de nos jours, les Kabiles appellent Ziama.

Sur cet emplacement, on voit encore un long mur d'enceinte en blocage qui n'a pas moins de quatre mètres de haut, défendu, de distance en distance, par des tours carrées; il encadrait une ville qui pouvait avoir une superficie de 16 hectares. Vue de l'extérieur, cette muraille présente une surface unie; mais en l'examinant de l'intérieur, c'est-à-dire du côté qui fait face de l'ouest, elle offre l'aspect d'une série d'arceaux en maçonnerie dont le vide, entre les pieds droits, aurait été rempli après coup par une seconde maçonnerie de petit appareil. Auprès de cette muraille, on rencontre plusieurs autres substructions antiques, des pans de mur, des fûts de colonne et quelques pierres funéraires, dont les inscriptions sont effacées par suite de l'action dévorante du temps.

Une inscription apportée de Ziama, et qui est actuellement déposée chez le commandant supérieur de Gigelli, porte la mention de Choba Municipium.

En voici la traduction :

« Sous le règne de l'empereur César Lucius Septimius Sévérus, pieux, surnommé Pertinax, Auguste, les bains des citoyens libres du municipe Aelius-Choba ont été construits aux frais du public, et la dédicace en a été faite par les duumvirs, L. Abdius, fils de Marcus, de la

tribu Quirina, surnommé Victor, et Marcus Aemilius, fils de...., de la tribu Arnienne, surnommé Honoratus, l'an de la province 157. »

Les gisements de ruines romaines, qui nous restent à signaler sont tout à fait secondaires ; il convient, néanmoins, de les indiquer sommairement, afin de faciliter les recherches qui pourraient être entreprises à l'avenir.

A l'est de Gigelli, à l'endroit nommé Kounar par les indigènes, sont des débris de constructions au milieu desquels on a trouvé une inscription portant le mot *Niliare*, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, en laissant son nom de oued Nil à la petite rivière qui coule auprès. Plus loin, dans la tribu des Ledjenah et à l'embouchure de l'oued el-Kebir (rive gauche), se voient encore les restes de l'oppidum Tucca, et des amorces de l'ancienne enceinte de ce poste militaire : l'envahissement des sables de la plage et des alluvions de la rivière, tendent de jour en jour à les engloutir.

Dans l'intérieur des montagnes, on trouve des ruines romaines :

Tribu des Beni-Sïar. — A Rekba, à El-Ksar et à El-Hammam, sur le ravin de Bou-Tlidja.

Tribu des Beni-Ider. — A Chokfa, à El-Hamarcha et à Ksiba.

Beni-Afer. — A Zitouna et Koleâ.

Beni-Amran. — A Teksenna, à Aïn-Merra, à Tamelouka, à Châbena, à Bou-Khala et à Koubba-Roumïa.

Beni-Four'al. — Au col d'El-'Aouana, au Sebt-es-Selma et à Djebila.

Beni-Ahmed. — A l'Arbâa, à Sidi-Younès et à Bou-Yassa.

Beni-Kaïd. — Au Ksar, à Aïn-el-Merdj, à Haddada-Mezritan, à Bou-Roumel, à Aïn-Ali et à Aïn-Kheïl.

Beni-Mohammed. — Ruines sur la plage, en face de l'île El-Afia.

Beni-Ourzeddin. — A Khina et à Fedj-Djebsa.

Kaïdat du Tababort. — A Teziouiet et à Bou-Zada.

Toutes ces ruines n'étaient autres que des postes militaires, élevés auprès des cols et des passages dangereux, pour assurer la sécurité dans le pays ou servir de gîtes d'étape, comme nous le faisons nous-mêmes en créant nos caravanserails ou nos maisons de commandement.

La voie romaine allant d'Igilgili à Setif passait par les stations de :

Ad Ficum, que l'on suppose être les ruines existant près de la vallée de l'oued Moussa à Kef-Oussaf.

Ad Basilicam, à El-Ksar.

Satafi, auprès d'Aïn-Kebira, et, enfin, Setif.

La nature du pays indiquait fatalement le tracé de cette voie, au point que la route ouverte par le génie entre Setif et Gigelli, passe presque exactement par les trois points que nous venons de citer.

Divers embranchements devaient passer par *Cuiculum* (Djemila), *Mons* et *Moptis.*

La voie allant d'Igilgili à Saldæ (Bougie), suivait le bord de la mer presque constamment, en passant par *Choba municipium,* Ziama ; *Muslubio Horea,* Audriache, Sidi-Rehan. Celle allant à *Cirta* (Constantine) suivait la plage jusqu'à *Tucca,* à l'embouchure de l'Amsaga (du Roumel), laissait à sa gauche la ligne menant à *Chullu* (Collo), puis, remontant la rive gauche de l'Amsaga, devait suivre assez longtemps la vallée, où, à hauteur de notre

poste d'El-Milia, se trouvait une station dont on voit encore les ruines (nommées El-Medina), atteignait *Milevum* (Mila) et, enfin, *Cirta.*

III.

INVASION MUSULMANE.

Gigelli, de même que Bougie, sa voisine, dut rester longtemps étrangère aux événements dont le pays accessible aux Arabes fut le théâtre lors des premières invasions musulmanes. Le rideau de hautes montagnes qui sépare ces villes de la région des plaines, les protégeait contre toute tentative d'envahisseurs ne combattant qu'à cheval. Ce qui démontre, du reste, la vraisemblance de cette opinion, c'est qu'au moment de la grande insurrection des Berbères, à la tête desquels marchaient Kocella et, après lui, la Kahena, souveraine de l'Aurès, les gouverneurs grecs qui étaient encore maîtres de la plus grande partie du littoral, prêtèrent leur appui aux indigènes défendant leur pays contre les envahisseurs musulmans. Après les victoires remportées en Afrique par Moussa, au commencement du VIIIe siècle, les gouverneurs arabes mirent tous leurs soins à ménager les habitudes, les superstitions et les préjugés des populations qui habitaient les montagnes, laissant au temps le soin de purifier leur foi. Ne craignant rien de ces montagnards, qui étaient disposés à ne pas attaquer leurs voisins, pourvu qu'on

ne vint pas les inquiéter, Moussa eut en eux des alliés plus que des administrés, et ils lui fournirent de vaillants auxiliaires pour la conquête de l'Espagne (1).

Aucun document ne nous indique ce que devint la ville de Gigelli pendant les deux premiers siècles de l'invasion musulmane; il est probable, cependant, qu'elle subit l'influence de la bonne et de la mauvaise fortune des populations montagnardes qui l'avoisinaient. Celles-ci, initiées peu à peu aux préceptes de la nouvelle religion, dont les enseignements semblaient les séduire, ne tardèrent pas à la repousser, parce que les pratiques extérieures qu'elle prescrivait leur faisaient perdre trop de temps. L'historien Ibn-Khaldoun nous dit positivement qu'elles embrassèrent l'islamisme, et qu'après avoir apostasié jusqu'à douze fois, elles n'adoptèrent définitivement le nouveau culte que sous le gouvernement de Moussa-Ibn-Naçer (2).

En 154 de l'hégire (772 de J.-C.), une armée musulmane révoltée s'enfuit de Kaïrouan et se retira à Gigelli, « ville située sur le bord de la mer et appartenant aux Ketama, dit Ibn-Khaldoun (3). »

Pendant plus d'un siècle, des princes Aghlebides régnèrent en Afrique, au nom des khalifes de l'Orient. Ils avaient dompté les Berbères, lorsque la secte des kharedjites ou chiites, hérétiques musulmans, vint développer chez eux ses principes et ses doctrines. Les Berbères Ketama, organisés en sociétés secrètes par des émissaires

(1) Ibn-Khaldoun.

(2) Ibn-Khaldoun, t. I, p. 198.

(3) Histoire de l'Afrique sous la domination des Aghlabites. Traduction de M. Noël des Vergers, p. 67.

très-ardents, prirent les armes les premiers, expulsèrent de l'Afrique le prince aghlebide, et reconnurent pour khalife un prince fatemide. Cette grande révolte ayant pris naissance dans les montagnes voisines de Gigelli, il importe d'entrer dans quelques détails à ce sujet, et d'en indiquer bien exactement les premières phases.

Après la mort de Mahomet, son gendre et cousin, Ali, avait espéré obtenir le commandement temporel et spirituel des musulmans. De là, l'origine de rivalités et de luttes qui éclatèrent dans le sein de la nation arabe. Les uns voulaient que le droit de choisir le chef de l'état et de la religion appartint au corps entier des fidèles, tandis qu'Ali prétendait que sa famille seule devait hériter de l'autorité du prophète. On prit les armes de part et d'autres; mais les partisans d'Ali, nommés Alides ou Fatemides, ayant été battus dans plusieurs rencontres, se dispersèrent pour échapper à la mort. Quelques-uns de ces fuyards passèrent en Afrique, où ils trouvèrent les Berbères bien disposés à embrasser leurs doctrines. Ce peuple ne cherchait que des prétextes pour résister à la domination arabe; et si, dans les premiers temps, il ne savait entreprendre une révolte sans se jeter dans l'apostasie, il apprit alors à s'insurger sans cesser d'être musulman.

Des missionnaires partis de l'Orient travaillaient à gagner des prosélytes à la cause d'Obeïd-Allah, qui aspirait à l'imamat, c'est-à-dire à l'héritage de l'autorité temporelle et spirituelle de Mahomet, dont il se prétendait le descendant. L'un de ces missionnaires s'établit à Souk-Djemâ ou *Souf-Djemar,* dans le pays des Ketama (1). Dès

(1) Souf-Djemar, en berbère *rivière du gravier*, équivalent du nom

lors, l'appel en faveur de l'imam se fit entendre dans toute cette contrée. Un autre agent, nommé Abou-Abd-Allah, se rendit à la Mecque, où il rencontra plusieurs notables de la tribu des Ketama, venus en pélerinage. Parmi ces Ketamiens, il fit la connaissance de Moussa, chef des Sekian de Djemila, et de Mâsoud, de la tribu des Messalta. Après avoir gagné leur amitié, il se mit à les entretenir des doctrines professées par les chiites, c'est-à-dire les sectaires fatemides, et comme il montra une piété extrême et une grande abnégation de soi-même, il fit, sur leurs esprits, une profonde impression.

Les fréquentes visites qu'il rendit à ces chefs, dans leur camp, furent aussi agréables pour lui que pour eux. Quand ils se disposèrent à partir pour leur pays, ils l'invitèrent à les y accompagner ; mais lui, qui tenait à cacher ses véritables projets, n'y donna son consentement qu'après avoir pris d'eux des renseignements sur leur peuple, leurs tribus, leur pays et le prince qui y gouvernait. Ils lui apprirent alors qu'ils n'obéissaient au sultan que par complaisance, déclaration qui lui fit espérer un succès facile.

Les voyageurs s'étant mis en route, arrivèrent dans le pays des Ketama en l'an 893 de notre ère, et s'arrêtèrent à Ikdjan, ville située dans le territoire de la tribu de Djemila (1). Une foule de Ketamiens se joignit à Abou-

arabe oued Roumel, *rivière du sable*. Léon l'Africain donne aussi le nom de Suf-Djemar au Roumel. Du reste, il existait autrefois, chez les Ledjenah, à l'embouchure du Roumel, un marché dit Souk-Djemâ, marché du vendredi, à l'est de Gigelli. Le mot *suf* ou *souf* est la corruption du nom berbère *assif* qui signifie rivière.

(1) D'après des renseignements que j'ai recueillis sur les lieux mêmes, Ikdjan était le nom de tout un canton situé à l'est du Babor, occupé au-

Abd-Allah; leurs docteurs eurent des conférences avec lui et devinrent ses amis dévoués. Alors il leur déclara que l'imamat appartenait à un membre de la famille de Mahomet, et il les invita à soutenir la cause d'Obeïd-Allah. Les Ketamiens, en grand nombre, embrassèrent les doctrines du missionnaire.

L'émir aghlebide de l'Ifrikia envoya à Abou-Abd-Allah une lettre menaçante, à laquelle il reçut une réponse conçue en des termes outrageants. Alors ses préfets, les gouverneurs de Mecila, de Setif et de Belezma, portèrent la guerre chez les Ketama. Quatre chefs de cette nation, craignant la sévérité du souverain aghlebide, se réunirent alors en conseil, et prirent la résolution d'exiger de Baïan, chef de Djemila, l'extradition d'Abou-Abd-Allah, qui se trouvait encore au mont Ikdjan. Mais la tribu de Djemila prit la défense de son hôte, et chassa ceux qui voulaient lui nuire. Abou-Abd-Allah et ses partisans, s'apercevant du danger qu'ils couraient, se réfugièrent à Tazrout. Les familles ketamiennes qui avaient prêté le serment de fidélité au missionnaire, s'empressèrent d'aller le rejoindre dans la ville de Tazrout; de sorte que l'autorité de cet aventurier prit un grand accroissement.

Après avoir repoussé avec pertes les troupes lancées contre lui, Abou-Abd-Allah réunit sous ses drapeaux les Adjiça, les Zouaoua et toutes les fractions de la grande

jourd'hui par la tribu des Aït-Aziz. On voit là une série de montagnes escarpées et boisées, et, entre autres, le pic du *Serdj-el R'oul*, la selle de l'ogre ou du vampire, nom qui lui a été donné à cause de sa forme. Près de la djemâa Sidi Abbassi, on voit, sur un espace très étendu, des ruines que les Kabiles nomment encore Kherba-Ikdjan. Ce sont, à ne pas en douter, les vestiges de la ville qui devint le centre d'action des Obeïdites.

tribu des Ketama. Pendant que les populations de la province faisaient leur soumission, les unes de bon gré, les autres contraintes par la force des armes, un corps de troupes aghlebides quitta Tunis et pénétra chez les Ketama. Cette expédition se dirigea sur Tazrout, et mit en fuite les troupes qu'Abou-Abd-Allah avait concentrées auprès de la ville de Melouça (1). Le chiite abandonna aussitôt la forteresse de Tazrout, et courut s'enfermer dans Ikdjan. Après avoir démantelé Tazrout (902), le général aghlebide marcha contre lui ; mais à mesure qu'il s'avançait dans le territoire des Ketama, les difficultés s'augmentèrent, et le découragement se mit alors dans son armée. Un détachement de troupes, envoyé en reconnaissance du côté de Mila, fut mis en déroute par les insurgés, et la position empira tellement, que les Aghlebides durent évacuer le pays des Ketama. Abou-Abd-Allah établit alors sa demeure à Ikdjan, où il fonda une ville qu'il appela Dar-el-Hidjra (maison de la retraite).— Quelque temps après, cet habile missionnaire ayant rallié tous les Ketama autour de lui, mit le siége devant Setif ; la place finit par capituler et fut ruinée de fond en comble. De victoire en victoire, il s'empara successivement de Tobna, Bar'aïa, Tebessa et autres villes importantes de la province.

Pendant que les populations de l'Ifrikia souhaitaient le triomphe d'Abou-Abd-Allah, à cause de sa clémence envers les vaincus et de son respect pour les traités, les Aghle-

(1) La ville de Melouça existait sur le territoire actuel de la tribu des Oulad-Abd-en-Nour, à l'est du djebel Grous Les ruines portent aujourd'hui le nom d'Aïn-Melouk. A quelques kilomètres plus au nord, sont les ruines de l'ancienne ville de Tazrout, qui, ont conservé le même nom jusqu'à ce jour.

bides recevaient, à toute heure, les nouvelles les plus fâcheuses, et vidaient leurs trésors afin d'organiser de nouvelles armées et de réparer les places fortes. Le mehdi Obéïd-Allah, en faveur duquel Abou-Abd-Allah faisait de la propagande, après une série d'aventures qu'il est inutile de rappeler ici, finit par arriver à Ikdjan, où son précurseur, Abou-Abd-Allah, lui remit tous les trésors qu'il avait amassés. Ce prince étant ainsi parvenu au pouvoir, envoya des agents dans toutes les parties de l'empire, pour sommer les populations de reconnaître son autorité. Les principaux personnages parmi les Ketama, qui avaient soutenu avec tant d'énergie la cause du mehdi Obéïd-Allah, reçurent, en récompense de leurs services, des sommes d'argent, de belles esclaves et des commandements importants.

Obeïd-Allah ayant obtenu le serment de fidélité de la majeure partie des populations, entre autres de celles de Kaïrouan, résidence habituelle des émirs africains, envoya des gouverneurs en Sicile et à Tripoli. Le nouveau sonverain, devenu maître de l'Ifrikia, résista à l'influence d'Abou-Abd-Allah, le chiit, et ne lui permit plus de se mêler de ses affaires. Celui-ci, profondément blessé, se mit alors à semer des germes de mécontentement parmi les Ketama, et à les exciter contre le mehdi, qui, disait-il, s'était approprié les trésors d'Ikdjan, sans leur en avoir accordé la moindre partie, et qui pourrait bien n'être ni l'imam impeccable, ni la personne de laquelle ils avaient tant travaillé à soutenir les droits. Cette déclaration troubla la confiance des Ketama, qui prirent la résolution d'assassiner le mehdi. Pour déjouer cette conjuration, celui-ci fit tuer Abou-Abd-Allah. Plusieurs tribus

ketamiennes ayant pris les armes pour venger la mort du chiit, mirent à leur tête un enfant auquel ils donnèrent le titre de mehdi. Ils prétendirent même qu'il était prophète, et que le chiit vivait encore. Le fils d'Obeïd-Allah marcha contre eux, les tailla en pièces, tua l'enfant et arrêta ainsi la défection des Ketama.

En 914, le fils du mehdi, à la tête d'un corps de troupes ketamiennes, pénétra en Egypte, et se rendit maître d'Alexandrie et de la province qui en dépend ; mais à la suite de quelques échecs que lui firent éprouver les troupes envoyées de Baghdad par le khalife Abbacide, il se vit forcé d'abandonner l'Egypte et de rentrer dans le Moghreb.

Les Ketamiens prirent part à une nouvelle expédition contre l'Égypte, qui ne fut pas plus heureuse que la première ; puis, ils suivirent encore les généraux obéïdites dans leur campagne dans le Rif marocain. Quoiqu'il en soit, les Ketama, devenus les champions des fatemides, contribuèrent puissamment à la création de leur empire.

Le peuple ketamien, dit Ibn-Khaldoun, après avoir établi un empire dans l'occident, devint très puissant et, par cette raison là même, finit par s'éteindre dans le luxe et dans la mollesse. Toutes les branches de cette peuplade, à l'exception de celles qui se sont retranchées dans les montagnes de leurs anciens territoires, comme les Beni-Zeldouï (Zoundaï), les Zouaoua et les *habitants des montagnes de Gigel,* ont été obligées de se soumettre à l'impôt et de passer au rang de sujets de l'empire hafside (1).

(1) Ibn-Khaldoun donne le nom de plusieurs branches de la grande famille des Ketama, que nous retrouverons encore, de nos jours, à peu près à la même place :

« De nos jours, ajoute Ibn-Khaldoun, l'appellation de Ketamien est employée chez toutes les tribus pour désigner un homme avili. La raison en est que, pendant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis la chute de l'empire ketamien, les dynasties suivantes se sont plu à leur reprocher l'attachement qu'ils avaient montré aux doctrines hérétiques et aux croyances infidèles. Il en résulta que la plupart des peuplades ketamiennes renoncèrent à ce surnom, à cause de l'idée de dégradation qu'il comportait, et se donnèrent pour membres de quelque autre tribu. Pour cette raison, beaucoup de personnes ont eu de la répugnance à se reconnaître d'origine berbère. » Aujourd'hui, comme au temps de l'historien Ibn-Khaldoun, les populations berbères ont conservé la manie de s'attribuer une origine autre que la leur. Interrogez-les sur leurs ancêtres, ils diront qu'ils venaient de l'orient, de l'occident ou du Sahara, de race arabe, de noblesse religieuse ; aucun ne veut être de son pays.

Ibn-Khaldoun nous apprend que, sous les Zirides sanhadjiens qui gouvernaient l'Ifrikia au nom des khalifes fatemides, deux grandes insurrections eurent lieu dans le pays des Ketama. La première éclata en l'an 376 de l'hégire, et amena la prise et le pillage de la ville de Mila et des villages environnants. La seconde fut suscitée en

Les Messalta, dans le Sahel-Guebli de Setif, au pied du Babor ;
Les Zeldoui (Beni-Zoundaï) ;
Les Sillin, dans le Ferdjioua ;
Les Guascha, dans le Ferdjioua ;
Les Lemaï, à l'ouest de Setif ;
Les Beni-Merouan, dans le Ferdjioua ;
Les Talha, dans le Ferdjioua ;
Les Beni-Telilan, au nord de Constantine, sur la route d'El-Milia.

l'an 379, par un Juif, nommé Abou-el-Feredj, qui se donnait pour un petit-fils du khalife fatemide El-Kaïm. Celui-ci aurait commencé à prêcher la révolte dans les montagnes des Babor, du côté de la tribu des Beni-Sliman.

Aucun événement se rapportant directement au pays qui nous occupe, ne se produisit pendant la période qui vit passer le gouvernement de l'Ifrikia des mains des Zirides en celles de la dynastie des Hammadites sanhadjiens. En l'an 460 (1067), En-Nacer, prince hammadite, établit sa capitale à Bougie. Son petit-fils, Badis, craignant les intrigues de son frère, El-Aziz, gouverneur d'Alger, le relégua à Gigelli.

El-Aziz, appelé à monter sur le trône après la mort de Badis, gouverna paisiblement pendant quelques années, puis légua l'autorité suprême à son fils, Yahïa, jeune prince mou et efféminé, qui laissa tomber l'empire sanhadjien en dissolution. Yahïa, grand amateur de chasse, avait construit à Gigelli un splendide château de plaisance, qui fut pillé et ruiné, quelques années plus tard, par la flotte de Roger II, roi de Sicile, qui se vengeait ainsi de l'appui que Yahïa avait prêté aux gens de Mehdia, contre lesquels il avait dirigé une expédition. L'historien Ibn-Khaldoun dit, à ce sujet, que les Francs (Normands de Sicile), se présentèrent devant Gigelli, dont les habitants s'enfuirent vers les campagnes et les montagnes voisines. Les Francs étant entrés dans la ville, la détruisirent complétement et mirent le feu au château de plaisance que l'émir Yahïa-Ibn-el-'Aziz s'était fait bâtir. Après cet exploit, ils retournèrent chez eux. Edrissi raconte qu'à l'approche des Normands, toute la population se réfugia dans les mon-

tagnes, où elle construisit un fort. Pendant l'hiver, elle revenait habiter la côte ; mais au retour de la belle saison, à l'approche de la flotte sicilienne, elle se retirait de nouveau dans l'intérieur du pays. Cela n'empêchait pas le commerce de prospérer. Les Kabiles se battaient pendant un jour ou deux, et venaient échanger le lendemain, avec une extrême confiance, leurs produits agricoles et industriels contre les marchandises normandes.

Les Siciliens, profitant d'une disette qui faisait horriblement souffrir les habitants de toute l'Afrique septentrionale, au point que l'on en vint à manger de la chair humaine, étendirent leurs conquêtes. Plusieurs villes du littoral tombèrent entre leurs mains. Mais cette possession ne leur était possible qu'à la condition de la continuation de l'anarchie qui régnait dans le pays. Ils se maintinrent tant que l'Afrique fut divisée; mais ils ne purent résister à Abd-el-Moumen, qui s'approchait avec des forces d'une supériorité écrasante et le prestige d'une souveraineté reconnue par les plus puissantes tribus du Moghreb. Yahïa, roi de Bougie, dut prêter serment de fidélité au nouveau conquérant, qui l'exila à Salé, dans le Maroc, où il mourut. Dès lors, les Siciliens furent chassés de toutes les villes dépendant du royaume de Bougie et, par conséquent, de Gigelli.

Les géographes arabes nous apprennent que la colonie d'Igilgili, devenue cité arabe, était toujours une place maritime et commerciale d'une certaine importance :

« Les habitants de Gigelli, disent-ils, sont très sociables, amis des marchands et pleins de bonne foi dans leurs transactions. Ils s'adonnent presque tous à l'agriculture, quoique le sol qu'ils cultivent soit ingrat et ne produise

guère que de l'orge, du chanvre et du lin. Les montagnes voisines, couvertes de magnifiques arbres fruitiers, leur fournissent en abondance des noix et des figues, qu'ils transportent à Tunis. Ils entretiennent aussi avec les étrangers un grand commerce de cuirs, de cire et de miel. La ville possède deux ports : l'un au midi, d'un abord difficile, où l'on n'entre jamais sans pilote ; l'autre au nord, appelé Mars-Chara, parfaitement sûr, mais qui ne peut recevoir qu'un petit nombre de navires. »

Les Pisans établis à Bougie succédèrent aux Siciliens, et, pendant plus d'un demi-siècle, Gigelli fournit aux négociants de Pise une grande partie des cuirs écrus qu'ils employaient dans leurs nombreuses tanneries. Mais bientôt la concurrence des Génois, les navigateurs les plus actifs du moyen âge, que les Pisans rencontraient partout sur les marchés de l'Orient, porta un coup fatal au commerce très lucratif que faisaient ces derniers à Gigelli. Les Génois occupèrent ce point de la côte, dont ils se réservèrent à peu près le commerce exclusif. L'histoire ne dit pas à quelle époque, ni de quelle manière eut lieu cette occupation. Il est probable que les Génois obtinrent, du roi de Bougie, l'autorisation de fonder un comptoir à Gigelli, et s'y établirent si bien, qu'il devint, plus tard, impossible de les en chasser. Ils étaient, d'ailleurs, coutumiers du fait : Tronci raconte qu'en 1283, un navire marchand de Pise fut capturé par les Génois dans le port de Gigelli ; ce qui semblerait indiquer qu'ils étaient déjà en possession de cette ville.

On trouve aussi, dans une ancienne trêve des rois d'Aragon avec les souverains de Bougie, de l'an 1309, une clause particulière relative à cette occupation de Gi-

gelli par les Génois. « Les gens d'Aragon, dit ce traité, auront à Bougie et dans les autres villes du royaume les fondes qu'ils y avaient anciennement et les priviléges dont jouissent les Génois, à l'exception de la franchise que ceux-ci ont à Gigelli, ville de la côte. » Deux siècles plus tard, ils étaient encore les maîtres de cette position avantageuse, lorsque le fameux corsaire Baba-'Aroudj s'en empara. Les habitants, qui avaient sans doute à se plaindre des Génois, avaient eux-mêmes appelé les Turcs.

IV

DOMINATION TURQUE.

Au commencement du XVIe siècle, le royaume hafside était en proie aux dissensions intestines les plus compliquées. Pendant que les membres de la famille régnante se disputaient le pouvoir à Tunis, à Constantine et dans le royaume de Bougie, les tribus arabes et berbères se déclaraient indépendantes. Au milieu de la confusion générale causée par cette levée de boucliers, les Maures, chassés d'Espagne, réfugiés sur tous les points de la côte africaine, faisaient partager à leurs hôtes la haine irréconciliable qu'ils avaient vouée aux chrétiens. Dès lors, les relations amicales qui avaient existé par le commerce entre les Européens et les musulmans, furent rompues presque partout. Les courses et les brigandages des corsaires barbaresques, devenus intolérables, décidèrent alors l'Espagne à entreprendre des expéditions contre Oran, Bougie et autres villes du littoral, qui servaient de repaire aux écumeurs de mer. C'est au moment où les chrétiens venaient de s'établir en Afrique, que les frères Barberousse firent leur apparition en Algérie, où ils ne devaient pas tarder à fonder une régence sous le patronage de la

Turquie. Il importe de faire connaître les débuts de ces deux hardis corsaires, qui choisirent notre ville de Gigelli pour base de leurs opérations.

'Aroudj, nommé par les Turcs Baba-'Aroudj, dont les Européens ont fait par corruption Barberousse, et son frère, Kheïr-Eddin, naquirent, vers l'an 1482, dans l'île de Mételin, l'ancienne Lesbos (1). Yakoub-Raïs, leur père, était patron d'une barque avec laquelle il faisait un petit commerce maritime dans l'Archipel. De bonne heure, il initia ses fils dans l'art de la navigation, qui devait les immortaliser plus tard. 'Aroudj commença le premier à entreprendre la course contre les chrétiens des côtes d'Italie, chez lesquels son nom seul ne tarda pas à répandre l'épouvante (2).

A la tête d'une poignée d'hommes résolus, avides de meurtre et de pillage, le hardi corsaire vint ensuite chercher fortune sur les côtes de Barbarie, et c'est pendant une de ces croisières que, chargé de butin et d'esclaves, il aborda à Tunis. A cette époque Mouley-Mohammed, prince de la dynastie des Beni-Hafès, régnait dans cette ville. 'Aroudj lui offrit de magnifiques présents, en lui demandant la permission de s'établir dans un des ports de sa domination. Le sultan la lui accorda, « à condition que ses sujets et ses alliés n'auraient point à se plaindre de ses gens, et qu'il lui donnerait le cinquième des prises

(1) Ils étaient quatre frères : Elias, Ishak, 'Aroudj et Kheïr-Eddin. Ces deux derniers sont les fondateurs du pachalik d'Alger. Elias fut tué au début de sa carrière maritime, dans un engagement contre une galère de Rhodes. Ishak périt en 1517, en défendant le fort des Beni-Rachid contre les Espagnols.

(2) Pendant cette première période de son existence, 'Aroudj fut capturé par un navire de Rhodes, et resta quelque temps en esclavage.

faites par la suite sur les ennemis de l'islamisme. 'Aroudj consentit à tout (1). »

Kheïr-Eddin rejoignit son frère à Tunis, et reprenant alors ensemble la haute mer avec quatre vaisseaux, ils parcoururent tout le bassin de la Méditerranée et firent encore, sur les chrétiens, de riches et nombreuses captures qu'ils ramenèrent dans la capitale des Beni-Hafès. La ville de Bougie, dépendance de l'empire Hafside, était déjà au pouvoir des Espagnols, qui s'en étaient emparés en l'an 1510. Naturellement, les deux corsaires, qui avaient obtenu tant de succès sur les infidèles et dont la renommée s'était déjà répandue sur toute la côte d'Afrique, acceptèrent avec empressement la proposition qui leur fut faite de reprendre cette ville aux Espagnols. Rien ne paraissait impossible à de tels hommes, secondés par les princes hafsides, derniers souverains du royaume de Bougie, autour desquels s'étaient rassemblés de nombreux guerriers kabiles. Ils vinrent donc, en 1512, attaquer Bougie une première fois. Nous avons déjà raconté l'échec éprouvé par les musulmans dans cette tentative : 'Aroudj y perdit un bras et dut se retirer (2).

Deux ans plus tard, les deux corsaires, qui avaient toujours à cœur la conquête de Bougie, s'approchèrent des côtes de ce royaume et vinrent mouiller aux écueils qui sont à l'ouest de Gigelli (3). Un bateau pêcheur, qu'ils y trouvèrent, leur apprit que les Génois, s'étant emparés

(1) Fondation de la Régence d'Alger, par Sander-Rang.

(2) Voir, pour les détails, notre Histoire de Bougie, *Recueil archéologique de Constantine*, XIIe volume, année 1869.

(3) Probablement à l'îlot qui est devant Ziama, ou bien encore au petit port de Taza ou aux îles El-Afia.

de Gigelli, y avaient bâti un château. Par l'entremise de ces mêmes pêcheurs, ils écrivirent aux principaux habitants de cette ville qu'ils se tînssent prêts à se joindre à eux, lorsqu'ils seraient en mesure d'attaquer les Génois. Puis, ayant disposé immédiatement quelques pièces d'artillerie pour battre la place, ils s'approchèrent de la plage voisine, où ils opérèrent leur descente, ne laissant dans leurs navires que le monde nécessaire pour les garder.

A leur approche, les habitants de Gigelli, ainsi que les musulmans de la campagne, se joignirent à eux et, tous réunis, ils vinrent mettre le siége devant la forteresse où s'étaient retirés les chrétiens. En peu de jours, on parvint à établir une brêche, et Kheïr-Eddin, à la tête de ses Turcs, monta le premier à l'assaut. Les Génois, consternés, ne se défendirent que faiblement et bientôt demandèrent quartier. Kheïr-Eddin fit six cents esclaves et s'empara d'un butin immense, qu'il distribua à tous ceux qui avaient pris part à cette victoire, sans établir de distinction entre les Turcs et les indigènes. Il s'occupa ensuite à réparer le château et le remit en bon état à la garde des habitants de Gigelli (1).

Lorsque les populations environnantes connurent les succès d''Aroudj et de Kheïr-Eddin, il se rassembla auprès d'eux plus de vingt mille Kabiles conduits par leurs marabouts (2).

(1) Ce château consistait en une tour carrée, d'une douzaine de mètres de haut, défendant la chaussée qui reliait la presqu'île à la terre ferme. Attenant à la tour, étaient des dépendances servant de logements et de magasins; — tout a disparu aujourd'hui, par suite du tremblement de terre de 1856.

(2) Fondation de la régence d'Alger, chronique du XVIe siècle, par Sauder-Ranq.

L'un de ces marabouts était Si Ahmed-ben-el-Kadi, qui joua un grand rôle à cette époque. Son nom a été nécessairement cité par tous ceux qui se sont occupés de l'histoire algérienne; mais aucun, jusqu'ici, n'a donné de détails sur ce personnage religieux. D'abord l'ami et l'allié des frères Barberousse, qu'il aida de tout son pouvoir à établir la domination turque en Algérie, il finit par devenir leur plus redoutable ennemi. J'espère être assez heureux pour pouvoir combler, bientôt, cette lacune de l'histoire locale, à l'aide de documents authentiques qui m'ont été communiqués par les descendants directs de Ahmed-ben-el-Kadi. De l'étude que j'ai préparée à cet effet, sous le titre de *La Féodalité sous la domination turque,* je vais extraire les endroits qui se rapportent plus spécialement au passé de Gigelli.

Depuis que Bougie était au pouvoir des Espagnols, les princes de la famille royale hafside qui avaient gouverné cette ville, ne cessaient de faire appel aux populations pour reconquérir leur capitale. Si Ahmed, fils de Si 'Ammar-ben-el-Kadi, marabout vénéré qui avait sa zaouïa dans la ville de Koukou, dans le Jurjura, était accouru avec cette fougue qui caractérise les Kabiles, à la tête des montagnards Zouaoua, chaque fois que la guerre sainte avait été proclamée (1). Quand Kheïr-Eddin attaqua Gigelli, Ahmed-ben-el-Kadi lui fut d'un grand secours, et la victoire qu'ils remportèrent ensemble, en cette circonstance, sur les Génois, cimenta encore davantage leur

(1) La famille des Ben-el-Kadi possède des parchemins sur lesquels leur généalogie est indiquée comme remontant aux Idricides, souverains de Fez et de Tlemsen, et, par conséquent, au prophète Mahomet. Leur ancêtre est Amer-ben-Idris, qui, en l'an 828, de notre ère, commandait

alliance. Gigelli devint la base d'opérations des corsaires turcs et le dépôt de leurs prises. C'est de là, qu'en l'an 1514, ils partirent une seconde fois pour faire le siége de Bougie. Toutes les tribus des montagnes voisines, soulevées contre les Espagnols par Ben-el-Kadi et les autres marabouts kabiles, accoururent, au nombre de vingt mille; 'Aroudj et Kheïr-Eddin, avec trois de leurs vaisseaux, mouillèrent près de Bougie, dans la rivière dite oued El-Kebir, la Soummam ; ils débarquèrent leur monde ainsi que leur artillerie, et se mettant à la tête de l'armée de Berbères qui les attendait, ils formèrent le siége de la place. Mais l'énergique résistance des Espagnols et le manque de poudre, arrêtèrent encore une fois leurs opérations. Les Corsaires s'en retournèrent alors à leurs vaisseaux mouillés dans l'oued El-Kebir; mais ils trouvèrent que les eaux de la rivière avaient diminué, faute de pluies, et ils leur fut impossible d'effectuer leur sortie. 'Aroudj, désespéré de tant de malheurs successifs, appelait la mort à son aide : Ben-el-Kadi le consola, lui offrit son concours dans toutes ses entreprises, et le détermina à brûler ses vaisseaux, de peur que les Espagnols ne s'en emparassent. Après s'être juré amitié réciproque, ils se mirent à la tête des équipages et des contingents kabiles, et se dirigèrent par terre vers Gigelli, où ils fu-

aux tribus sanhadjiennes. Après la chute des Idricides, cette branche de la famille se retira à Koukou, dans le Jurjura, où elle vécut longtemps ignorée. La zaouïa qu'elle fonda, dans cette circonstance, acquit plus tard quelque réputation, ce qui valut une certaine influence religieuse aux Ben-el-Kadi. C'est par erreur que l'on a écrit que les domaines de cette famille étaient situés entre Bône et La Calle : on aurait dû dire entre Bouni et la Kalaâ, localités situées aux Beni-Abbas, au pied du Jurjura.

rent reçus par les habitants avec des acclamations d'allégresse, ce qui leur fit en partie oublier leur disgrâce, rapporte leur apologiste indigène.

D'après la tradition locale, 'Aroudj fixa alors sa résidence à Gigelli, dont il s'intitula le sultan, et afin de s'attacher encore davantage la population de cette ville, il ne lui imposa aucun tribut; il poussa même plus loin sa générosité, en lui attribuant des parts de prises chaque fois que ses navires iraient en course (1). Quant à Kheïr-Eddin, il se remit en mer avec les trois bâtiments qu'il avait heureusement laissés dans le port de Gigelli, et se dirigea vers Tunis, où il acheta quatre vaisseaux pour remplacer ceux incendiés dans la rivière de Bougie.

Cependant, les habitants d'Alger, séduits par la renommée des hardis corsaires qui, après avoir déjà fait la conquête de Gigelli, déployaient encore tous leurs efforts pour arracher Bougie aux Espagnols, députèrent vers eux plusieurs personnages distingués, porteurs d'une supplique conçue à peu près en ces termes :

« Gloire vous soit rendue, ô défenseurs de la foi ! et puisse votre zèle pour la guerre sainte ne jamais éprouver de revers! Votre bravoure et la fortune de vos armes nous sont connues, puisque vous venez de rendre à leurs véritables maîtres les villes de Gigelli et de Bougie. Vos noms demeurent à jamais célèbres par le succès qui a couronné votre noble entreprise, et, maintenant, à vous seul appartient de venir nous délivrer de l'oppression des infidèles;

(1) On montre encore à Gigelli, près de la porte de l'ancienne ville, le palmier au pied duquel Barberousse allait s'asseoir pour causer avec les corsaires ses compagnons, et délibérer sur les expéditions à entreprendre.

car, hélas ! nous nous trouvons réduits à une bien pénible situation (1). »

Alger subissait, depuis l'an 1510, le joug des Espagnols, qui, pour tenir en respect sa population maritime et l'empêcher de se livrer de nouveau à la course contre les chrétiens, avaient construit une solide forteresse, en face de la ville, sur l'ilôt où existe aujourd'hui le phare. 'Aroudj Raïs accueillit avec empressement les envoyés algériens, et leur promit de les débarrasser de la garnison espagnole, établie à portée de pistolet de leurs remparts.

Bien qu'il n'eut que deux galiotes seulement à sa disposition, 'Aroudj, ne consultant que son zèle pour l'islamisme, fit immédiatement voile vers Alger ; mais avant de partir, il recommanda à ses fidèles amis, les habitants de Gigelli, de prier de sa part son frère Kheïr-Eddin, lorsqu'il reparaîtrait chez eux, de lui envoyer une troupe de ses braves compagnons avec lesquels il put attaquer les chrétiens.

Kheïr-Eddin ne tarda pas, en effet, à se montrer à Gigelli. Les habitants, transportés de joie, accoururent au devant de lui et l'accueillirent comme leur souverain. Ils s'acquittèrent de la commission dont les avait chargés son frère, et Kheïr-Eddin lui envoya immédiatement deux cent quatre-vingts Turcs avec toutes les munitions qui leur étaient nécessaires. A l'aide de ce renfort et de plusieurs milliers de Kabiles auxiliaires, que Ben-el-Kadi lui

(1) L'auteur indigène qui fournit le texte de cette lettre, commet une erreur. Gigelli venait d'être enlevé, en effet, aux Génois ; mais Bougie, bien qu'attaqué avec acharnement, resta encore longtemps au pouvoir des Espagnols. C'est par pure flatterie, je suppose, qu'il leur attribuait déjà à cette époque la conquête de Bougie.

amena en même temps par terre, 'Aroudj réussit à repousser la tentative de débarquement, que le général Diego de Vera fit alors à Alger (1516). A la nouvelle de ce nouveau succès, Kheïr-Eddin se disposait à se rendre auprès de son frère 'Aroudj; mais celui-ci lui répondit qu'il ferait mieux de s'établir à Gigelli, où il pourrait lui être d'une plus grande utilité. Il y avait alors, dans les montagnes, un cheïkh kabile qui, abandonnant la cause de la guerre sainte, s'était rendu le tributaire, le vassal et l'espion des chrétiens qui occupaient Bougie. Il leur payait chaque année un tribut de 10,000 ducats (82,608 fr.), 1,000 mesures de blé, 1,000 moutons, 700 bœufs et 14 chevaux tout harnachés. Ce chef n'était autre que Abd-el-'Aziz, l'ancêtre des Oulad-Mokran, cheïkh de la Kalaâ des Beni-Abbas. Kheïr-Eddin se mit à sa poursuite, et le rencontra sur la montagne des Beni-Khiar, à quelques lieues au sud de Bougie. Sa présence, qui inspirait par elle-même un certain effroi, et les forces auxiliaires kabiles qui l'appuyaient, en imposèrent tellement à Abd-el-'Aziz, qu'il fit immédiatement sa soumission et prit l'engagement formel de rompre son alliance avec les chrétiens (1).

Nous ne suivrons pas davantage 'Aroudj dans ses nouvelles expéditions vers l'ouest. Bornons-nous à rappeler qu'après s'être emparé de la souveraineté à Alger, en assassinant Salem-et-Toumi, cheïkh de cette ville, il pénétra dans le royaume de Tlemsen, où il succomba, près

(1) Abd-el-'Aziz, qui s'intitula, plus tard, sultan de la Kalaâ des Beni-Abbas, était alors au début de sa puissance. Il préféra céder aux Turcs plutôt que d'essayer de leur résister avec des moyens insuffisants. Notre historique sur la famille féodale des Mokrani, qui descend de ce chef kabile, donnera sur lui des renseignements plus détaillés.

des Beni-Senassen, dans une rencontre où il fut battu par les Espagnols,

Kheïr-Eddin succéda à son frère. Malgré les intrigues du sultan de Tunis, jaloux des succès remportés par les hardis corsaires, et malgré la défection et les attaques acharnées d'Ahmed-ben-el-Kadi lui-même, il réussit à maintenir sa toute puissance à Alger. Néanmoins, ses ennemis ne cessaient de lui susciter des embarras, et il aurait été évidemment perdu, sans la police sévère qu'il maintenait autour de lui. Dégoûté, à la fin, par cette situation, et sans tenir compte des supplications des Algériens, qui désiraient à le conserver pour les défendre contre toute nouvelle agression des chrétiens, Kheïr-Eddin remit à la voile avec trois vaisseaux et vint déposer sa famille à Gigelli, dans le dessein de s'y établir définitivement.

'Aroudj, étant souverain d'Alger, n'avait pas oublié la ville de Gigelli où avait commencé sa puissance; de grands priviléges, accordés à ses habitants, les avaient mis en peu de temps dans la situation la plus prospère. Mais, au moment où Kheïr-Eddin y aborda pour la seconde fois avec sa famille, une affreuse disette désolait tout le pays; il prit alors le parti de faire des courses contre les chrétiens pour se procurer les moyens de soulager son peuple. Le neuvième jour après son départ, il rentra dans le port de Gigelli en y rapportant l'abondance. Il avait eu la bonne fortune de capturer plusieurs vaisseaux chargés de grains et de denrées de toute sortes, qu'il fit distribuer aux habitants. Ceux-ci ne cessaient pas de remercier la Providence de leur avoir envoyé Kheïr-Eddin dans des circonstances où ses secours leur étaient devenus si nécessaires.

Les courses se renouvelèrent souvent, et, pendant la mauvaise saison, les corsaires venaient d'habitude hiverner à Gigelli. Le hasard voulut qu'à cette époque Kheïr-Eddin fit en mer la rencontre de Sinan raïs, corsaire tunisien; leurs vaisseaux réunis, composant une flotte de quarante voiles, allèrent croiser sur les côtes d'Espagne. C'était au moment où les Maures andalous, épuisés par une résistance opiniâtre, abandonnaient leurs foyers envahis par les armées catholiques. Kheïr-Eddin ramena à Gigelli un nombre considérable d'émigrants recueillis sur les côtes d'Andalousie, et, tant que l'état de la mer le lui permit, il pourchassa, à outrance, les bâtiments des chrétiens auxquels il fit un mal terrible.

Ce fut aussi vers cette époque que Kheïr-Eddin eut un songe miraculeux que rapporte la chronique arabe : une nuit, qu'il était livré à un profond sommeil, il vit tout-à-coup devant lui le prophète Mahomet, qui, suivi de ses quatre khalifes, Abou-Beker, Omar, Osman et Ali, et de tous les compagnons de sa mission divine, s'avança près de son lit et d'un ton majestueux lui dit : « Tu as donc abandonné ta bonne ville d'Alger? — Non, prophète de Dieu, répondit Kheïr-Eddin ; mais le dégoût s'y est emparé de moi, et je suis venu faire diversion à mon ennui, dans la compagnie de mes fidèles Gigelliens. »

Le prophète, sur qui soit le salut et la paix ! lui dit : « Kheïr-Eddin, mets ta confiance en l'éternel et retourne à Alger.

» En ce moment Kheïr-Eddin se réveilla et, ouvrant les yeux, il aperçut encore ce soleil du ciel et de la terre qui sortait de l'appartement avec son glorieux cortége. Kheïr-Eddin, en exécution de l'ordre qu'il venait de re-

cevoir de la bouche même du prophète, forma la résolution de retourner à Alger (1). »

Bientôt, en effet, il donna l'ordre d'équiper tous ses vaisseaux pour le transport des troupes à Alger. Cependant, l'envie d'enlever d'abord Bougie aux Espagnols lui fit changer cette disposition. Il fit dresser les tentes dans les plaines voisines de Gigelli, et il se mit en marche avec une colonne formidable, composée de Turcs et de Gigelliens, pour assiéger les forteresses de Bougie et commencer par là ses nouvelles entreprises. Il était déjà à une journée de marche de Gigelli, lorsqu'il reçut une ambassade de la part des Algériens, qui le suppliaient de retourner dans leur ville, où l'accueil le plus empressé lui était promis. Cette circonstance décida Kheïr-Eddin à renoncer au siége de Bougie, qui lui tenait tant à cœur, et il se dirigea vers Alger, où il allait définitivement fonder, sous le patronage de la Turquie, une régence barbaresque qui tiendrait sa place dans les phases mémorables de la Méditerranée.

A dater de cette époque, la piraterie, organisée sur une vaste échelle, causa d'affreux désastres à la marine marchande des états chrétiens, ce qui nécessita plusieurs démonstrations de répression de la part de la Hollande, de l'Angleterre et de l'Espagne. En 1611, une flotte, envoyée par cette dernière puissance, sous les ordres du marquis de Santa-Crux, ravagea l'île de Kerkenna et, en revenant, incendia la ville de Gigelli. La tradition locale n'a conservé aucun souvenir de cet événement.

Depuis le départ de Kheïr-Eddin et l'attaque soudaine du marquis de Santa-Crux, jusqu'en 1664, l'histoire de

(1) Razaouat de Sander-Rang.

Gigelli ne présente aucun fait remarquable. Les habitants alliés aux Turcs, et par faveur spéciale, puisque les autres ports de la régence ne jouissaient pas du même privilége, étaient autorisés à se livrer à la piraterie. Ils s'étaient retranchés dans la presqu'île, pour mettre le butin qu'ils faisaient dans leurs courses à l'abri des tentatives des Kabiles. Les côtes d'Espagne, de Provence et d'Italie, souffrirent souvent de leurs déprédations, et, malgré les précautions prises par ces populations d'allumer des feux de cap en cap, pour signaler les voiles suspectes, les corsaires n'abordaient pas moins sur nos côtes, d'où ils entraînaient en esclavage tout ce qui était surpris, hommes, femmes et enfants.

Vers 1662, les corsaires ayant outrageusement violé les traités de paix et de commerce conclus avec la France, Louis XIV envoya successivement dans la Méditerranée, pour les poursuivre, le commandeur Paul, marin très-redouté des pirates, les chevaliers d'Hocquincourt et de Tourville, et, enfin, le duc de Beaufort, qui croisèrent contre les navires algériens et leur causèrent de grandes pertes sans pouvoir mettre fin aux hostilités. Le gouvernement français avait résolu de ne pas s'en tenir là, et de tenter un établissement militaire au milieu même de leur pays. Le meilleur moyen de réprimer l'insolence des pirates africains était, en effet, d'occuper d'une manière permanente un point du littoral d'où l'on pût surveiller leurs mouvements, les tenir en crainte et, au besoin, faire sur eux les mêmes courses qu'ils faisaient impunément sur les autres,

Le cardinal Mazarin avait songé longtemps à ce projet, et, plusieurs fois, il en avait entretenu Louis XIV, lui ré-

pétant *qu'un roi de France ne pouvait rien faire de plus beau, que ce serait une noble occupation pour un temps de tranquillité.* On fit, dès lors, reconnaître les côtes d'Afrique par l'amiral Duquesne et le chevalier de Clairville, surintendant des fortifications (1).

Après avoir hésité longtemps entre Bône, Stora, Bougie et Gigelli, le gouvernement français se décida enfin, en 1663, pour ce dernier point. On avait consulté les officiers de marine les plus distingués, entre autres Duquesne, et tous avaient répondu qu'il était possible d'y établir, à peu de frais, *un port excellent, capable de contenir quinze vaisseaux, douze galères et tous les sandales du pays* (2).

Une expédition fut donc résolue en 1664, et le commandement général donné au duc de Beaufort (3). Nommé grand amiral de France à la mort de son père, César de Vendôme, en 1663, les connaissances nautiques de Beaufort devaient être fort bornées. Son caractère irréfléchi, ses indécisions, ses excentricités, faisaient de lui un chef d'armée très médiocre ; en ne prévenant pas les rivalités qui allaient éclater entre ses divers lieutenants, il devait inévitablement compromettre le succès de cette expédition, qui eut, en effet, comme nous le verrons, l'issue la plus fâcheuse.

L'armée de terre était composée de six compagnies des gardes et de vingt compagnies de chacun des régiments de Picardie, Navarre, Normandie, et Royal, présentant un effectif de 4,650 hommes.

(1) Pelisson, *Histoire de Louis XIV.*

(2) Manuscrit du dépôt de la marine.

(3) François de Vendôme, duc de Beaufort, surnommé le roi des Halles, était fils de César de Vendôme et petit-fils de Henri IV.

Il y avait, en outre, vingt compagnies de vaisseaux faisant 800 hommes;

Un bataillon de Malte, avec 120 chevaliers;

Un bataillon anglais;

Un bataillon hollandais;

Plus, quelques centaines de volontaires.

Les troupes de débarquement étaient placées sous les ordres du comte de Gadagne, lieutenant-général; on lui adjoignit deux maréchaux de camp: De la Guillotière et le comte de Vivonne. De Betancourt, commandait l'artillerie, et le chevalier de Clairville le génie.

La flotte, sous les ordres du commandeur Paul et de Duquesne, se composait de 63 voiles, dont 15 vaisseaux et frégates, 19 galères, parmi lesquelles 7 de malte, et plusieurs autres bâtiments moins forts (1).

Divers mémoires, adressés à Louis XIV, démontrent le manége d'influences secrètes et des intérêts privés mis en présence des intérêts généraux, qui devaient préparer l'insuccès de cette expédition. Nous allons extraire textuellement de ces mémoires les passages les plus importants.

« M. le duc de Beaufort, revenant de croiser la mer vers la côte de Barbarie, arriva à Toulon, le 29 mars 1664.

» M. le comte de Gadagne, qui était arrivé deux jours avant, le fut voir dans l'amiral, aussitôt qu'il eut mouillé dans le port. Cette visite fut reçue avec toutes les amitiés imaginables, et leur donna à tous deux également de la

(1) Dans la collection des estampes de la Bibliothèque impériale, existe un croquis de Gigelli, représentant la flotte française au mouillage, avec les noms des principaux vaisseaux; le Saint-Louis, entre autres, à bord duquel se trouvait Duquesne.

satisfaction. M. de la Guillotière était venu depuis Avignon jusques à Toulon avec M. de Gadagne, ne faisant qu'une même table. L'on ne peut pas avoir plus de liaison qu'il en paraissait entre eux, ni plus de marques d'amitié de part et d'autre. Pendant le séjour dans cette ville, M. de la Guillotière vécut avec M. de Gadagne comme chez lui. M. le duc de Beaufort visita plusieurs fois M. de Gadagne, et ne faisait aucune chose sans sa participation ; il y trouva toute la correspondance qu'il pouvait souhaiter, et je puis dire, en vérité, qu'ils étaient dans une parfaite union, et ne paraissait entre eux d'autre passion que le service du roi. »

M. le comte de Vivonne arriva avec deux vaisseaux, la *Reine* et le *César*, ce qui obligea M. de Beaufort à redoubler ses soins pour mettre l'armée en état de faire voile. Il envoya, à plusieurs fois, au chevalier de Clairville qui était à Marseille, pour venir recevoir ses ordres. Le 21 de juin, les galères de sa majesté partirent pour se rendre au port Mahon, et, quatre jours après, le sieur de Clairville arriva à Toulon.

« L'intrigue de toutes les discussions commença, pour lors, à se former secrètement ; le chevalier de Clairville n'ignorait pas que, selon le récit avantageux du poste de Gigery, que M. de Beaufort avait fait à la cour, on avait résolu de s'en rendre maître, n'en croyant pas de plus considérable pour le service du roi ; néanmoins, M. de Clairville avait formé son dessein pour Bône ; ceux qui se croient les mieux informés disent qu'il avait obtenu le bastion de France et une *franchise de commerce,* et que le roi étant maître de Bône, M. de Clairville augmenterait alors sa fortune par la facilité du commerce ; les

autres qu'étant contrôleur-général des fortifications du royaume, on n'y pourrait travailler sans le choquer, en ayant fait un point d'honneur, et qu'ainsi il lui était bien plus utile pour toutes sortes de raisons d'aller à Bône, puisque c'est une place considérable où l'on aurait formé un véritable siége. Quoiqu'il en soit, pour réussir à son dessein, il mit tout en œuvre, sans même oublier son éloquence, pour gagner les bonnes grâces de M. de Beaufort, afin de lui persuader que ses conseils devaient être suivis de l'exécution: il réussit plus en huit jours de temps, qu'il ne se le fut osé promettre, et dès qu'il connut son ascendant, il appliqua tout son esprit pour gagner celui de M. de Gadagne.

» Sur le vaisseau, M. de Clairville s'aperçut qu'il ne pouvait pas gouverner M. de Gadagne, qui n'ajoutait pas une entière foi à tous ses évangiles; cela commença de l'atterrer et à lui suggérer de tourner ses desseins sur M. de la Guillotière; aussi lui persuada-t-il bientôt qu'il le ferait, par son crédit, gouverneur de Bône, position extrêmement avantageuse, et, puisque enfin par la franchise du commerce, ils gagneraient tous deux des sommes immenses. »

Le duc de Beaufort mit donc à la voile de Toulon le 2 juillet 1664, tout à fait sous la domination de M. de Clairville. Après avoir relâché pendant quelques jours aux îles Baléares, où elle fut rejointe par les galères de Malte, l'escadre parut à la hauteur de Bougie le 21 du même mois. On vint mouiller vis-à-vis de la ville, à quelque chose de moins qu'une portée de canon. Là, M. de Beaufort tint conseil pour savoir si on devait attaquer cette ville. M. de Gadagne, ayant été en canot l'examiner atten-

tivement de près, fut de cet avis pour trois raisons : la première, qu'elle paraissait abandonnée et que l'on voyait nombre de gens chargés de hardes sur leurs chevaux pour s'enfuir ; la seconde, qu'elle semblait bien fortifiée et facile à être mise hors d'insulte avec quelques réparations ; la troisième, enfin, que ce serait une conquête très-glorieuse pour le service du roi.

« Gadagne ne demandait que huit heures pour s'en rendre maître, et répondait du succès sur sa tête. Mais la cabale du chevalier de Clairville, qui tenait à Bône et à la franchise du commerce qui le devait enrichir, fut de l'avis contraire et soutint qu'il ne fallait pas prendre le change, que les ordres du roi portaient d'attaquer Gigery, et que si on négligeait leur exécution, autant valait attaquer Bône que Bougie.

» A cela, M. de Gadagne répondit que l'un n'empêcherait pas l'autre, et qu'ayant d'abord pris Bougie, on attaquerait Gigery puis Bône ; mais que l'attaque de Bougie devait précéder toutes les autres, puisque la possession de cette place voisine de Gigery, empêcherait les Maures d'y porter aucun secours, lorsqu'on ferait le siége de cette dernière ville. M. de Beaufort, longtemps indécis, allait se rendre à ces raisons, lorsque M. de Clairville le ramena à ses sentiments, en lui rappelant qu'on avait rejeté la même proposition de Bougie, quand on l'avait faite au conseil royal. La crainte d'être blâmé fit donc que l'attaque de Bougie n'eut pas lieu. »

On remit à la voile, et le 22 juillet, à sept heures du soir, la flotte jetta l'ancre dans la rade de Gigery. Elle fut accueillie par quelques coups de canon, et aussitôt le duc de Beaufort, faisant arborer le pavillon rouge, donna

l'ordre de tirer sur la ville un coup de canon à boulet. Le lendemain, le débarquement s'opéra auprès d'un marabout où s'élève aujourd'hui le fort Duquesne.

Cent cinquante ou deux cents Maures à pied et une soixantaine de cavaliers, se montrèrent sur le rivage; mais l'artillerie des galères les força de se jeter dans les broussailles. M. de Vivonne mit pied à terre le premier; à la tête du régiment de Picardie qu'il commandait. Il fut suivi presque aussitôt par le bataillon des gardes et celui de Malte, que conduisait le comte de Gadagne. MM. de Beaufort, de Castellan, de Clairville, de la Guillotière, les soutinrent vigoureusement.

Les Kabiles, qui étaient accourus en grand nombre pendant la nuit, se battirent avec courage. A trois heures, ils furent enfin obligés d'évacuer la ville. Les troupes s'en emparèrent et arborèrent le drapeau français et la croix sur le minaret de la mosquée. On ne trouva à Gigelli, dit la relation, que dix canons en fer et *des maisons si laides et si épouvantables, qu'on pouvait à peine croire qu'elles eussent été habitées par des hommes.* Les troupes prirent position dans la petite plaine qui s'étend entre la ville et les montagnes, et s'y retranchèrent comme elles purent (1). On reproche au chevalier de Clairville de n'avoir pas donné à ces travaux de retranchement une direction d'ensemble.

Le 24, des parlementaires kabiles, portant un pavillon blanc, s'approchèrent du camp français. Conduits en présence du duc de Beaufort, il lui demandèrent ce qu'il

(1) Un croquis exécuté à cette époque, déposé à la bibliothèque impériale, et dont nous donnerons un fac-simile, nous montre les positions occupées par l'armée française.

venait faire dans leur pays. Le duc leur fit répondre par son interprète que le roi de France n'en voulait qu'aux corsaires d'Alger, et que son intention, en faisant occuper Gigelli par ses troupes, était seulement d'avoir une position fortifiée, d'où il lui fut possible de surveiller leurs navires ; que son désir était de vivre en paix avec les habitants du pays, auxquels il offrait son concours pour s'affranchir de la tyrannie des Turcs. Les Kabiles parurent écouter cette réponse avec satisfaction, et s'éloignèrent en disant qu'ils allaient la communiquer aux cheïkhs.

Le duc de Beaufort, trop prompt à se flatter, croyait déjà qu'il n'y avait plus qu'à s'entendre sur les conditions de la paix; mais le même jour, les avant-postes furent attaqués. Les indigènes se jetèrent avec fureur sur les soldats, qui bivaquaient fort paisiblement, surprirent quelques-uns d'entre eux, et laissèrent à peine aux autres le temps de se rallier. Cette leçon, un peu rude, rendit les officiers plus prudents, et l'on s'occupa aussitôt d'établir plusieurs postes retranchés.

Un petit fort, dont quelques ruines subsistent encore, fut construit à l'ouest sur une montagne voisine (où s'élève aujourd'hui notre fort Saint-Ferdinand).

Le lendemain, d'autres Kabiles revinrent au camp. Ils parurent regretter ce qu'il s'était passé, et s'excusèrent des hostilités qui avaient rompu la conférence de la veille, en les rejetant sur une tribu dissidente, et assurant que la majeure partie des Kabiles désirait la paix. Ils s'informèrent aussi de leurs camarades qui étaient restés prisonniers entre les mains des Français, et *semblèrent craindre qu'ils n'eussent été dévorés*. Il ne fut pas difficile de

les rassurer à ce sujet, et ils protestèrent de nouveau de leur désir de conserver la paix.

Cependant, un de ces Kabiles montra un peu plus de franchise. — « Je m'étonne, dit-il aux officiers français, que des hommes qui peuvent faire bonne chère, qui sont bien vêtus et qui ont de l'argent, viennent dans un pays où les bonnes choses sont si rares, où l'on ne trouve rien à gagner. Nous sommes à moitié nus, à peine avons-nous de quoi manger ; mais tous, nous aimons la guerre, nous y sommes habitués, et quoi qu'on vous dise, vous n'obtiendrez jamais la paix. Partez donc, et cherchez un autre pays où vous puissiez faire une guerre plus avantageuse. »

Beaufort et les autres chefs de l'armée n'attendirent pas longtemps avant de reconnaître que ce Kabile ne les avait pas trompés. Dès le jour suivant, les attaques recommencèrent, et, pendant un mois, ce ne fut qu'une alternative continuelle d'hostilités et de protestations pacifiques. Les soldats ne pouvaient pas sortir de leurs retranchements sans s'exposer à une mort presque certaine ; de petites troupes de Kabiles, cachés dans les montagnes voisines, surveillaient le camp nuit et jour. Mais, pendant les suspensions d'armes qui étaient fréquentes, ces Kabiles, fidèles à leurs anciennes habitudes, accouraient en foule dans la plaine pour se livrer à des échanges avec les soldats et leur vendre leurs denrées. « Plusieurs d'entre eux, rapporte le récit, étaient nus comme la main ; d'autres avaient une houppelande blanche qui les couvrait depuis le haut de la tête jusqu'à la moitié des jambes. Quelques-uns étaient armés de grands sabres ; mais la plupart n'avaient que des *zagaïes,* moins grandes qu'une demi-pique, d'un bois fort lourd. Leurs cavaliers, habillés

comme les fantassins, avaient un morceau d'étoffe au bas de leurs jambes, pour tenir leurs éperons long d'un demi-pied. Leurs selles ressemblaient à des bâts, et leurs brides n'étaient que des méchants filets. Tous leurs chevaux étaient petits et efflanqués; néanmoins, ces gens là les poussaient du haut d'une montagne en bas à toute bride.»

Les Kabiles, *témoignant une confiance qu'on ne prend guère avec des ennemis,* venaient jusques dans le camp offrir ces mêmes chevaux aux officiers et consulter pour leurs blessés les chirurgiens français. Pelisson raconte qu'ils avaient un renégat pour unique chirurgien, à qui, par une habitude bizarre, « à chaque blessé de conséquence qui mourait entre ses mains, ils donnaient un certain nombre de coups de bâton pour le châtier plus ou moins, selon l'importance du mort, puis autant de pièces de huit réaux pour le consoler et pour l'exhorter à mieux faire à l'avenir. »

Il est certain que les Kabiles étaient en suspens entre leur répugnance pour les chrétiens et leur haine contre les Turcs. Beaufort ne sut pas fixer en sa faveur les irrésolutions des tribus, et faire ainsi pencher la balance de son côté ; il l'aurait pu probablement par une politique adroite, en s'attachant, à l'aide de présents, les hommes les plus influents et leur faisant entrevoir quelques avantages ; il se contenta de vagues paroles, dont les Kabiles étaient eux-mêmes très prodigues, espérant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. Un témoin oculaire, cité par Pelisson, pense que la profanation des cimetières musulmans, dont les matériaux furent employés à la construction du fortin de l'ouest, nuisit beaucoup au succès des négociations. On connaît le respect des Arabes pour

les morts : « cette espèce d'inhumanité les éloigna plus que nulle autre chose. »

Pendant ce temps, les Turcs s'approchaient de Gigelli et avaient fait demander aux tribus le libre passage sur leur territoire, pour venir combattre les chrétiens. Celles-ci, fières de leur liberté, ne voulaient pas y consentir ; mais un marabout très vénéré, nommé Sidi Hammoud, prêcha la guerre sainte, fit valoir aux yeux des Kabiles notre impiété et la profanation des cimetières musulmans, comme des causes suffisantes d'hostilité. Entraînés par l'éloquence du saint homme, les Kabiles décidèrent qu'on accorderait passage au corps turc, et qu'on se joindrait à lui pour attaquer le camp français.

Le duc de Beaufort et le comte de Gadagne ne savaient rien de cette négociation ; mais ils n'ignoraient pas qu'un corps nombreux de janissaires était sorti d'Alger. A la première nouvelle du débarquement des Français, la milice turque s'était rassemblée et mise en campagne. Il n'y avait pas un moment à perdre pour presser les travaux de défense qu'on négligeait depuis deux mois, afin de mettre les troupes en mesure de résister à l'orage qui allait fondre sur elles. Mais les chefs de l'armée française ne s'accordaient pas. Le duc de Beaufort n'aimait pas Gadagne: naturellement soupçonneux, jaloux de son autorité et incapable de recevoir un conseil, il s'était imaginé qu'on lui avait donné un contrôleur importun de ses actions en lui donnant Gadagne. Quelques personnes de qualité, qui avaient suivi le duc et qui composaient son conseil secret, aspirant à posséder toute sa confiance, excitaient continuellement sa jalousie, au lieu de s'appliquer à la faire cesser.

Le comte de Gadagne, de son côté, manquait de cette souplesse d'esprit nécessaire pour gouverner ceux à qui l'on doit obéir. Il s'acquittait de son devoir avec sagesse et fermeté ; aucun reproche ne pouvait lui être fait ; mais rebuté par les contradictions éternelles qu'il éprouvait, il s'était peu à peu éloigné du duc de Beaufort et des autres chefs de l'armée. Par cette vie retirée et sévère, il achevait de détruire lui-même tout le crédit que ses envieux voulaient lui ôter.

Avant même l'arrivée à Gigelli, les défiances et les soupçons existaient. On avait mis à la voile avec ces mauvaises dispositions qui s'étaient encore augmentées pendant le séjour qu'on avait fait à Majorque. Aussitôt après le débarquement, les cabales, auparavant cachées ou déguisées, avaient commencé à paraître au grand jour. Les officiers, partagés en deux camps, agissaient d'après leurs sympathies, et le service en souffrait d'autant. La Guillotière, surtout, était l'ennemi de Gadagne et ne lui obéissait qu'à regret. « On eût dit que, de cette petite armée, il s'en faisait deux, où, non seulement les personnes de marque, mais jusqu'aux valets, s'enrôlaient à l'envi, les uns pour le duc, les autres pour le comte de Gadagne. » (1)

Le Gouvernement, instruit de cette mésintelligence, ordonna au duc de Beaufort de reprendre la mer, laissant le commandement à Gadagne, avec ordre de fortifier la position de Gigelli et de s'y établir d'une manière solide. Pendant tout ce temps, les Turcs étaient parvenus devant la place, qu'ils attaquaient vigoureusement, en concen-

(1) Pelisson, Histoire de Louis XIV.

trant tous leurs efforts sur le fortin de l'ouest. Un capitaine du régiment de Normandie, nommé Cadillan, commandait ce poste : il repoussa, une première fois, les janissaires ; mais, ceux-ci revinrent à l'assaut *avec une obstination capable de tout, si l'art et la discipline l'eussent secondée*. Cadillan fut tué sur la brèche, après des prodiges de valeur. Pendant qu'il regardait avec attention, par l'ouverture d'un créneau, ce que les Turcs entreprenaient au pied de la muraille pour la saper, une balle de mousquet l'atteignit au front et le renversa mort dans les bras de ses soldats (1). Le fort allait être pris, lorsque le comte de Gadagne et Beaufort lui-même, arrivèrent à temps pour dégager son lieutenant, Leroux, réduit à la dernière extrémité.

La relation officielle de ce combat, entre dans des détails qu'il est utile de mentionner ici : (2)

« Nous eûmes avis que le camp d'Alger marchait pour attaquer nos lignes, et qu'ils menaient du canon. La nouvelle nous en vint le 28 septembre. Le 1er octobre, nous vîmes paraître leur camp à une journée du nôtre ; le 2, ils approchèrent un peu plus près et envoyèrent quelques gens sur la montagne qui est vis-à-vis notre camp pour reconnaître, lesquels furent reçus à coup de canon. Le 3 au matin, nous les vîmes décamper pour passer un petit ruisseau et les vîmes passer derrière la montagne ; les braves de leur armée ne purent s'empêcher de descendre dans la plaine, cavalerie et infanterie, et venir escarmou-

(1) On raconte que Cadillan avait visité, la veille, ses amis particuliers du camp, et les avait assurés qu'il les embrassait pour la dernière fois.

(1) Relation du combat, donné le 5 octobre, entre les Français et les Turcs et les Maures Gigères. — Manuscrit de la Bibliothèque impériale.

cher contre nos petits corps-de-garde qui firent fort bien ; — le canon de nos lignes les incommoda fort et emporta même quelques cavaliers ; il eurent quelques gens tués aussi de coups de mousquets ; — après avoir vu qu'il ne faisait pas bon pour eux, ils remontèrent. Le 4e du mois, ils se reposèrent. Le 5e, à quatre heures du matin, la lune étant fort belle, ils attaquèrent notre première tour. Cinq cents Turcs, l'épée à la main et avec les échelles, avancèrent les premiers, soutenus de cinq cents mousquetaires, et il y eut une échelle de posée, sur laquelle on pouvait monter trois de front. Un Turc, l'*escarienne* à la main, y monta et voulut sauter dans la tour, mais le lieutenant qui était dedans, lui allongea un coup de pertuisane et le manqua ; il redoubla, et fit mieux que la première fois : il lui donna dans la gorge et le renversa au pied de la tour. Ensuite, Cadillan qui était le gouverneur de la tour, et le lieutenant Leroux, renversèrent l'échelle. Le feu des ennemis fut fort grand, il dura d'une même force jusqu'au jour. Cadillan le reçut de même, il fit grand feu et fit jeter quantité de grenades, qui firent prendre trois fourneaux au pied de la tour, qui tuèrent beaucoup de gens des ennemis. Une petite heure après le commencement de l'attaque, Cadillan fut tué d'un coup de mousquet ; cela n'empêcha pas que le lieutenant, secondé de son enseigne et de cinquante hommes du régiment de Normandie, s'étant trouvé de garde ce jour-là avec six gardes de M. de Beaufort et quatre de M. de Gadagne, n'y fissent fort bien leur devoir et ne le défendissent bien. Le canon de nos lignes et de nos vaisseaux fit grand feu.

» Une heure après que le jour fut venu, M. de Beaufort,

voyant que le feu des ennemis se ralentissait, envoya un sergent avec dix hommes pour avoir des nouvelles du dedans de la tour, lequel lui rapporta que le gouverneur avait été tué et que le reste des hommes était fort las. Sitôt que le sergent eut fait sa réponse, les ennemis recommencèrent leur feu sur la tour, qui dura assez, et comme on vit que celui de la tour manquait un peu, on résolut de la secourir et y mettre des hommes frais. Brandon fut commandé avec 250 hommes des gardes, de Milly et Campagnol avec autres 250 hommes de Picardie, et Ste-Marthe avec 200 de Navarre et 50 des Royaux, qui étaient venus pour relever ceux de la tour. Mais le lieutenant Leroux, qui était dedans, ne voulut point être relevé qu'au bout de vingt-quatre heures.

» Cavillon marcha avec les gens détachés pour chasser les ennemis qui étaient au pied de la tour, lesquels firent si grand feu qu'ils ébranlèrent un peu nos gens. Mais, M. de Gadagne, voyant que le feu des ennemis qui s'étaient coulés près de 600 dans les rochers proche des lignes de Navarre, incommodait fort nos gens qui étaient très à découvert, les fit rentrer dans les lignes en bon ordre et l'on peut dire avec vérité que l'action fut fort hardie et vigoureuse, et, quoique le feu des ennemis fut fort grand, le nôtre le fit taire. L'action dura cinq heures, et les ennemis, voyant qu'ils ne réussissaient pas, se retirèrent avec perte de 50 Turcs naturels tués sur place, 50 du pays tués, et près de 200 de blessés, et de Maures près de 400 tués ou blessés. »

» La nuit de l'attaque, ils avaient fait leur batterie de trois pièces de canon pour battre la tour, laquelle n'était servie de pas une de nos pièces; mais le lendemain,

on en mena deux au pied de la tour, ce qui les obligea de retirer leurs pièces et même leur camp parce qu'ils étaient incommodés du canon. Nous avons su, par un Français qui s'est sauvé, qu'ils avaient dessein de faire une attaque générale, mais elle ne réussit pas; ils devaient venir 400 Maures au Marabout, 2,000 à Picardie et autant à Navarre, sans compter la tour qu'ils croyaient emporter bien vite; mais, les Maures voyant que la tour résistait trop et que les Turcs y étaient maltraités, ils résolurent d'aller piller leur camp; ils en furent avertis et y donnèrent ordre, cela fut cause qu'ils se retirèrent un peu plus vite qu'ils n'auraient fait.

» La *mauraille* s'est retirée pour aller semer; en se retirant, ils se sont moqués des Turcs de ce qu'ils ne nous avaient pas battus. Le camp des Turcs est toujours au même endroit; ils ont envoyé demander des secours à Alger et Constantine, et du plus gros canon, en cas qu'on voulut qu'ils nous attaquassent; ils ont fait un petit retranchement sur le haut de la montagne, où ils mettent une garde. Depuis le jour de l'attaque, ils n'ont rien fait. Nous espérons avoir des nouvelle de ce qu'on a résolu à Alger.

» Ste-Marthe, capitaine dans Navarre, a été tué sur place; Girardier, lieutenant dans Picardie, tué; l'enseigne de la colonelle de Navarre blessé, et un lieutenant du même régiment. Trente soldats tués ou blessés. M. de Beaufort a eu une grande contusion à une jambe. »

Le duc de Beaufort, voyant l'acharnement de l'ennemi, se décida à attendre des secours de France avant de s'éloigner pour obéir aux ordres qu'il avait reçus. Le 22 octobre, quelques navires, commandés par le marquis de

Martel, arrivèrent à Gigelli, apportant des troupes sous les ordres de Castellan, major au régiment de Provence. Cet officier devait adresser au roi un rapport sur la situation du pays. Dès que ce renfort fut débarqué, le duc proposa une attaque générale du camp des Turcs qui venaient de recevoir de la grosse artillerie. Le conseil était bon. Il n'y avait même pas d'autre parti à prendre dans la circonstance : à tout prix, on devait empêcher les Turcs d'établir leurs batteries; mais Gadagne ne voulut pas y consentir. Il était le maître : les derniers ordres reçus de France avaient enjoint au duc de Beaufort de se rembarquer et de lui remettre le commandement en chef de l'expédition. Le comte donna, pour raison de son refus, les instructions du gouvernement, qui prescrivaient de ne point sortir des lignes avant d'avoir assuré la position de Gigelli. Gadagne ignorait, il est vrai, l'arrivée de l'artillerie au camp des Turcs. Le duc de Beaufort seul en avait connaissance par son interprète Durand; mais il n'en parla point au conseil. Il est présumable que le comte de Gadagne se serait empressé de se ranger à son avis, s'il avait connu la vérité.

Désespérant du succès de l'entreprise, le duc de Beaufort mit à la voile le 27, rejetant sur Gadagne toute la responsabilité des événements ultérieurs. Mais au lieu d'aller faire une diversion contre Alger, comme il en avait l'ordre, il s'en alla pour croiser dans les eaux de Tunis. Trois jours après son départ, il envoya M. de Thurel sur le vaisseau le *Mercure* pour prévenir M. de Gadagne qu'il avait arrêté, devant Bougie, un vaisseau chargé d'armes, et que les Maures de Gigelli avaient reçu beaucoup de grosse artillerie et un secours considérable

en hommes. Il est évident qu'à ce moment le duc de Beaufort aurait dû venir en aide à l'armée de débarquement, laissant de côté toute question d'amour-propre pour ne songer qu'au succès de l'expédition.

M. de Castellan, chargé par le roi de faire un rapport sur les événements, s'exprime en ces termes :

« Après le départ de M. de Beaufort, qui fut le 27 octobre, je priai le chevalier de Clairville de vouloir bien travailler tout de bon aux lignes qui me semblaient fort méchantes, tant le long du rivage de Picardie, où il n'y avait qu'une traverse sèche, que du côté du régiment Royal-Normandie et Navarre. Comme j'avais pris la liberté d'en informer Votre Majesté, je lui dis que c'était son intention, et qu'il n'était pas temps de ménager sa bourse quand il s'agissait du salut de l'armée et de l'honneur de ses armes, et que je lui déclarais franchement que j'aurais pris la liberté de l'en instruire, mais, parce que j'étais persuadé qu'il n'en avait pas été le maître jusqu'à présent, je ne l'en accusais pas ; — que M. de Gadagne trouverait bon tout ce qu'il ferait, et m'avait chargé de le lui dire de sa part. Il me répondit que les lignes étaient en bon état, et que la peur des principaux officiers gâtait tout ; qu'il s'étonnait que je me laissasse aller à la voix publique, et qu'il était caution auprès de Votre Majesté de toutes choses. Je lui répliquai à cela que je ne voyais pas qu'il fût possible de maintenir notre première redoute si les ennemis avaient du canon, ainsi que je n'en doutais plus ; et que, comme elle couvrirait la partie la plus faible de nos lignes et qu'elle nous conservait la hauteur, il était d'une nécessité absolue de trouver un expédient pour l'assurer, ou en la comblant de terre

jusqu'au cordon, ou en faisant une chemise de pierre en dedans du côté des ennemis. Il me répondit que, quant au canon, ils n'en avaient que de méchantes pièces, lesquelles ne faisaient que blanchir, et que les expédients de la fortifier étaient trop longs, étant inutiles auprès dudit sieur de Clairville. Je priai M. de Gadagne d'assembler un conseil de guerre particulier pour faire résoudre la chose, ce qu'il fit; et après l'avoir déclarée en la présence de M. l'intendant, de MM. de la Guillotière et de Meilli qui s'y rencontrèrent, et de moi, M. de Clairville les paya des mêmes raisons, attribua à faiblesse l'empressement qu'on avait de travailler, et dit qu'il fallait ménager la bourse de Votre Majesté, l'employer à des choses plus utiles, et que c'était son affaire par la confiance qu'elle avait en lui. Mais que son sentiment était de faire une nouvelle redoute entre le marabout et Picardie, et un petit travail pour favoriser la retraite de la cavalerie.

» Cependant, plusieurs officiers de l'armée, qui se plaignaient hautement de ses discours et de sa négligence, ayant su le résultat du conseil et les raisons de M. de Clairville, s'offrirent de faire travailler les soldats pour rien, et M. de Pierre fit, entre autres, fortifier sa ligne, et moi je voulus, avec les volontaires et quelques soldats, entreprendre la traverse à mes dépens. Mais M. de Clairville dit que c'était inspirer la peur aux soldats, qui croiraient être trop exposés dans leurs retranchements si on les faisait travailler de nouveau; en outre, qu'ils étaient trop fatigués; que, pour la traverse, il en aurait soin; enfin, son opiniâtreté fut si grande, quoique je le pressasse au dernier point, qu'il ne fut pas possible de faire tra-

vailler, ni à la redoute, ni à la ligne, et, il dit toujours qu'il n'y avait rien à faire.

» Cependant, les ennemis travaillaient sur leur éminence, et, comme il fut aisé de le juger par l'épaisseur du parapet, sur lequel ils se promenaient deux ou trois de front, que c'était là une batterie, M. de Gadagne voulut absolument qu'on leur en opposât une de quatre pièces entre les deux redoutes, à quoi M. de la Guillotière s'employa la nuit du 28 au 29; mais le travail cessa à deux heures après-minuit, faute d'hommes pour les traîner, et, à la pointe du jour, les ennemis débutèrent par trois coups de canon, dont le second tua trois soldats de la redoute avancée et abattit la moitié du parapet; et ils continuèrent si chaudement, qu'elle fut hors de défense en trois heures, avec perte de huit ou dix soldats. A la vérité, nous vîmes par les boulets qu'il y avait deux coursiers de 48 et une pièce de 38. Ce fut alors que M. de Clairville, qui ne s'y attendait pas, manqua d'expédients, et que M. de Gadagne résolut, quoiqu'il put arriver, de garder la hauteur de la redoute ruinée, de laquelle dépendait absolument la conservation de l'armée. Il y fit marcher trois bataillons, qui y passèrent la nuit du 29 au 30. Ne doutant pas que nous ne fussions attaqués à la pointe du jour, cependant, je fis achever notre batterie de quatre pièces; mais elles n'eurent pas tiré six coups, le matin, que celle des ennemis qu'ils avaient augmenté de deux pièces, cette nuit, et qui était supérieure à la nôtre, en démonta d'abord deux, tua les canonniers et rendit les deux autres presque inutiles. Ils s'attachèrent ensuite à ruiner notre seconde redoute, qui était contre la ligne de Normandie, et l'abattirent en deux heures,

après avoir tué ou estropié dix-huit ou vingt soldats et un sergent. De sorte que, n'ayant rien qui les occupât au dehors, ils tournèrent leurs pièces sur le camp et sur la muraille sèche de Normandie.

» Ce fut alors que la consternation de l'armée fut extrême, se voyant sans redoutes, sans lignes, accablé du canon dans le camp, quatre mille Turcs sur la hauteur, qui s'étendaient par petits logements dans le bas et à côté de la montagne, pour nous approcher et nous avoir à revers, et tous les Maures s'assemblant par les feux qui se faisaient sur les montagnes. Il y eut même environ une centaine de Turcs qui vinrent se poster la nuit dans les rochers, près d'une fontaine, laquelle était devant le camp de Navarre et à la portée de pistolet de la redoute avancée. M. de Gadagne crut qu'il fallait se servir de cette occasion pour rassurer un peu les troupes, et, pour cet effet, il détacha M. de Bruzac avec cinquante maîtres pour les charger en queue et les couper, pendant que cent cinquante fantassins se mettaient avec eux en les prenant par la tête. Le dit sieur de Bruzac exécuta les ordres avec vigueur; car, ayant trouvé les ennemis qui quittaient leur poste, il en tua vingt-cinq ou trente sur la place; mais l'infanterie ne s'étant point mêlée, les Turcs se rejetèrent dans les rochers, firent feu sur la cavalerie, qui fut obligée de se retirer avec perte d'un cornette, d'un maréchal des logis, de trois cavaliers et quelques autres de blessés, entre autres M. de Lyonne, qui y reçut deux coups de mousquet, l'un dans le bras, l'autre dans le corps, et eut son cheval tué sous lui.

» M. de Gadagne prit, dans cette extrémité, le parti qu'il avait toujours pris de se tenir à la tête du poste

avancé, au pied de la redoute ruinée, résolu de périr et de faire connaître qu'il n'était pas indigne de l'honneur que Votre Majesté lui avait fait. Mais M. de la Guillotière, qui jugeait qu'il rendrait un plus grand service en conservant les troupes, dont il crut la perte infaillible, vint chez moi où j'étais allé pour écrire à Votre Majesté, et lui rendre compte des choses par un vaisseau qui passait ; et, comme je lui eus fait lire ma lettre, il me dit qu'elle était inutile, dans l'extrémité où nous étions, et qu'il était temps de prendre le parti de la retraite, et sans défense et sans aucune ressource, et qu'il venait me le déclarer comme à un homme que Votre Majesté avait envoyé pour prendre connaissance de toutes choses.

» J'avoue que je ne pus lui dissimuler ma douleur dans ce moment, et ma répugnance sur cette proposition ; mais, il ajouta qu'il fallait absolument un conseil de guerre et promptement ; qu'il me priait de l'aller demander, de sa part et de toute l'armée, à M. de Gadagne, et comme il s'aperçut que j'avais de la peine à me charger de cette commission, il me dit qu'en qualité d'homme du roi, je ne pouvais la refuser, et qu'il me rendait caution de la perte de toutes les troupes. Je crus après cela qu'il était de mon devoir d'aller avertir M. de Gadagne ; je le trouvai dans les mêmes sentiments où je l'avais laissé, qui étaient de périr et de suivre plutôt le parti du désespoir que de la retraite, ne voulant point tenir le conseil sur ce sujet. Mais comme plusieurs officiers vinrent lui donner avis qu'il se faisait des assemblées dans le camp, et que même les soldats parlaient haut sur l'extrémité où ils étaient, il crut qu'il était à propos de rétablir les choses par sa présence, et par cette considération, il descendit dans le camp.

» M. de la Guillotière m'ayant fait appeler pour savoir la réponse de M. de Gadagne, je lui dis qu'il ne voulait point tenir de conseil, qu'il était plutôt résolu de mourir que de se retirer, et qu'il avait été d'autant plus étonné de sa proposition, que M. de Clairville ne lui avait pas parlé le matin dans ces termes. M. de la Guillotière m'assura que c'étaient les sentiments de M. de Clairville, qu'il le mènerait à M. de Gadagne pour le lui déclarer lui-même; que, du reste, il fallait absolument un conseil; que M. de Gadagne n'était pas en droit de le refuser dans l'état des choses, et que la retraite étant résolue par tous les officiers de l'armée et jugée nécessaire, pour le salut des troupes, il ne pouvait pas l'empêcher; qu'il serait bien fâché qu'elle fut proposée par un autre que par lui, ne croyant jamais rendre à Votre Majesté un plus considérable, un plus agréable service; et qu'il me priait d'aller dire toutes ces choses à M. de Gadagne, ce que je ne voulus pas faire, ne me sentant l'esprit porté à le persuader, ni d'humeur à faire ce qu'il ferait. Il alla donc le chercher à la tête du camp de Picardie, où il se promenait seul, le mena chez lui, et lui dit toutes les raisons qui devaient l'obliger à la retraite. Ainsi, que fit M. de Clairville, ensuite, et comme il s'opiniâtra toujours extrêmement, ils lui demandèrent au moins un conseil, à quoi enfin il consentit. Tous les colonels, les capitaines aux gardes, les lieutenants-colonels et M. l'intendant s'y rendirent. Comme j'avais l'honneur d'être envoyé de Votre Majesté et chargé de ses dernières intentions, ils me prièrent de leur déclarer mes sentiments sur la conjoncture présente. Je leur dis qu'outre plusieurs ordres que Votre Majesté avait eu la bonté de me donner, dont

j'avais rendu compte à M. de Gadagne, elle m'avait particulièrement commandé de lui dire que sa volonté était qu'on travaillât incessamment aux lignes, qu'on les rendit si bonnes qu'on put bâtir une citadelle, et que j'étais persuadé que nous nous emploierions tous avec chaleur pour suivre ses ordres, et quant à la conjoncture présente, je n'y avais fait aucune réflexion que dans le temps que M. de la Guillotière m'en avait parlé; qu'il était venu me trouver pour cela, que j'avais oublié ce qu'il m'avait dit et que je le priais de vouloir s'expliquer devant tout le monde. M. de la Guillotière demeura d'accord de tout, et après avoir fait un assez long discours sur les raisons pressantes qui nous obligeaient à la retraite, il demanda les avis; mais, comme personne ne commençait à les donner, on se leva brusquement sans rien conclure. Cependant, tous les officiers de l'armée et quantité de soldats attendaient le résultat du conseil; et, lorsqu'ils surent qu'il n'aboutissait à rien, ils témoignèrent beaucoup de chagrin sur le peu d'apparence qu'il y avait qu'on put soutenir une attaque, et on trouva fort mauvais que je n'eusse voulu n'y rien proposer, ni dire mon avis. Enfin, on parla avec plus de chaleur d'un conseil qu'auparavant, et on retourna chez M. de Gadagne, qu'on pria d'y vouloir assister et moi aussi, ce que nous fîmes. Mais, comme l'on m'eut pressé encore de parler, je dis que j'avais assez expliqué les intentions de Votre Majesté, et que pour l'affaire, je parlerais à mon tour; ce que chacun fit et, tout d'une voix, on conclut que la retraite était absolument nécessaire; que nous étions sans défense et sans ressource, avec de puissants ennemis sur les bras; que si l'on s'était flatté de l'espérance de conserver ce poste, la faute en était à

ceux qui en avaient assuré Votre Majesté, et que c'était à eux à répondre de ce qu'ils avaient avancé. Je dis à mon tour que je ne pouvais pas résister au sentiment général de tant de braves gens; que je souhaiterais bien qu'on pût faire quelque action de vigueur, avant la retraite, et que je ferais pourtant tout ce que ferait M. de Gadagne; lequel dit qu'il était au désespoir de quitter le poste, mais qu'il y resterait le dernier dans les lignes puisqu'on ne voulait pas y demeurer. Sur cela, tout le monde se leva et songea à la retraite, laquelle fut résolue pour le lendemain 31, et la nuit, M. l'intendant fit embarquer les vivres et les provisions dans les vaisseaux; mais comme il y en avait déjà une partie, M. Martel envoya M. de la Brière, volontaire dans son bord, à M. de Gadagne, pour lui dire qu'il avait fait réflexion qu'il ne pouvait embarquer les troupes sans en avoir une décharge de lui. M. de Gadagne, que le dit sieur de la Brière trouva au poste avancé, répondit qu'il n'avait garde de lui en donner, puisqu'il était forcé par l'armée à se retirer et qu'il n'y consentait pas; sur quoi l'embarquement des vivres cessa, et M. de la Guillotière vint trouver M. de Gadagne pour lui représenter que l'armée était au désespoir; que l'on ne pouvait plus répondre des soldats, lesquels disaient tout haut qu'ils allaient *se faire Turcs;* qu'il prenait sur lui toutes choses, et qu'il fit réflexion qu'il était cause de la perte infaillible des meilleures troupes du royaume, sans que Votre Majesté en tirât aucun avantage; enfin, M. de Gadagne, voyant l'impossibilité de soutenir une attaque dans une consternation si grande, lui dit qu'il ne s'opposait pas davantage à la retraite, pourvu que tous les officiers principaux déclarassent qu'ils

l'avaient jugée absolument nécessaire, et qu'il voulait que M. le chevalier de Clairville en dressât le projet et le signât le premier, ce qui fut exécuté par M. de la Guillotière. Pour moi, voyant que M. de Gadagne commençait à signer pour l'embarquement de manière, pourtant, qu'il parût que c'était avec répugnance, que toute l'armée le voulait et que les principaux officiers en étaient les solliciteurs, et que, d'ailleurs, le poste n'était pas soutenable, je crus le pouvoir faire. M. de Gadagne écrivit, en même temps, un billet à M. de Martel, par lequel il lui témoigna qu'il consentait à l'embarquement et que, puisque c'était une nécessité, il le priait d'y employer ses soins. Voilà donc la retraite résolue entièrement pour le 31 octobre, à l'entrée de la nuit et, cependant, durant le jour, on embarquait les valets et les malades qui étaient bien au moins *neuf cents*. Mais il arriva une difficulté, laquelle causa quelque chagrin dans le camp, qui fut que les capitaines de navire, qui s'étaient assemblés pour se partager les troupes, trouvaient qu'ils manquaient d'eau la plupart, et quelques-uns de biscuit: sur quoi, il mandèrent à M. de Gadagne de différer jusqu'au lendemain. Les soldats, qui étaient avertis pour s'embarquer dès le soir, disaient hautement qu'on voulait les réduire au désespoir, et, dans ce moment, deux du régiment des vaisseaux royaux, lesquels étaient détachés à un poste près de Picardie, s'allèrent rendre; mais il y en eut un de repris. La consternation du camp fut alors grande (1) et la

(1) La position de l'armée devint alors très critique. Les soldats étaient d'ailleurs complétement démoralisés. On leur avait toujours dit que les Maures, n'ayant pas de gros canons, ne pourraient jamais forcer les lignes françaises. C'était le chevalier de Clairville qui, répétant à tout le monde

joie des ennemis aussi, qui vinrent le recevoir en grand nombre et avec de grands cris, ce qui fut cause que M. de Gadagne, qui vit bien qu'ils étaient avertis de l'embarras où nous étions et de notre retraite pour le lendemain, crut qu'il était à propos de la faire dès le soir, et voulut que j'allasse parler à M. Martel, auquel ayant fait connaître l'état des choses, il consentit que ce fut pour le soir, et me promit de faire approcher les barques et les chaloupes, la diligence étant de la dernière conséquence dans cette occasion. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la retraite, fut la nécessité indispensable d'abandonner le canon, M. de Lestancourt n'ayant point de palans pour l'enlever et M. Martel non plus à ce qu'il me dit.

» Je vins rendre réponse à M. de Gadagne. On tint un petit conseil sur la manière dont on disposerait la retraite. Il fut résolu que l'on partagerait les troupes en deux corps, dont l'un s'embarquerait par le marabout (fort Duquesne), l'autre par la ville. M. de Gadagne donna le choix à M. de la Guillotière, qui prit la ville avec les régiments de Navarre, de Normandie et du roi, et M. de

que *les seules lavandières de l'armée suffisaient pour défendre les deux redoutes*, s'était efforcé de faire partager aux troupes sa folle confiance. Maintenant, que les retranchements extérieurs étaient détruits, il était le premier à s'effrayer, et ne faisait rien pour relever le courage chancelant des soldats

Ceux-ci, il faut l'avouer, avaient quelques raisons de se plaindre. Ils manquaient des choses les plus essentielles: sans vêtements et sans souliers, ils n'avaient même pas de bois pour cuire les viandes salées qu'on leur distribuait, et les maladies sévissaient cruellement. Le dernier convoi avait apporté quelques approvisionnements; mais ils étaient avariés en grande partie. Les soldats ne parlaient de rien moins que de se rendre aux Turcs.

Gadagne eut le marabout avec les gardes, Picardie, les huit compagnies des vaisseaux et la cavalerie.

» On prit les armes à l'entrée de la nuit, et les troupes du marabout défilèrent du côté du port, le long de l'étang, et marchèrent en bataille audit marabout sans alarme, quoiqu'on eut cru entendre les cymbales des Turcs s'approchant de nos lignes. M. de la Guillotière, de son côté, fit entrer ses trois régiments dans la ville, après avoir laissé des petits corps-de-garde le long des lignes, pour cacher la retraite.

» Cependant, j'allai par l'ordre de M. de Gadagne voir si M. Martel avait disposé toutes les chaloupes et les barques; mais je fus assez surpris de les trouver toutes à leurs navires. Je lui en témoignai mon ressentiment, et la conclusion fut qu'il me donna sa chaloupe, et avec trois volontaires de son bord, j'allai en amasser ce que je pus et mis des gens dedans pour les commander; les matelots, qui n'osaient approcher particulièrement du marabout, parce que les ennemis tiraient à droite et à gauche, à l'endroit de l'embarquement; ils s'approchèrent des lignes sur les dix heures du soir, et nos petits corps-de-garde se retirèrent dans la ville après une légère escarmouche. Comme l'embarquement qui se faisait par la ville était plus difficile que l'autre, le lieu étant plus grand et plus ouvert, M. de Gadagne y envoya la meilleure partie des chaloupes; mais tout le soin qu'on eut pu prendre n'empêcha pas que les deux cents hommes commandés pour garder les brèches et les remparts de la ville, ayant peu d'officiers avec eux, ne les abandonnassent un peu trop vite et avec trop de précipitation pour s'embarquer. Les Turcs y entrèrent dans

le même temps, en tuèrent quelques-uns; mais la plus grande partie fut sauvée dans les barques par M. de Gadagne, qui allait, dans ce temps, se jeter dans la ville, et qui s'exposa avec beaucoup de péril au feu des ennemis; après quoi, il alla au marabout, lequel n'était pas sans quelque désordre pour le peu de barques qui allaient chercher les soldats à cause du danger qu'il y avait à l'embarquement et qu'il était déjà grand jour. M. le chevalier de Hautefeuille était commandé avec cent hommes des gardes pour la retraite. M. de Gadagne ayant fait mettre une mèche dans le magasin, pour le faire sauter un quart d'heure après que tout le monde en serait dehors, et fait charger à crever un canon qui restait, laissa vingt hommes avec un sergent pour tenir bon jusqu'à ce que les barques fussent un peu au large, et s'embarqua avec des soldats qui restaient et plusieurs officiers qui y étaient volontaires dans les chaloupes qui s'y trouvèrent, lesquelles étaient en assez petit nombre; il entra dans une avec MM. de Grignan, Do, de Rousset, lieutenant de Navarre, et moi; dans une autre, se mirent MM. de Montgimont, de Calvisson qui était commandé, de la Hasse, de Gassion et un nommé Duclos; dans une autre, MM. de Marigny et de Hautefeuille, et, dans une autre, MM. de Codory (ou Codoni) et le chevalier de St-Germain. Les Turcs, qui jugèrent par notre mouvement de la chose, débusquèrent de tous les côtés et montèrent sans résistance dans le marabout. Le sergent, dans ce temps, se retirant à cause du magasin qui allait sauter, courut à la barque qui restait pour lui et les soldats. Mais les Turcs entrèrent si brusquement, que la plupart des soldats se jetèrent à la nage et surprirent la barque du

chevalier de Codoni, laquelle ne put démarrer parce qu'elle était trop chargée du côté de terre; et comme les Turcs voulurent entrer dedans et les charger, le chevalier de St-Germain se jeta à terre, l'épée à la main, avec trois soldats, en tua deux et les arrêta. Codoni ne put les suivre parce qu'il fut blessé d'abord d'un coup de mousquet dans la cuisse; mais les ennemis vinrent en foule sur eux, ils se jetèrent à la nage pour rattraper le bateau. Le chevalier de St-Germain reçut deux coups de mousquet dans l'eau, et comme il entrait dans la barque, un à la tête qui le tua tout raide.

» M. de Gadagne, voyant une vingtaine de soldats à la nage, revint avec sa chaloupe droit au marabout sous le feu des ennemis (celle de Montgimont à son exemple ayant fait de même), et avec beaucoup de risques, il en sauva quatorze. Duclos y fut blessé au travers des joues, un matelot tué et deux blessés (1). On peut dire que c'est la seule occasion chaude que l'on vit dans la retraite, car, elle dura un gros quart d'heure, après quoi il alla rejoindre les vaisseaux et l'armée fit voile. Je puis assurer toutes ces choses à Votre Majesté comme en ayant été témoin, et n'ayant pas quitté M. de Gadagne d'un pas. »

« Signé : CASTELLAN. »

(1) La retraite, qui s'était d'abord effectuée assez bien, devint ensuite, selon l'expression du comte de Gadagne, aussi honteuse qu'une fuite. On fut obligé d'abandonner 36 pièces d'artillerie gravées aux armes de France, faute des instruments nécessaires pour remuer et embarquer ces lourdes masses.

Une trentaine de soldats, chez qui l'ivrognerie fut plus forte que l'amour de la vie, furent sabrés par les Turcs sur quelques tonneaux de vin abandonnés.

Cette désastreuse retraite coûta *quatorze cents hommes*, trente pièces de canon de fonte, quinze de fer, et plus de cinquante mortiers. Lors de notre débarquement à Gigelli, en 1839, nous avons retrouvé plusieurs de ces canons couchés et abandonnés sur la plage; on les a ramassés et déposés dans un magasin de l'artillerie, où on peut les voir à côté d'autres débris de ferraille, de boulets et de fragments de cuirasse, n'ayant d'autre valeur que celle qui se rattache à leur provenance. Et à ce propos, nous devons ajouter que, par les objets mêmes de cette époque conservés par les indigènes, nous pouvons nous rendre à peu près compte du nombre d'ennemis que Gadagne eut sur les bras. En effet, l'annonce d'un débarquement des chrétiens et l'appel à la défense du territoire durent attirer, devant Gigelli, les contingents de tout le massif des montagnes qui s'étendent de Bône à Bougie. Entre les mains kabiles, j'ai vu souvent des lames de sabre, forme dit briquet, àvec ces mots gravés : *Gardes* ou bien *Royal*. L'un d'eux m'a donné un sceau en fer du diamètre d'un décime, portant un écusson chargé de dix billettes posées 4, 2, 4, autour duquel on lit :

CHARLES DE BEAVMANOIR (1)

Les canons de la Kalaâ des Beni-Abbas proviennent en partie de ceux laissés à Gigelli par les Français; c'est encore une preuve démontrant que les populations de cette région, bien qu'habitant à plus de quarante lieues du théâtre de la guerre, vinrent prendre part à la lutte et, après le départ des Français, emportèrent chez eux

(1) J'ai donné ce sceau au musée d'Alger.

un trophée de leur victoire. Seulement, ces canons durent être amenés par eau jusqu'à Bougie, et traînés ensuite de là jusqu'à la Kalaâ, en remontant la vallée de l'oued Sahel. L'un d'eux porte gravé sur la culasse un L dans une couronne royale, et toute la volée de la pièce est recouverte de fleurs de lis.

D'autres objets tout aussi curieux, et qui pourraient bien être ce que j'appellerai des ex-voto de guerriers musulmans revenus sains et saufs de la guerre contre les Français de Gigelli, ont été trouvés par M. le commandant Payen dans la mosquée de Sidi El-Djoudi, chez les Beni-Yala. Ces dépouilles opimes, sortes de reliques de la guerre sainte, suspendues contre les murs de la chapelle, consistent en casques, cottes de mailles et épées. L'une de ces épées porte des caractères gravés sur les deux faces de la lame ; on lit d'un côté : SOLI DEO GLORIA — VINCERE AVT MORI, avec un écusson dans lequel est dessiné un cygne avec ces mots autour : VIRTVS TVNERI SVPERSTIS, 1637 ; sur l'autre côté de la lame : PRO ARIS ET FOCIS FIDE SED CVI VIDE ; — le reste est illisible, effacé par la rouille.

J'ai vu également entre les mains d'un Kabile une plaque ronde en cuivre, d'un diamètre double de celui d'une pièce de cinq francs, servant probablement d'ornement à une armure. Sur cette plaque, était gravée l'image d'une cigogne ayant une couronne de comte passée dans le cou. — Le bec tenait une banderole avec ce mot : FORTVNA, en caractères gothiques. Enfin, dans la salle des trophées de la division de Constantine, où sont déposées les armes prises à l'ennemi pendant les expéditions de nos troupes, depuis que nous sommes maîtres du pays,

sont déposées plusieurs longues épées qui datent incontestablement du temps de Louis XIV.

Après cette digression, reprenons la suite des événements. Le malheur, qui semblait s'être attaché à l'armée française, la suivit jusques sur les côtes de Provence. La peste, qui était alors depuis un mois à Toulon, empêchant d'y débarquer les troupes, les vaisseaux reçurent l'ordre de se porter aux îles d'Hyères. Un des plus grands, la *Lune*, coula soudainement à fond en vue de ces îles. On y perdit *douze cents* hommes du régiment de Picardie, quantité de volontaires et plusieurs des meilleurs officiers de l'armée. Un navire marchand de la flotte sauva seulement une soixantaine d'hommes avec ses chaloupes. Deux autres vaisseaux, le *Soleil* et le *César*, faillirent échouer.

Telle fut l'issue de cette expédition si mal combinée. Deux rapports au roi, celui que l'on vient de lire de M. de Castellan, un des meilleurs officiers de l'armée, et l'autre de M. de Gadagne, lieutenant-général, prouvent, jusqu'à l'évidence, que la fâcheuse issue de l'entreprise fut due à l'influence mauvaise de M. de Clairville. Dans un très long rapport et très curieux mémoire, dont nous donnons encore un extrait, M. de Gadagne répondait à trois accusations que le duc de Beaufort ou ses créatures portaient contre lui : *1° d'avoir assuré qu'il conserverait Gigery sans M. de Beaufort; 2° de n'avoir pas voulu aller aux ennemis lorsque M. de Beaufort le proposa; 3° d'avoir laissé le canon.*

Après avoir clairement démontré que la prise de Bougie eût assuré la possession de Gigelli, puisque c'est de la première ville, qu'on avait négligé de prendre, que vint

le secours de canon qui décida la retraite de Gigelli, M. de Gadagne examine la conduite du duc de Beaufort et termine ainsi : « Il me suffit que Votre Majesté conçoive par tout ce que je lui dis, que M. de Beaufort, dans le commencement, n'a pas assez bien jugé de la puissance des Maures, et que, sur la fin, il a trop mal jugé de notre impuissance ; qu'après avoir vu faire tant de fautes par la conduite d'une cabale qu'il avait trop écoutée, il n'a pas voulu s'en voir convaincre pour triompher d'un ennemi qu'il avait trop dédaigné. Qu'il a cru que, par son éloignement, le mauvais succès des armes de Votre Majesté ne serait plus que mon affaire, et qu'il n'aurait point de part à ma honte.....

» Enfin, Sire, il ne m'importe pas que Votre Majesté croie que M. de Beaufort a eu tort de quitter l'armée et de n'y pas revenir ; mais il m'importe que Votre Majesté connaisse que si le canon a été laissé, parce qu'on n'a pas eu les instruments nécessaires pour les charger dans les vaisseaux, c'est, ou la faute de M. Martel et des officiers d'artillerie, ou de M. de Beaufort, ou du moins ce n'est pas la mienne ....

» Je crois avoir prouvé que toute notre mauvaise fortune en Afrique, en 1664, a pris source en la dissension qu'on a jetée entre M. de Beaufort et moi ; car j'ai fait pour y remédier tout ce qui était de mon devoir. Pour prouver cela, j'ai fait observer à Votre Majesté qu'on s'était opposé à l'attaque de Bougie qui pouvait être forcée en huit heures, et qu'on avait négligé les fortifications de Gigery, où j'avais montré qu'on ne pouvait se maintenir si l'on ne réparait la faiblesse de l'assiette par la force des travaux. Que pour retenir M. de Beaufort à la tête

de l'armée, contre l'ordre de Votre Majesté qui lui commandait de croiser entre Bougie et Gigery, le sieur de Clairville avait pronostiqué que les Maures étaient toujours faibles, qu'ils ne recevaient jamais de secours des Turcs, et que même ils n'en voudraient jamais recevoir. Que sur ces mauvais pronostics, on avait laissé les lignes imparfaites et qu'on avait négligé de mettre l'armée en état de soutenir une attaque.....

» Votre Majesté aura connu sans doute que tout mon crime aurait été de n'avoir pas aquiescé à une proposition que M. de Beaufort fit faire par M. de Clairville, d'aller aux ennemis avec *cinq cents hommes*, d'avoir proposé en même temps d'y aller avec des forces suffisantes, d'avoir consenti ensuite d'y aller avec cinq cents hommes et de n'avoir pas voulu signer la proposition de M. de Beaufort. J'ai allégué pour raison que les ennemis étaient retranchés près de leur camp; que nous serions trop faibles pour les attaquer; qu'on ne manquerait pas d'être battu, et que ce malheur jetterait l'épouvante dans toute l'armée : pour proposer d'y aller avec des forces suffisantes, j'ai eu pour raison l'apparence d'un succès favorable et l'espérance de donner du courage aux troupes. ...

» Le canon n'a été laissé que par manque, ou de temps, ou de soins, ou de palans, ou de caliornes...... Ce n'est pas la faute de l'armée, qu'en tant que la désobéissance et la terreur ont causé la précipitation de la retraite. Par la désobéissance, je n'entends que la désobéissance du service, et, par la terreur, que le désespoir du succès et le désir de la retraite, que M. de Clairville avait fait naître dans le cœur de ceux qui s'étaient trouvés susceptibles de ce mouvement. Je remarque la négligence du service,

par la lenteur avec laquelle on fit une batterie que j'avais commandée pour en ruiner une des ennemis, et par l'inexécution des ordres que j'avais donnés, pour enlever leurs travailleurs. Si, dans ces deux choses, l'obéissance eût été entière, nous eussions eu le loisir de nous retirer. Cette espèce de désobéissance est donc, en partie, cause que le canon a été laissé; je dis en partie cause, parce que la terreur s'en est mêlée; elle a été répandue par la bouche du sieur de Clairville; par ses soins, elle a gagné les suffrages de quelques officiers; par ses brigues, elle m'a arraché le consentement de la retraite. — J'en ai rejeté la proposition de la bouche de M. de Castellan, et, à deux fois, il a assemblé le conseil pour m'y résoudre. La première fois, on ne me put faire consentir qu'à condition que l'on rembarquerait les munitions, le canon et les malades, et M. Martel ne se voulut point charger du rembarquement des munitions, du canon et des malades. La terreur n'opéra pas seulement la retraite, elle la précipita; elle fit retirer les capitaines qui gardaient les brèches de la ville.

» Si M. de Beaufort, au lieu de croiser en mer, était venu dégager l'armée dès qu'il sut qu'il était arrivé du gros canon aux ennemis, nous aurions été plus forts pour nous défendre, ou plus préparés à nous retirer. Je sais que M. de Beaufort avait l'ordre de Votre Majesté d'aller croiser devant Alger; mais l'ordre subsiste-t-il quand la raison de l'ordre cesse ?..... On peut donc s'étonner justement de ce que M. de Beaufort ne soit pas retourné à l'armée, si on considère les avantages que nous eussions tirés de son retour. On s'étonnera, peut-être avec raison, qu'il ait quitté l'armée, si on observe les circonstances

de son départ. Trois jours avant qu'il mit à la voile, on vit passer des troupes qui marchèrent drapeau déployé au camp des ennemis, et qui furent reçues avec trois salves de mousqueteries. Je jugeai avec tout le monde que ce ne pouvait être que du secours avec du gros canon qui arrivait aux ennemis. M. de Beaufort feignit de n'en rien croire et prit la négative.....

» Il est pourtant vraisemblable qu'il fut informé de la vérité avant de mettre en mer, et changea si fort de discours qu'il était aisé de connaître qu'il avait changé de croyances. Dans le dernier conseil, il fit une harangue qui découvrit qu'il avait reçu de nouvelles lumières; il ne put s'empêcher de dire que si les ennemis mettaient du gros canon en batterie sur l'éminence qui canonnait le camp, il serait impossible de conserver le poste. Je doute qu'il eût tenu ce langage, s'il n'avait été averti que les ennemis pouvaient mettre du gros canon en batterie. Enfin, comme il n'augurait rien de bon de l'événement des choses, il marqua de l'embarras dans ses pensées, de la contradiction dans ses paroles, et de l'incertitude dans ses desseins. Il envisagea des extrémités trop grandes, il chercha de trop grandes précautions, il fit des propositions éloignées et rejeta des conseils raisonnables; et, tout cela n'aboutit qu'à s'embarquer le même jour et à quitter l'armée; il emmena avec lui un interprète nommé Durand, que je ne pus jamais obliger à demeurer avec moi. Cet homme avait quelques intelligences parmi les Maures, et assurément que M. de Beaufort savait par lui que les ennemis avaient reçu du canon et du secours. Quoiqu'il en soit, on peut assurer que le canon était arrivé avant que M. de Beaufort partit, puisque, dès le lendemain de

son départ, les ennemis travaillaient à une batterie, et qu'à la pointe du jour suivant, ils tirèrent de la redoute avancée. Si le duc n'était pas parti, ou s'il était revenu lui-même au lieu de nous faire avertir par M. de Turelle que les ennemis recevaient du secours, on aurait tenté la fortune des armes, ou du moins sauvé la honte d'une retraite.... »

« Signé : GADAGNE. »

Le mauvais succès de l'expédition de Gigelli fut donc causé principalement par la négligence que l'on apporta à fortifier la place, et à y réunir tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des troupes. Cette imprévoyance était, comme nous l'avons déjà dit, la suite de mesquines rivalités d'influence et de la division qui, dès les premiers jours, avait éclaté entre les chefs de l'expédition ; mais le gouvernement avait aussi à se reprocher de n'avoir pas mis à la disposition des troupes des ressources assez grandes.

Il conviendrait peut-être aussi d'attribuer une bonne partie des revers éprouvés par les troupes à leur manière de combattre, à leur équipement et à l'esprit qui les animait à cette époque. Le Kabile n'a pas changé : tel il est aujourd'hui, tel il était il y a deux siècles ; les armes à feu étaient moins répandues chez lui, c'est possible ; mais il a toujours combattu de la même manière, parce que sa tactique, appropriée à la nature du pays, tient essentiellement à son tempérament nerveux, alerte, hardi. L'instinct du sang le rend semblable à la bête fauve. A moitié nu, ou vêtu à peine de quelques lambeaux d'étoffe roulés dans la poussière, afin de leur donner en-

core davantage la couleur de la terre, il marche au combat en rampant comme un chat, profitant de la moindre aspérité de terrain pour s'embusquer. Il guette ainsi le moment où il pourra ajuster son ennemi et le frapper sans s'exposer à ses coups. S'il échoue, la fuite ne le déshonore point, car son système est, avant tout, de causer du mal sans s'exposer à en recevoir lui-même.

Quelle était l'attitude et l'esprit de l'armée de débarquement devant Gigelli ? On était alors au mois d'octobre, époque de l'année où les chaleurs sont encore accablantes sur la côte d'Afrique. Le matériel et l'équipement militaires n'étaient guère appropriés au climat ; le costume même des officiers et soldats était fort défectueux et gênant pour faire la guerre à des hommes comme les Kabiles. Ces casaques brodées ou ces cuirasses étincelantes servant de point de mire, ces feutres empanachés sur une perruque étouffante, ces vêtements ornés de dentelles et de rubans ; enfin, les larges baudriers et les bottes à chaudron étaient, en résumé, fort incommodes, quand il fallait se mouvoir avec prestesse. L'inexpérience de la manière de combattre des montagnards berbères, dont on méprisait beaucoup trop la valeur, faisait que, soldats et officiers, avec cette témérité chevaleresque du temps, s'avançaient vaillamment à découvert, s'exposant aux coups d'un ennemi souvent invisible et ne tirant qu'à coups sûrs. Ces bravades nobles et belles, mais complétement stériles et superflues, en présence d'un ennemi sauvage, éclaircissaient les rangs de l'armée, composée d'une jeunesse valeureuse, et compromettaient ainsi le succès de la campagne. Mais tel a toujours été le caractère français, et il ne serait pas impossible que quelque document du

temps nous révélât que les Français, se posanl en cible et saluant les Kabiles, leur eussent dit : « *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous mêmes,* » prélude des paroles mémorables qu'ils échangeaient, un siècle plus tard, avec une armée civilisée, son émule en héroisme.

Nous avons eu à citer plusieurs actes de courage de la part des officiers placés à la tête de l'armée de débarquement. Le duc de Beaufort, au caractère bouillant, se conduisit fort bravement en chargeant aux premiers rangs dans le combat qui eut lieu le 5 octobre; mais comme il était très vantard de sa nature, il prétendit, après sa rentrée en France, avoir *fendu jusqu'aux hanches, et d'un seul coup de sabre,* un cavalier arabe qui avait osé se mesurer avec lui. On fit alors à Paris cette chanson narquoise, qui devint populaire (1) :

Ce vaillant duc de Beaufort,
Que tout le monde adore,
A pourfendu, ce dit-on,
D'un seul coup d'estramaçon
Un More, un More, un More.

Or, admirez la vertu,
De ce diable de More;
Quand Beaufort l'eut pourfendu,
Il courait comme un perdu,
Encore, encore, encore.

L'expédition de Gigelli, quoique terminée d'une manière fâcheuse, eut cependant pour résultat d'effrayer

(1) Le duc de Beaufort fut tué en 1669, en combattant les Turcs au siége de Candie.

les Algériens. Le duc de Beaufort, qui était resté à la tête de la flotte, poursuivit les corsaires, les battit le 24 juin 1665 devant la Goulette, le 24 août devant Cherchel, et fit oublier promptement la fin malheureuse de l'expédition de Gigelli. Le 17 mai 1666, le divan d'Alger demanda la paix et signa un traité avantageux pour la France (1).

Après le départ de l'armée française, les Turcs laissèrent à Gigelli une garnison d'une cinquantaine de janissaires, occupant militairement la tour génoise bâtie à l'entrée de la presqu'île. Il est probable qu'ils ne sortaient jamais de leur réduit, ce que n'auraient pas toléré les populations des tribus voisines, qui conservèrent leur complète indépendance. Du reste, la relation du *Voyage pour la rédemption des captifs,* fait en 1720, relate, au sujet de l'état d'insoumission du pays, un fait caractéristique recueilli à Alger par un vénérable père trinitaire français, qui put en apprendre les détails de la bouche même de ceux qui y avaient figuré ; ce récit démontre, en outre, que les mœurs des Kabiles étaient, il y a un siècle, ce qu'elles sont aujourd'hui :

« Madame la comtesse de Bourk, allant rejoindre son mari, ambassadeur auprès du roi d'Espagne, s'embarqua à Cette, sur une tartane génoise, pour Barcelone. La comtesse, sa fille, âgée d'une dizaine d'années, et leur suite, tombèrent entre les mains d'un corsaire algérien qui captura la tartane. Une violente tempête poussa le corsaire dans le golfe de Collo. Au lieu de rester à l'an-

(1) En 1682, les pirates algériens violaient encore leurs promesses formelles, et le dey Hassan poussa même l'insolence jusqu'à déclarer la guerre à la France. C'est alors que Duquesne vint bombarder Alger.

cre dans cet endroit sûr, le raïs voulut reprendre la mer pour se rendre à Alger; mais, en doublant le cap, un vent contraire le jeta à la côte, où le frêle navire fut bientôt brisé en mille pièces. Madame de Bourk se noya; sa fille et quatre domestiques échappèrent heureusement au naufrage, et, aussitôt arrivés à terre, furent dépouillés de leurs vêtements par les Kabiles du littoral, entre les mains desquels ils tombèrent.

« Ce fut en ce pitoyable état, dit la relation, qu'ils furent conduits d'abord jusqu'aux cabanes de la première montagne; on les pressait de marcher à force de coups par des chemins âpres et raboteux, qui mirent leurs pieds tout en sang; surtout la fille de chambre était à plaindre, qui, s'étant fait plusieurs plaies en passant sur les rochers, était presque couverte de sang; ils étaient avec cela chargés chacun d'un paquet de hardes mouillées, et portaient tour à tour la demoiselle. Arrivés à demi-morts à la montagne, ils furent reçus parmi les huées des Maures et les cris des enfants, et comme il y a beaucoup de chiens en ce pays là, excités par le tumulte, ils y joignirent leurs aboiements. L'un d'eux, d'un coup de gueule fit plusieurs trous à la jambe du laquais, et un autre emporta un morceau de la cuisse de la fille de chambre..... »

Arrivés à la bourgade kabile :

« On leur donna d'abord à chacun une méchante capote remplie de vermine, et, après tant de fatigues, on leur donna pour toute nourriture un fort petit morceau de pain de sarrazin, pétri sans levain et cuit sous la cendre, avec un peu d'eau, et pour leur repos ils eurent la plate terre.....

» Il y avait dans ce lieu environ cinquante habitants,

tous logés dans cinq ou six cabanes, faites de branches d'arbres et de roseaux, dans lesquels ils demeurent hommes, femmes, enfants et bestiaux de toute espèce. Ces barbares s'assemblèrent dans celle où étaient trois des captifs, et tinrent conseil sur leur sort. Les uns concluaient à la mort, les autres dans l'espérance d'une grosse rançon furent d'un avis contraire, ainsi toute l'assemblée se sépara sans rien conclure.

» Le jour suivant, ayant appelé les habitants des adouars voisins, ils revinrent en plus grand nombre, leur faisant force menaces. Ils leur montraient du feu, leur faisaient entendre qu'ils les allaient brûler tous vifs; d'autres tirant leurs sabres, faisaient contenance de leur trancher la tête. Un d'entre eux prit mademoiselle Bourk par les cheveux, et lui appliqua le tranchant de son sabre sur le cou; d'autres chargeaient leur fusil à balle en leur présence et les couchaient en joue.....

» Les plus ardents se radoucirent un peu; mais les enfants et les femmes redoublaient leurs insultes à chaque moment; on les gardait avec tant d'exactitude qu'un Maure, la hallebarde en main, les accompagnait jusqu'aux nécessités, de peur qu'ils ne se sauvassent et que leur proie ne leur fut enlevée de force.

» Les Maures ne se contentaient pas d'avoir en leur possession ces cinq chrétiens; ils voulurent encore profiter des effets que la mer avait engloutis. Comme ils sont si habiles plongeurs dans les eaux qu'ils sont bons coureurs sur les montagnes, ils eurent bientôt tiré du fond de la mer les ballots et les caisses, ainsi que les corps morts. Après avoir retiré les corps sur le rivage, ils les dépouillaient tous nus pour profiter des habits, et cou-

pèrent avec des cailloux les doigts de madame de Bourk pour avoir ses bagues, craignant de profaner leurs couteaux s'ils les appliquaient sur les corps des chrétiens... Le bey de Constantine fit réclamer les prisonniers, menaçant, si on ne les lui remettait pas, d'aller les chercher avec son camp. A quoi les Maures kabiles répondirent « qu'ils ne craignaient ni lui ni son camp, quand il serait joint à celui d'Alger. » *Ces Maures ne reconnaissaient pas la puissance d'Alger;* quoique enclavés dans le royaume et naturellement du nombre des sujets, ils vivent dans l'indépendance sous le nom de *Cabaïls*.

» Mademoiselle de Bourk fit parvenir quatre lettres successives à M. Dusault, consul de France à Alger. Le dey donna des lettres de recommandation pour le marabout de Bougie, qui furent portées par l'interprète du consulat. Le marabout de Bougie et celui de Gigelli montèrent à cheval et prirent la route des montagnes, qui étaient à cinq ou six journées de marche de Bougie

» Le cheïkh de Koucou, chez qui les Kabiles avaient conduit les prisonniers trois semaines après leur naufrage, consentait bien à la liberté des quatre domestiques ; mais il voulait absolument retenir mademoiselle de Bourk, qu'il destinait pour épouse à son fils âgé de quatorze ans, — disant que son fils n'était pas indigne d'elle, et que quand elle serait fille du roi de France, son fils la valait bien, étant né du roi des montagnes (1). — Enfin, la re-

(1) La famille religieuse des Ben-el-Kadi, dont nous avons indiqué plus haut le rôle important à l'époque de la conquête de l'Algérie par les frères Barberousse, exerçait toujours un grande autorité dans la ville de Koucou et dans le Jurjura. Il est probable que les Kabiles lui firent, par déférence, hommage des cinq prisonniers chrétiens.

mise d'une rançon de 900 piastres le décidèrent à rendre la liberté à la jeune personne, qui fut ramenée à Alger avec ses domestiques. »

Nous venons de remarquer, dans le récit authentique qui précède, que les Turcs n'obtenaient satisfaction des Kabiles que par l'intermédiaire conciliant de leurs marabouts. Celui de Bougie, qui contribua le plus à la délivrance de mademoiselle de Bourk et de sa suite, doit être évidemment Sidi Amokran, qui, dès le XVIe siècle, jouissait d'une grande réputation de sainteté et dont nous aurons bientôt longuement à nous entretenir.

En flattant l'amour-propre de ces personnages religieux par des cadeaux et des compliments emphatiques, en leur constituant des apanages seigneuriaux pour satisfaire en même temps leur cupidité, les Turcs se créaient ainsi des alliés assez fidèles, dont le concours était fort utile pour mettre un frein à l'esprit indépendant et, en même temps, turbulent des Kabiles.

Pendant l'une de nos dernières expéditions dans la Kabilie orientale, en 1865, j'ai cherché avec soin à me rendre compte de l'influence que les beys de Constantine et les pachas d'Alger avaient pu exercer sur ces populations à demi-sauvages, à quelle époque remontait cette influence et jusqu'où elle avait pénétré. Les Kabiles sont tous illétrés, on peut l'affirmer sans crainte d'être contredit ; mais il y a parmi eux de nombreuses familles de marabouts avec lesquelles les Turcs durent par nécessité entrer en relations, afin d'utiliser leur crédit pour dominer, si ce n'est de fait, au moins par la forme, les masses des tribus. J'ai vu presque tous ces marabouts à tour de rôle, dans nos camps, et j'ai obtenu communi-

cation de leurs titres et papiers de famille. Voici, par ordre chronologique, les documents les plus anciens que j'ai trouvés chez eux :

1° Les marabouts de la famille de Sidi Aïssa-ben-Sidi-Moumen, ont un titre établissant leur noble origine religieuse de cherifs ou descendants du prophète, avec exemption de tout impôt envers l'État et ordre aux fonctionnaires et aux populations de les traiter avec respect. Cette pièce a été délivrée à la fin de l'an 1032 par Abd-Allah-Husseïn, pacha d'Alger (1621 de J.-C.).

Un second diplôme renouvelant le précédent, délivré par Youssef-Pacha, de fin de djoumad 2me de l'an 1050 (1640).

Leurs autres titres sont postérieurs à cette époque et n'offrent, dès lors, aucun intérêt.

2° Les marabouts dits Oulad Sidi Ali-ben-Mohammed-Cherif, dont l'arbre généalogique a été établi par le kadi de Bougie, l'an 801 de l'hégire (1398), ont un titre de Youssef-Pacha, de l'an 1059 (1649), prescrivant aux Beni-Merouan, Dehemcha, Adjissa et Mellara, de les traiter avec considération et de respecter leurs biens. Cette famille est probablement une de celles qui furent forcées d'abandonner Bougie et de se réfugier dans les montagnes voisines, lors de la prise de cette ville par les Espagnols, en 1510 de notre ère.

3° Les Oulad Sidi Abd-el-Ouhab-ben-Sidi-el-Mihoub, ont deux titres délivrés en 1118 et en 1119 (1707), par les pachas Hasseïn-Dey et Baktach, ordonnant aux populations kabiles de respecter et d'honorer les deux zaouïas que cette famille possédait aux Oulad Salem, dans les montagnes voisines du Babor, et à Laoula, dans la vallée de

l'oued Sahel. Ces titres autorisent, en outre, les dits marabouts et leurs serviteurs à entrer sur le marché d'Alger, sans payer aucun droit d'octroi, les huiles ou autres denrées qu'ils voudront y vendre. Ils sont libres aussi de sortir de la ville les marchandises qu'ils emporteront dans leur pays sans payer aucun droit (1).

Nous aurions à citer encore une série d'autres personnages religieux, tels que les Oulad Si Kacem-ben-Oum-Hani, — les Oulad Mohammed-ben-Baza, — les Oulad Sidi El-Aribi, — les Oulad Sidi Touati, — les Oulad-bou-'Araour, — les Oulad Sidi El-Djoudi et les Moula-Chokfa, — qui habitent tous ces montagnes; mais soit par ce sentiment de défiance ombrageuse enraciné chez les hommes de religion, soit qu'ils aient perdu ou qu'ils ne possèdent réellement pas de titres anciens, les diplômes qu'ils m'ont montrés sont tous postérieurs à ceux analysés plus haut, et n'offrent aucun intérêt au point de vue historique.

Occupons-nous maintenant de la famille religieuse des Oulad-Amokran, qui joue le plus grand rôle dans les annales du pays. Nous avons déjà parlé de son origine et de sa noblesse dans notre *Histoire de Bougie;* nous ne voudrions pas nous répéter; mais il est cependant indispensable de revenir sur certains faits importants, afin que le lecteur puisse bien se rendre compte de la situation.

Les Oulad-Amokran, ou, plus communément, Mokran

(1) La famille de Sidi El-Mihoub s'est depuis longtemps divisée en deux branches distinctes. L'une d'elles habite toujours dans les montagnes voisines du Babor; l'autre réside encore à Imoula, non loin d'Akbou, dans la vallée de Bougie; son chef actuel est le kaïd Si Cherif-Amzïan, kaïd de l'Harrach.

comme le prononcent les Arabes, font remonter leur généalogie jusqu'à Mahomet. Un de leurs ancêtres, Si Ahmed-ben-Abd-er-Rahman, fonda, au XVIe siècle, un petit royaume kabile, dont la Kalâa des Beni-Abbas devint la capitale. Le fils de ce dernier, Si Abd-el-Aziz, est le guerrier intrépide et chevaleresque, tant vanté par Marmol, qui succomba glorieusement en défendant son pays contre l'agression des Turcs, après s'être allié avec les Espagnols, maîtres de Bougie. Ensuite régna son frère, Amokran, nom qui, en langue berbère, signifie *grand* ou *chef,* et qui servit depuis de nom patronymique à ses descendants. Son fils, Sidi Nacer, lui succéda vers l'an 1600 de notre ère ; mais il fut assassiné par ses propres sujets, et avec lui disparut la petite royauté kabile de la Kalâa des Beni-Abbas. Sidi Nacer laissait plusieurs enfants : l'un d'eux, nommé Sidi Betka, — nous ignorons s'il était l'aîné de la famille, — fut sauvé par les Hachem, fidèles serviteurs de son père infortuné, qui le conduisirent en sûreté dans la Medjana, où il devint la souche de la famille féodale des Mokrani, qui habite aujourd'hui encore ce pays. Un autre enfant fut emporté par sa mère dans la vallée de Bougie. C'est là, de son côté, que cet enfant, nommé Mohammed-Amokran, grandit et ne tarda pas à acquérir une certaine influence sur les peuplades kabiles, en raison de son illustre origine et des vertus religieuses dont il était doué lui-même. Le chef de la garnison turque de Bougie entra en relations avec Si Mohammed-Amokran, et dut lui prodiguer toutes sortes de faveurs, car la tradition locale rapporte que le saint marabout abandonna la zaouïa qu'il avait fondée à Amadan, dans la tribu des Beni-bou-Msaoud, pour venir habiter Bougie, où il continua à résider jus-

qu'à sa mort. Il laissa plusieurs enfants, dont le principal, qui hérita de son autorité religieuse, se nommait Sidi Abd-el-Kader (1). Nous avons suffisamment parlé de ce personnage dans l'Histoire de Bougie, et nous avons dit qu'il était spécialement chargé de l'exploitation des forêts voisines de cette ville pour fournir les bois de construction, — karasta, — nécessaires à la marine algérienne. Plus tard, vers 1740, des bois d'une qualité supérieure à ceux des tribus de Bougie, ayant été découverts aux Beni-Four'al, près de Gigelli, l'exploitation au profit des Turcs se porta presque exclusivement sur ce nouveau point. Mais comme l'influence des Oulad-Amokran n'était pas suffisamment établie dans cette région, les Turcs déterminèrent un des membres de la famille à aller fixer sa résidence à Gigelli, d'où il pourrait mieux servir leurs intérêts. Ce qui précède explique les causes de la scission survenue entre les différents membres de la famille des Oulad-Amokran de la vallée de Bougie. Le noyau principal resta à la zaouïa d'Amadan, où on le retrouve encore de nos jours. Le petit-fils de Sidi Abd-el-Kader, nommé El-Hadj-el-Mekki-ben-Mohammed-Cherif, comblé de faveurs et de priviléges, alla donc habiter Gigelli, où il travailla à gagner des partisans en faveur des Turcs, ses protecteurs. Le diplôme suivant, dont nous donnons la traduction, indique la nature de ses fonctions et les pérogatives dont il jouissait :

(1) Les enfants de Sidi Abd-el-Kader, au nombre de cinq, nous sont connus par un titre de propriété qui nous a été communiqué récemment. Ils se nommaient : Mohammed, Ahmed, Mohammed-Cherif, El-Mohoub et Abd-el-Kerim. Le troisième, Mohammed-Cherif, est le père de El-Hadj-el-Mekki, lequel est la souche des Amokran de Gigelli.

« Louange à Dieu unique !

» Faisons savoir à quiconque lira cet ordre généreux, cet écrit manifeste, resplendissant, aux kaïds, notables et gens du peuple, aux agents du gouvernement et à tous ceux qui sont chargés de l'administration des populations, notamment dans la petite ville de Gigelli, — que nous avons laissé tomber nos faveurs sur le porteur du présent, le très élevé, l'excellent Si El-Hadj-Ahmed-el-Mekki, descendant du chef religieux Sidi Mohammed-Amokran, que Dieu nous fasse participer aux grâces qu'il lui a accordées, amen !

» Nous l'avons nommé *marabout* de la petite ville de Gigelli, et nous statuons que nul d'entre les gens de la garnison ne pourra l'inquiéter par des vexations ; ni l'agha de la nouba ni autre, qu'il soit habitant ou soldat de la garnison de la petite ville de Gigelli, ne portera témérairement atteinte à la considération dont il jouit. Tout cela, nous le faisons pour rehausser son prestige, en raison des services qu'il rend à la garnison de Gigelli, en assurant le transport de ses approvisionnements ; — par égard aussi pour la mémoire de son aïeul, et, enfin, à cause des secours qu'il prodigue généreusement aux pauvres et aux malheureux.

» Écrit par ordre du très élevé, de l'illustre, notre maître, le seigneur souverain Sidi Ali-Pacha.

» A la date du second tiers du mois de choual de l'an 1168 (juillet 1755) (1). »

(1) Le texte original de ce curieux document, que j'ai publié déjà en arabe et en français dans la *Revue africaine*, m'a été communiqué par M. le capitaine Lenoble, chef du bureau arabe de Gigelli.

Nous avons dû indiquer tout d'abord la situation officielle d'El-Hadj-el-Mekki ; mais si nous avions suivi un ordre chronologique dans la transcription des diplômes qui nous ont été communiqués par sa famille, nous aurions dû mentionner premièrement la pièce suivante :

Cachet : Le serviteur de Dieu, Hassen-ben-Husseïn-Bey, 1163 (1749 de notre ère).

« Louange à Dieu seul !

» Notre présent ordre béni, fortuné, digne de louanges, délivré à notre fils, Si Ahmed-el-Mekki, marabout de Gigelli, constate que nous lui avons fait la faveur de lui accorder le respect et la considération. Tous les droits et toutes les immunités que lui ont accordé nos prédécesseurs, les beys de la province de l'est (de Constantine), nous les lui concédons et les confirmons par le présent.

» Nous l'avons chargé spécialement de ce qui a trait aux peaux de panthères, afin que nul autre que lui ne s'en mêle et que personne autre que lui n'en achète. Nous le recommandons, en outre, à toutes les tribus telles que les Hamouïa, aux populations de Ben-Achour (1) et autres d'entre les tribus de cette région, afin que nul ne l'arrête sur son chemin, et que personne ne l'approche dans le but de le tromper ou de lui nuire. Quiconque lui causera quelque dommage, n'aura à s'en prendre qu'à lui même; il lui sera appliqué une sévère punition. Ainsi le prescrit notre présent ordre; on se conformera à ce

(1) Les Ben-Achour sont les membres de la famille féodale qui gouverne le Ferdjioua depuis environ trois siècles.

qu'il renferme; que l'on n'y contrevienne pas, c'est ce qu'il faut faire.

» Salut, de la part du très fortuné Si Hassen-Bey, que Dieu le fortifie !

» Écrit à la date du premier tiers du mois de djoumadtani, l'an 1165 (1751). »

Les dépouilles de panthère étaient un objet de luxe fort recherché par les gouvernants turcs, qui en faisaient hommage aux pachas ou au sultan de Constantinople lui-même, pour obtenir leurs bonnes grâces. Le monopole de la chasse ou de l'achat, accordé par cet ordre du bey, avait pour but de se procurer plus facilement et d'une manière plus certaine les peaux de panthère dont il pouvait avoir besoin, et qui, cependant, ne sont pas rares dans toute la région montagneuse et boisée du littoral. On voit qu'il y a loin de là à notre système de primes pour la destruction des animaux nuisibles.

Mais n'oublions pas de faire ici une courte digression, pour indiquer ce que devait être la ville et la population de Gigelli vers cette époque. Notre compatriote, le médecin naturaliste Peyssonnel, qui la visita au mois de septembre 1725, la décrit en ces termes :

» On y voit quelques lambeaux de vieilles murailles et les débris des fortifications que les Français y avaient construites lorsqu'ils la prirent, en 1664. Du côté de la terre où est la porte, il y a une mauvaise tour qui tombe en ruines, et la ville ne contient aujourd'hui qu'une soixantaine de mauvaises maisons bâties de briques et de terre. Elle est habitée par des Maures, la plupart marchands et matelots; ils achètent les cuirs, les cires et les huiles

des Kabiles, et les vont vendre à La Calle, à Tabarque, à Tunis et à Alger. Ils s'appliquent aussi à la pêche du corail; ils ont aujourd'hui quatre bateaux pêcheurs. Quoique misérable en apparence, ce petit lieu ne laisse pas d'être riche. »

Un autre diplôme des Amokran, non moins curieux que ceux qui précèdent, est celui-ci :

« Nous avons accordé nos faveurs à Si Ahmed-el-Mekki-Amokran, et nous l'avons replacé au poste qu'il occupait précédemment. Nous retirons la gestion des affaires des mains de son neveu, Si El-Medhi, à qui nous les avions confiées. Ce retrait est complet, afin que Si El-Mekki susnommé soit seul chargé de toutes nos affaires de la karasta, et du transport de la solde que nous envoyons habituellement à notre garnison fortunée de Gigelli, ainsi que des autres fonctions dont il était investi autrefois. Nous l'avons réinstallé selon le mode consacré précédemment.

» Salut de la part de Si Ahmed-Bey, gouverneur de la province de Constantine; milieu du mois de châban de l'an 1170 (1756). »

L'intérêt offert par la pièce qui précède n'est pas de savoir que Si Ahmed-el-Mekki, obligé de se rendre à Bougie auprès de sa famille, fut provisoirement remplacé par son neveu, qui lui céda les fonctions à son tour. Mais le passage où il est parlé du transport de la solde des troupes composant la garnison de Gigelli, peut attirer l'attention de ceux qui s'occupent de l'organisation intérieure et des rouages administratifs de l'ancien beylik de Constantine. En pays Kabile, au milieu de populations

ne reconnaissant aucun maître, les chemins étaient peu sûrs et les Turcs n'exerçaient aucune espèce d'influence; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le transport des fonds de l'État confié à un marabout dont la réputation de sainteté inspirait plus de respect qu'une escorte nombreuse et bien armée (1).

Par suite d'un privilége exceptionnel, dont l'origine remonte à Kheïr-Eddin, qui voulait ainsi reconnaître et récompenser la fidélité de ses premiers alliés barbaresques, les habitants de Gigelli étaient exempts de tout impôt en nature ou en numéraire. Quant aux tribus voisines, elles ne payaient pas davantage; aussi le gouvernement turc était-il obligé d'approvisionner la garnison de Gigelli, en solde et en vivres, à l'aide de ravitaillements périodiques, expédiés d'abord d'Alger sur des bâtiments, et, plus tard, de Constantine à travers le pays Kabile (2).

Les marabouts Amokran étaient chargés de protéger la marche régulière de ces convois en les faisant escorter, d'étape en étape, par un certain nombre d'hommes armés, fournis successivement par chaque tribu dont on traverserait le territoire, et auxquels on accordait quelques

(1) Les Beni-Amran, Beni-Sïar, Oulad-bel-Afou, Beni-Kaïd, Beni-Ahmed, Beni-Mahammed et Oulad-Sâad, qui reconnaissaient l'autorité religieuse des Oulad Amokran, payaient l'achour à cette famille. Cet impôt portait sur le blé et l'huile, et n'était pas réglé d'une manière uniforme, parce qu'il était nécessairement proportionné aux produits de la récolte.

(2) La famille des Oulad-Amokran devait faire transporter gratuitement à Gigelli la quantité de bois à brûler nécessaire aux besoins de la garnison turque. Nous avons entre les mains une lettre très-sévère du bey de Constantine au commandant de cette garnison, lui disant que le marabout se plaint, avec raison, qu'il exige plus de bois qu'il ne lui en faut, et qu'il doit se contenter des trois convois périodiques de combustible que la coutume alloue à ses janissaires.

légères récompenses à l'anniversaire des grandes fêtes religieuses, ou bien encore des terres de culture en pays de plaine.

A l'épоqne où Salah bey gouvernait la province, un autre personnage fut adjoint aux Oulad Amokran pour assurer le service des convois. Celui-ci, du nom de Si Abd-er-Rahman-el-Fergani, homme très instruit et kadi de la ville de Gigelli, remplissait, en outre, l'emploi de secrétaire de l'agha commandant la garnison ; c'était lui-même qui, la plupart du temps, marchait en tête des convois ou des détachements de janissaires allant de Constantine à Gigelli. Ses descendants lui succédèrent dans l'exercice de ses fonctions (1).

Nous avons vu également, dans le diplôme qui précède, que les Oulad-Amokran étaient chargés de traiter avec les Kabiles pour la fourniture des bois de construction, — *karasta,* — destinés à la marine algérienne. Nous ne reviendrons pas sur cette importante question, que nous avons étudiée assez longuement dans l'*Histoire de Bougie.* Il suffira de rappeler ici que ces bois étaient extraits des forêts de chênes-zan qui existent dans la tribu des Beni-Four'al, où la famille des Habilès-ben-'Aouaz, notables de l'endroit, avaient la haute direction des chantiers d'exploitation (2).

(1) Cette famille très recommandable rendit jadis de bien grands services aux Turcs. Lors de la prise de Gigelli par nos troupes, elle prit la fuite et se réfugia dans les tribus ; au bout de quelque temps, elle sollicita du commandant supérieur l'autorisation de rentrer dans ses penates et offrit sa soumission. Depuis lors, chacun des membres de la famille s'est rendu utile, en occupant dans l'administration française divers emplois de kadi ou secrétaire du bureau arabe, dont ils ont su se rendre dignes par leur instruction, leur moralité et leur dévouement.

(2) Voir notre *Histoire de Bougie*, pages 205 et suivantes.

Quelques autres documents arabes dont nous avons fait la traduction, et qui, par ordre chronologique, devraient figurer ici, ne présentent aucun fait saillant ; nous nous dispenserons donc de les reproduire. L'un d'eux, cependant, relate la mort de Si Ahmed-el-Mekki-Amokran, qui eut lieu vers l'an 1800 de notre ère. Il fut remplacé par ses deux fils, Si Mohammed et Si Tahar, jeunes gens en bas âge et sans autre influence que celle de la renommée de leurs aïeux, et auxquels le bey El-Hadj-Mustapha dut donner un tuteur. Cette circonstance méritait d'être consignée, parce qu'elle explique, dès à présent, la cause majeure qui empêcha d'étouffer, dès son début, la grande révolte kabile de 1803.

C'est à Gigelli même que se manifestèrent les premiers symptômes de cette rebellion mémorable, qui mit en péril la domination turque dans toute la province. Nos devanciers eurent comme nous un assez grand nombre de révoltes à combattre, ce qui prouve que le fanatisme religieux contre le chrétien n'a pas toujours été le principal mobile des levées de boucliers des peuplades algériennes. Mais souvent les Turcs ne prenaient pas la peine de faire marcher des troupes contre les prétendus cherifs, cause des agitations intestines : une somme d'argent donnée à propos et entre bonnes mains, suffisait presque toujours pour abattre, dès le début, le drapeau de l'insurrection avec celui qui l'avait dressé. Nous aurons bientôt à relater un exemple frappant de cette manière de procéder.

Les événements de 1803, dont les effets désastreux faillirent ébranler sérieusement l'autorité des Turcs, nos prédécesseurs, méritent d'être étudiés avec soin. J'espère les présenter dans toute leur exactitude et fixer défini-

tivement certains points encore indécis, grâce aux nouveaux renseignements que j'ai recueillis auprès des Oulad-Amokran et de plusieurs autres de leurs compatriotes. Le rôle important des Oulad Amokran dans toutes les affaires du pays, a été déjà suffisamment démontré, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir, et il explique assez par lui-même le degré de confiance que nous accordons aux informations qu'ils nous ont fournies.

Sur la foi de premiers renseignements incomplets, plusieurs écrivains avaient assuré que l'insurrection kabile de 1803 tenait à des causes purement locales, et non pas aux influences d'une politique extérieure, ainsi que l'avait annoncé le capitaine Sander-Rang, en basant son opinion sur les bruits répandus à Alger même à cette époque (1). On avait dit d'abord que les Kabiles étaient poussés à la révolte par les Anglais, ce qui était exact, puisque le cherif marocain, promoteur du mouvement, l'avouait publiquement, comme nous le rapporterons plus loin. Mais bientôt se produisit un revirement d'opinion, et on devine facilement d'où vint le bruit qui courut à Alger, que la révolte était soudoyée par la France ; que des sujets français étaient dans les rangs des rebelles, et que même un frère de Napoléon était à leur tête. Cette absurdité trouva d'autant plus de crédit parmi les crédules algériens, qu'ils avaient vu peu de temps auparavant, dans leur rade, le prince Jérôme Napoléon à la tête d'une division de nos vaisseaux qui venait réclamer les Français, Italiens et Liguriens captifs (2).

(1) Sander-Rang, *Tableau des Établissements français en Algérie.*

(2) Berbrugger, *Un Cherif kabile en 1804.*

La masse des indigènes de la province ne vit et ne comprit que ce qui peut s'appeler le côté matériel de la révolte. Naturellement, nous avons d'abord partagé cette opinion, parce qu'elle était la plus répandue ; repoussant dès lors la version du capitaine Sander-Rang, comme non fondée, on avait cru devoir adopter celle tenant à des causes purement locales. Mais le mystère qui présida, en quelque sorte, au mouvement insurrectionnel, devait nous être révélé, un jour ou l'autre, par des gens mieux informés. C'est ce qui a eu lieu à l'aide des documents authentiques possédés par la famille des Oulad-Amokran, parfaitement initiée, en outre, aux événements de sa patrie, et qui nous expliquent le lien des événements et l'influence de certains personnages historiques.

Les cherifs qui habitent le Maroc avaient jadis l'habitude de désigner l'un d'entre eux pour conduire en Orient le *rekab,* ou la grande caravane de pélerins moghrebins se rendant annuellement à la Mecque. Ce cherif prenait le nom d'émir *Bou-Dali,* c'est-à-dire d'émir qui, *à son tour,* était, pendant toute la durée du voyage, investi du commandement de la caravane.

Vers le commencement de ce siècle, l'émir Bou-Dali El-Hadj-Mohammed-ben-el-Harche, suivi de ses compagnons marocains et d'une foule d'autres pélerins de l'Algérie, de la Tunisie et de la Tripolitaine, qui avaient pris place dans les rangs de la caravane allant à la Mecque, traversait l'Égypte où Bonaparte avait planté le drapeau de la France. A cette époque, Kléber et ensuite Menou, réduits à leurs propres ressources par un étroit blocus qui les privait même des nouvelles de la patrie, avaient à résister contre des ennemis sans nombre et de

toutes nationalités, Arabes, Turcs et Anglais, ligués entre eux.

Une caravane, composée de gens aussi fanatiques que le sont les Marocains et les pélerins musulmans en général, arrivant dans un tel moment d'effervescence, devait être d'un grand poids dans la lutte. Il est probable que les nouveaux venus, trouvant l'occasion de faire la *guerre sainte contre les infidèles,* ce qui, aux yeux des musulmans, est considéré comme un acte des plus méritoires, ne se firent pas prier longtemps pour y prendre part. Ils se signalèrent, en effet, dans tous les combats livrés à nos soldats, et ne posèrent les armes que lorsque l'Égypte en fut entièrement débarrassée. En récompense de l'ardeur qu'ils avaient montrée, les Anglais ramenèrent une partie des pélerins marocains sur leurs vaisseaux. Le Bou-Dali reçut, en outre, d'un général anglais, un fusil assez curieux, qui devait lui servir plus tard à impressionner l'imagination naïve des Kabiles. Cette arme, probablement du genre des révolvers, faisait, dit-on, entendre trois détonations successives, sans que son maître la rechargeât, pendant la carrière fournie par un cheval lancé au galop.

Le 7 nivose an X de la république (17 décembre 1801), Dubois Thainville, au nom du premier consul Bonaparte, avait signé un traité d'amitié avec le dey d'Alger Mustapha-Pacha. L'Angleterre, alors si acharnée contre nous, ne vit pas sans déplaisir cette alliance, ce respect réciproque que se promettaient les deux gouvernements. Au moment où le traité de paix venait d'être conclu, le Bou-Dali-ben-el-Harche allait quitter l'Égypte et rentrer dans ses foyers; pendant la guerre sainte, il avait fait preuve d'un brillant

courage, d'un fanatisme ardent; c'était bien l'homme d'action, aventureux, l'agent entreprenant et hardi, qui convenait le mieux au rôle que la politique anglaise voulait créer en Algérie pour susciter des embarras à la régence alliée de la France.

— Les pélerins marocains furent donc embarqués à Alexandrie, sur des navires anglais qui les rapatrièrent. Quant au Bou-Dali, bien préparé par des discours haineux et par l'appât de grandes récompenses, il prit terre à Tunis ou à Bône avec quelques-uns de ses compagnons; le point de débarquement n'est pas autrement précisé; de là, il se rendit à Constantine, gouvernée alors par le bey Osman. A partir de ce moment, les faits et gestes du cherif nous sont parfaitement connus, nous pourrons suivre ses traces pas à pas.

Après avoir séjourné quelque temps au chef-lieu de la province, où, par prudence, il se garda bien de fomenter aucun intrigue dans la crainte d'être arrêté par les janissaires, il traversa sans bruit le pays Kabile, s'arrêta un instant aux Beni-Ahmed, et se présenta, enfin, comme l'hôte de Dieu, *dif Rebbi*, qui demande un abri, à la chapelle de Sidi Zeïtouni, située à proximité du mur d'enceinte de l'ancienne ville de Gigelli. Ceux qui virent alors le cherif, disent qu'il était âgé d'environ quarante-cinq ans; sa taille était haute, sa figure colorée et sa barbe rougeâtre; il portait la défroque en haillons de la secte mendiante des Derkaoua. Ses discours attirèrent autour de lui des visiteurs de jour en jour plus nombreux; il les charmait adroitement en leur racontant, sous les couleurs les plus fantaisistes, les phases de la guerre sainte d'Égypte. Dans ses conférences, il répétait souvent ces mots: « Les

Anglais, mes amis, ont délivré la terre de ceux qui l'avaient envahie, et Dieu m'a ordonné de bien traiter les Anglais et d'imiter leur exemple. » Plus tard, lorsqu'il arma un bâtiment corsaire, il ne cessait de recommander à ses marins de respecter les navires anglais. Ces faits seuls démontreraient quelle était la main cachée qui poussait le Bou-Dali à provoquer la révolte.

Quand l'agha de la garnison turque de Gigelli s'aperçut du mouvement inaccoutumé qui régnait aux portes de la ville, il était déjà trop tard pour l'arrêter. Un seul homme, par l'influence qu'il exerçait sur les Kabiles, aurait pu prévenir les graves événements qui allaient se produire : c'était le chef de la famille religieuse des Oulad-Amokran, fidèle allié des Turcs et leur plus ferme appui dans cette contrée. Mais ce chef, Si Ahmed-el-Mekki, était mort depuis peu, et ses deux fils, auxquels le bey de Constantine venait d'être obligé de donner un tuteur, étaient, répétons-le, encore jeunes, sans aucune expérience, et, par conséquent, trop faibles pour agir d'une manière efficace.

Le Bou-Dali, assuré du concours des Kabiles, dévoila ses projets ambitieux à ses auditeurs enthousiasmés, et conseilla de se débarrasser des Turcs oppresseurs, comme les Égyptiens s'étaient débarrassés des Français, en leur faisant une guerre acharnée. La faible garnison de Gigelli, effrayée de l'audace et du succès de ce fanatique, jugea prudent de ne pas résister ; elle s'embarqua et s'éloigna sans bruit. Celle de Collo ne tarda pas à imiter son exemple ; et il paraît même que celle de Bône se réfugia à Constantine, sur la seule nouvelle d'une prochaine attaque. Son parti se grossit bientôt d'une foule considérable, et les montagnards, séduits par son âpre éloquence et les

brillantes promesses dont il berçait leur cupidité, accoururent comme une nuée de sauterelles se ranger sous ses drapeaux.

Dès lors, le cherif, s'érigeant en souverain, organisa son petit royaume et perçut les impôts religieux. Un riche burnous en drap vert, couleur distinctive des cherifs, remplaça le sordide vêtement de Derkaoui. Il s'était donné pour lieutenant, avec le titre d'agha, gouverneur de Gigelli, un homme influent de la tribu des Beni-Kaïd, nommé Hamza-ben-Hamadouche. Le petit fortin génois qui commandait la ville reçut une garnison placée sous les ordres de deux de ses plus fidèles partisans. En prévision des combats qu'il aurait à soutenir, il poussa même la précaution jusqu'à former une ambulance à laquelle étaient attachés deux hommes ayant quelques connaissances dans l'art de guérir les blessures et de rebouter les membres fracturés.

Un habitant de la ville, le koulougli Ahmed-ben-Dernali, ancien canonnier sur un corsaire algérien, devint le chef de l'artillerie de la place. Ce même individu, qui faisait alors le cabotage sur la côte, vendit au cherif, au prix de mille réaux, un petit bâtiment de transport qui fut pourvu de matelots armés et organisés militairement.

Afin d'impressionner davantage ses nouveaux sujets, le Bou-Dali s'embarqua lui-même, annonçant avec emphase qu'il allait faire la course contre les chrétiens. Ses actes de brigandage se bornèrent à surprendre dans les eaux de l'île de Tabarque quatre bateaux de corailleurs italiens, dont il ramena en esclavage les malheureux équipages. Telle est la provenance des prétendus Français, que l'on disait figurer dans les rangs des rebelles, et on

voit qu'il y a loin de quelques pauvres pêcheurs de corail prisonniers, à une troupe de volontaires de notre pays favorisant les tentatives d'un agitateur indigène. La tradition, qui a toujours quelque fait merveilleux à sa disposition, rapporte que le cherif était allé enlever ces chrétiens dans leur pays *en marchant sur la mer*.

L'ambition personnelle du cherif et la mission politique qu'il avait à remplir, lui imposaient l'obligation d'entreprendre des conquêtes plus sérieuses. Le nombre de ses adhérents augmentant de jour en jour, il abandonna alors la surveillance de Gigelli à son agha, et se mit à parcourir les tribus kabiles. Sa première station eut lieu à Djerah, dans la vallée de l'oued Zhour, où il ordonna de construire plusieurs maisons qui formèrent bientôt un village dont les murailles en ruines se voient encore de nos jours.

L'amour que lui inspira une jeune Kabile d'une ravissante beauté, nommée Yamina-bent-Bou-Haouta, fut cause qu'il s'oublia à Djerah, et que, pendant plusieurs mois, il négligea même ses projets belliqueux. Il s'épuisait vainement en démarches auprès des parents de la jeune fille pour l'obtenir en mariage, lorsque enfin perdant patience, il l'enleva de force et se la donna pour femme, au nom des droits de sultan qu'il s'arrogeait. La fortune naissante du Bou-Dali faillit s'écrouler tout à coup, à la suite de cet acte de despotisme. Un marabout, Si Mohammed-el-Guechi, qui avait déjà montré peu de sympathie au nouveau réformateur, profita de cette occasion pour fulminer encore davantage et ameuter les esprits contre lui. Ben-el-Harche réussit, heureusement, à s'emparer de son malencontreux détracteur, auquel il fit trancher la tête.

Malgré cet incident, le village de Djerah continuait à être le rendez-vous de tous les hommes remuants, par curiosité ou par amour du changement, qualités innées dans le caractère africain : ceux-ci accouraient de tous côtés pour voir et entendre le cherif qui nourrissait, disait-on, les pauvres et se déclarait le protecteur des populations opprimées. De nombreux visiteurs lui arrivaient ainsi de Constantine, de Bône, des pays de Setif et de Bougie. Comblé d'offrandes, bien vètu, bien nourri, devenu le centre et le foyer des aspirations de tous les fanatiques, Ben-el-Harche n'aurait peut-être demandé qu'à vivre paisiblement avec sa belle maîtresse Yamina. Mais les Kabiles commençaient à s'impatienter de son inaction et à murmurer. A cette époque, le cherif entra en relations avec un marabout du nom de Zebouchi, car c'est de sa demeure de Djerah, et d'après les conseils de celui-ci qu'il annonça pour la première fois son intention d'attaquer Constantine, capitale de la province.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il faut reporter ses regards en arrière et examiner d'abord les causes de haine qui s'étaient sourdement réunies dans le cœur du nouveau personnage qui apparaît sur la scène. — Osman-Bey, surnommé le borgne, homme d'un caractère ferme et droit, exerçait depuis peu de temps le pouvoir à Constantine, lorsqu'on lui apprit que Si Zebouchi, marabout fanatique et ambitieux des environs de Redjas, près de la petite ville de Mila, abusait de son influence religieuse pour effrayer les populations, en prédisant des désastres et des calamités que la présence des Turcs attirerait sur le pays. Zebouchi s'était créé une grande réputation de piété par sa vie ascétique ; les Kabiles avaient

pour lui beaucoup de respect et croyaient fermement à toutes ses prédictions. Au lieu de se débarrasser immédiatement de ce fou dangereux, ce que n'auraient manqué de faire les beys ses prédécesseurs, Osman, par trop de mansuétude, se borna à lui retirer l'affranchissement d'impôt dont il avait joui jusqu'alors, ainsi que tous les priviléges que sa qualité de marabout lui avait valus. Il pensait, sans doute, que cette punition suffirait et qu'elle refroidirait l'imagination trop ardente du nouvel augure.

Zebouchi alla à Constantine revendiquer ce qu'il appelait un droit divin ; mais, à cause de son caractère fier et indiscipliné, on ne tint aucun compte de ses sottes prétentions, qui, pour la plupart de ces hommes, soi-disant inspirés du ciel, consistent à faire servir la religion à des intérêts particuliers. Le marabout, mécontent, s'éloigna en proférant des imprécations, et se retira dans les montagnes des 'Arrès, tribu kabile sur la rive gauche de l'oued El-Kebir. Mais sa rancune ne s'arrêta pas là : sachant bien que ses imprécations et ses anathèmes seraient sans effet s'il restait inactif, il se livra à toutes sortes d'intrigues, se posa en victime du pouvoir oppresseur ; en un mot, il mit tout en œuvre pour venger l'affront que son orgueil de marabout avait reçu : il ne cessait de répéter qu'il voulait poser son pied sur l'œil borgne du bey Osman.

Quelque impétueux que fut Zebouchi, il sentit néanmoins la nécessité de n'agir que sourdement et par degrés, afin de se créer des partisans sans trop éveiller l'attention des Turcs, qui auraient pu le faire enlever par leurs agents et l'assommer ensuite. N'oublions pas de rappeler que Zebouchi était mokaddem de l'ordre

religieux de Si Abd-er-Rahman, qui compte de nombreux adeptes dans ces montagnes, et qu'il avait, à ce titre, plié sous sa dépendance la majeure partie des Kabiles. Nous savons combien sont développées les ramifications de ces congrégations musulmanes, communiquant entre elles, de l'orient à l'occident, à l'aide d'agents mystérieux. Cela nous explique ces levées de boucliers subites, au moment où le calme le plus parfait semble, en apparence, régner parmi les populations africaines.

A cette époque, le cherif Bou-Dali-ben-el-Harche avait déjà fait son apparition aux environs de Gigelli ; Zebouchi lui écrivit et lui fit part de la haine profonde qu'il nourrissait contre le bey Osman. Cette alliance donna bientôt aux deux fauteurs de troubles une activité et une influence, dont chacun aurait probablement manqué en particulier, dans l'entreprise hardie qu'ils avaient conçue l'un et l'autre de renverser le gouvernement des Turcs. Elle nous explique aussi la facilité avec laquelle le cherif parvint à se créer des partisans dans certaines parties d'un pays où il était encore inconnu. Zebouchi et le cherif surent attacher à leurs passions l'intérêt de la multitude, en promettant le pillage, idée assez séduisante pour émouvoir des Kabiles et les déterminer à l'attaque de Constantine. Les esprits bien préparés à la lutte, et les chefs religieux de la contrée lui prêtant le concours de leur influence, le cherif Ben-el-Harche n'avait plus à hésiter. Avant de se mettre en marche, il eut encore plusieurs conférences avec les montagnards des Beni-Fergan, puis avec les Beni-Amran, et il passa enfin une sorte de revue de son armée dans la plaine de Mordj-Souker.

Les compagnons du cherif, frappant en cadence sur des

tambourins, commencèrent à éveiller l'attention du public en chantant en cœur les vieilles rapsodies mystiques des premiers siècles de l'islamisme, pour raviver les sentiments religieux et l'amour de la guerre :

J'ai monté les chevaux de sang les meilleurs, et je suis venu sur cette colline bien connue. Je veux traverser l'ennemi et le retraverser.

J'ai vu la mort sur les poitrines des ennemis. Quand nous prendrons la lance pour le combat, combattez avec la lance et le glaive.

Est-ce que les hommes ne vivent pas de guerre? Si l'ennemi marche contre nous, nous nous rencontrerons et nous briserons nos têtes les unes contre les autres.

Ne savez-vous pas que je suis le guerrier éprouvé, et que de l'est à l'ouest on connait mes faits d'armes?

Combien de guerriers au maintien orgueilleux, à ma vue ont jeté bas les armes et ont pris la fuite.

Ma voix retentira tellement devant l'ennemi, que les montagnes et les sables en trembleront.

Je suis courageux, et les plus courageux me fuient. Le lion ne se compare pas aux hommes.

Je donnerai des coups plus dangereux que le poison, et je porterai aux ennemis une atteinte plus douloureuse que la brûlure du charbon ardent.

Je ferai une journée dont on parlera à tous ceux qui resteront sur la terre après ma mort.

De tous côtés, je percerai les bataillons et je joncherai le sol des têtes de nos ennemis, que je laisserai par terre comme des œufs d'autruche.

Réjouis-toi, ô prophète de Dieu! car demain je ferai boire nos ennemis à la coupe brûlante.

C'est là que se produisit le prétendu miracle qui frappa, au suprême degré, l'imagination des Kabiles réunis en

grand nombre pour assister à cette solennité religieuse. On était alors au printemps, époque où tout fermente, plantes et animaux. L'effervescence habituelle du caratère africain était donc encore augmentée par la température de la saison. Au milieu de la foule bourdonnante, le cherif, qui était, du reste, un brillant cavalier, exécute une fantasia frénétique sur sa jument, dite El-Fassia, en faisant parler la poudre à l'aide de son fameux fusil anglais à trois coups. Ces détonations successives causaient l'admiration des Kabiles, gens naïfs, recourant au merveilleux pour tous les faits qu'ils ne peuvent s'expliquer.

Après ses exercices équestres, le cherif présidait à la prière publique, entouré de tous ses adhérents, lorsque, dans un de ces silences solennels qui séparent les diverses parties de l'oraison musulmane, une voix sortie de dessous terre, prononça lentement ces paroles :

« Le moment est venu ! Dieu va vous livrer les oppresseurs du pays. Mohammed-bel-Harche sera votre libérateur; il est le maître de l'époque (sahab-el-ouokt). Levez-vous tous, car le Seigneur vous livrera Bône, Constantine et même Alger. »

Cette allocution, en apparence surnaturelle, jetée au milieu d'une population toujours disposée à la révolte, et qui était d'ailleurs adroitement préparée par celui qui espérait en recueillir les fruits, produisit un effet immense et instantané. Chacun des assistants, tomba le visage contre terre et ne se releva que pour crier : Dieu le veut ! la victoire est assurée !

Des Français, avant de se laisser aller à la fougue de l'enthousiasme, auraient peut-être eu l'idée de creuser la terre d'où la voix merveilleuse était sortie. Une pareille

vérification ne vint pas à la pensée des crédules Kabiles ; et c'est dommage, car ils auraient trouvé, à quelques pouces au-dessous du sol, un compère de Bel-Harche, caché dans un tombeau et faisant entendre sa voix de simple mortel par deux ouvertures adroitement dissimulées sous des touffes d'herbes (1).

La mission de Bel-Harche étant révélée et acceptée, il ne restait plus qu'à entrer en campagne. Le rebelle sachant bien qu'avec les Kabiles, il ne fallait pas négliger la question temporelle, harangua ses partisans en ces termes :

« Marchons sur Constantine ! quand nous y serons entrés, nous la pillerons ; les biens des habitants et leurs femmes seront à nous et leurs maisons nôtres. »

Cette perspective, pour le moins aussi agréable à son monde que celle du paradis, enflamma tous les courages et l'on se mit en route. Les contingents rebelles, dont le nombre grossissait d'étape en étape, se rendirent d'abord à Bou-R'ioul, chez les Oulad-bel-'Afou ; de là, aux Beni-Meslem, — aux Oulad-Aïdoun, — à Sefisfa des Mouïa, à Sidi Mohammed-el-R'orab (jardin de Salah-Bey, sur le Roumel). Le lendemain, ils attaquaient et pillaient déjà les faubourgs de Constantine, lorsqu'une de ces fausses alertes, qui se répandent plus rapidement qu'une traînée de poudre, jeta la panique parmi les Kabiles, qui se prirent à fuir. On avait fait courir le bruit que le bey Osman, alors absent de Constantine avec ses troupes, allait arriver d'un moment à l'autre. Le cherif suivit le mouvement de retraite jusqu'à la plaine de Ouldjet-el-

(1) Berbrugger, *Un Cherif Kabile, en 1804.*

Kadi (1), sur la route de Mila, où il réussit, enfin, à se faire écouter et à arrêter les fuyards.

« Malheureux ! leur criait-il, pourquoi fuyez-vous donc ? vous êtes cause que ma mission divine manque son effet. Vous n'avez cependant aucun ennemi à redouter. — Dieu vous a rendus lâches, parce qu'au lieu de vous emparer d'abord de la ville, vous n'avez songé qu'au pillage. — Revenez avec moi ; je vous promets de vous faire coucher ce soir dans les maisons des Constantinois. Mais si vous voulez que ma promesse se réalise, il faut renoncer, dès à présent, à ce butin que vous emportez ! »

Tous les objets enlevés dans les faubourgs ayant été, en effet, réunis en un seul monceau, le cherif y mit le feu de sa propre main. Les contingents obéissants revinrent sur leurs pas en rangs serrés, et alors commença réellement le siége de la ville. Osman-Bey, avons-nous dit, était loin de sa capitale ; il se trouvait avec ses troupes aux environs de Setif, lorsque lui parvint la nouvelle de la brusque attaque du cherif, que suivait une nuée de Kabiles s'élevant, dit-on, à 60,000 hommes, chiffre qui nous semble bien exagéré. Le kaïd ed-dar, Ben-el-Abiod, qui commandait la place en l'absence du bey, réussit à repousser plusieurs assauts des assaillants, campés sur tous les contreforts du Koudiat-Ati. Le cherif, s'avançant résolument vers la porte de Bab-el-Oued, la fit entamer à coups de hache par les chrétiens prisonniers qu'il avait amenés avec lui ; mais pendant cette opération, un coup de feu, tiré d'une embrasure voisine, le blessa dangereusement à la jambe. Il n'était pas aussi invulnérable

(1) Ouldjet-el-Kadi est la petite plaine, sur la rive gauche du Roumel, entre le jardin de Salah-Bey et notre village d'Aïn-Kerma.

qu'il l'avait affirmé solennellement, et, pour expliquer sa blessure, il fit répandre adroitement le bruit que la balle qui l'avait atteint était d'argent et non de plomb; les esclaves chrétiens emportèrent immédiatement leur maître dans les montagnes. Quant aux Kabiles assiégeants, arrêtés par les canons de la place et les balles des défenseurs de la ville, ils ne tardèrent point à se débander et à s'éloigner aussi, mais pas assez tôt pour échapper aux coups d'Osman-Bey, qui, cette fois, était réellement à leurs trousses.

Le bey, par une tactique toute naturelle, accourait à marches forcées par la route de Mila, afin de couper la retraite aux Kabiles. Sa cavalerie lancée au galop en atteignit, en effet, une bonne partie près de Bou-Koceïba, sur l'oued Koton, et en fit un carnage épouvantable. La terreur des montagnards fut telle, que, pendant un mois, ils n'osèrent descendre dans la plaine pour relever les cadavres de leurs frères.

Osman-Bey intruisit le pacha de l'attaque de Constantine et de la manière dont les révoltés avaient été repoussés et battus. La réponse d'Alger ne se fit pas attendre; après quelques mots de félicitation adressés aux habitants sur la fermeté dont ils avaient fait preuve en cette circonstance, il était dit, dans la lettre adressée à Osman :

« Je vous ai fait bey de la province, et c'est sur vos terres qu'à paru le cherif. C'est à vous de marcher en personne contre cet insurgé, et d'en tirer une vengeance éclatante. Poursuivez-le à outrance; point de relâche que vous n'ayez eu sa tête, ou que vous ne l'ayez chassé de votre territoire. »

Suivant une autre version, Osman-Bey n'aurait reçu que cette simple réponse : « *Ta tête ou celle de Ben-el-Harche.* »

Un ordre aussi formel ne pouvait souffrir ni tergiversation, ni délai. Osman rassembla à la hâte tout ce qu'il put réunir de troupes, et sortit à la poursuite du rebelle. La colonne se mit en marche vers le mois d'août 1804 ; elle se composait d'environ 4,000 soldats turcs et fantassins zouaoua, 4 pièces de canon et 3,500 cavaliers auxiliaires arabes des tribus. Elle bivouaqua le premier jour aux Mouïa, le deuxième à El-R'zala, le troisième chez les 'Achache et le quatrième à El-Milia, dans la vallée de l'oued El-Kebir. De ce camp d'El-Milia, on rayonna aux environs chez les Oulad-Aïdoun, auxquels on brûla plusieurs villages.

Jusques là, la colonne turque n'avait parcouru qu'une contrée relativement facile. Son camp était dressé dans la plaine qui borde la rivière, autour d'un bouquet de gros frênes qui se voient encore sur la rive droite, à peu de distance de la colline sur laquelle nous avons construit notre poste fortifié d'El-Milia. En cet endroit, la vallée est plate, large et découverte, parsemée de champs d'orge ou de maïs; la cavalerie pouvait s'y mouvoir, manœuvrer avec grande aisance et, en cas d'attaque, repousser les Kabiles avec avantage. A cette époque de l'année, — on était au mois d'août, — les eaux de l'oued El-Kebir étaient basses, et le lit de la rivière guéable sur une infinité de points. Rien n'empêchait donc les goums de se porter au galop sur l'une ou l'autre rive et d'incendier, à l'improviste, les villages situés sur les coteaux à pentes douces des environs.

Les Kabiles comprirent bien que la lutte était dangereuse pour eux dans un lieu semblable; il fallait, à l'aide d'une ruse adroitement combinée, attirer les Turcs sur un autre terrain plus accidenté pour paralyser l'action redoutable de leur cavalerie. C'est dans ce but, qu'un marabout des Beni-Sebiah, du nom de Ben-Bar'rich, compagnon ou sicaire du fanatique Zebouchi, se présenta alors au camp des Turcs. Il avait, disait-il, prêché la paix aux montagnards; sa parole, écoutée par les Achache, les Beni-Kaïd, les Beni-Khettab, les Mechat et les Oulad-Aïdoun, avait déterminé ces cinq tribus à faire acte de soumission. A un signal donné, les djemâa qui, à quelque distance du camp, attendaient le résultat de la démarche de Ben-Bar'rich, apparaissent et viennent elles-mêmes confirmer ces dispositions pacifiques. Osman-Bey, aussi généreux que confiant, se laisse gagner par les protestations chaleureuses des Kabiles prosternés à ses pieds, et consent à leur pardonner à condition qu'ils lui livreront le cherif, cause de tous les désordres.

Déjà, depuis plusieurs jours, la colonne était dans l'inaction, attendant l'exécution de cette promesse. Ben-Bar'rich n'avait pas quitté le camp; accroupi près de la tente du bey, on le voyait les yeux baissés, égrenant son chapelet et marmottant des prières pour se donner une contenance humble et soumise. Chaque fois que le bey lui demandait des nouvelles, il répondait qu'il fallait prendre patience : Attendez, disait-il; les Kabiles ne tarderont pas à vous amener le cherif pieds et poings liés.

Fatigué enfin de ces lenteurs interminables, Osman, à bout de longanimité, interpelle pour la vingtième fois

Ben-Bar'rich ; le moment décisif est arrivé, il ne peut plus tergiverser :

« J'apprends, lui répond celui-ci, que les Kabiles hésitent ; une sorte de terreur superstitieuse les a gagnés ; ils n'osent mettre la main sur le cherif pour vous l'amener, parce qu'il a menacé de mort violente quiconque le toucherait. Mais, d'un autre côté, ils sont bien décidés à ne pas le défendre. Pourquoi n'iriez-vous pas vous-même le prendre aux Mechat, où il se tient caché. Son arrestation causera une grande impression aux crédules montagnards, et alors, d'ici à la mer, toutes les tribus se soumettront.

» Venez, n'hésitez pas ; je vous servirai de guide. Dans nos montagnes, quand la panthère désole nos troupeaux, nous la tuons ; la bête morte, le calme renaît. Il en sera de même, quand vous aurez fait disparaître l'homme dangereux qui a troublé l'esprit des Kabiles ! »

Osman, ajoute foi aux paroles hypocrites que le traître débite avec une apparence de grande sincérité, et, aussitôt, une partie des troupes turques et tous les goums reçoivent l'ordre de suivre Ben-Bar'rich. Cette colonne quitte la plaine d'El-Milia et s'aventure, confiante, dans le pays des Mechat, où les ravins, se succédant aux ravins, n'avaient à cette époque, pour tout passage, que des sentiers raboteux, par lesquels les cavaliers ne pouvaient défiler qu'un par un ; pour le moment, ils n'avaient devant eux aucune autre difficulté ; le pays semblait inhabité, parce que, pour mieux les attirer dans le piége, on n'opposait aucune résistance à leur marche. Arrivés à l'endroit que Ben-Bar'rich avait indiqué comme lieu de refuge du cherif blessé, un émissaire, aposté d'avance par

les conjurés, annonce que les Oulad-Attia sont venus visiter le cherif le matin même, et qu'à la suite de cette conférence, ils ont jugé prudent de le transporter chez eux pour le soustraire à la colère du bey.

« Nous ne pouvons cependant retourner les mains vides, dit Ben-Bar'rich aux troupes qui le suivent ; ce serait honteux de notre part ; les Oulad-Attia ne sont qu'à deux pas d'ici ; allons-y, allons-y ! » La colonne s'avance toujours à travers un pays de plus en plus montueux et difficile, ne voyant jamais arriver le terme de sa course bien que son guide ne cesse de lui répéter : « nous allons y être ; venez, nous y sommes ! » Enfin, lorsqu'elle est bien engagée dans un passage dangereux, choisi d'avance pour théâtre du guet-à-pens ; les Kabiles sortent en armes, de tous côtés comme d'une fourmilière, en poussant des hurlements frénétiques, et tirent à coups sûrs en choisissant leurs victimes. Ces vallons, tout à l'heure calmes et solitaires, retentissent d'un horrible tumulte ; le sang rougit l'herbe et les rochers, les feuilles et les branches des taillis sont lacérées par les balles, arrachées par les doigts crispés des mourants, ou écrasées sous le poids des chevaux qui s'abattent. Au milieu de la fusillade, Ben-Bar'rich est tué l'un des premiers : cet être, digne de réprobation, trouva ainsi son châtiment sur le théâtre même de sa trahison.

Les montagnards qui, naturellement, cherchent à se disculper de cet acte de félonie, m'ont raconté ce premier épisode de la défaite des Turcs de la manière suivante : « Les troupes du bey rencontrèrent aux Oulad-Aouat une femme Kabile à laquelle ils tranchèrent la tête, parce qu'elle avait blasphémé contre eux en les voyant

apparaître. » Une conduite aussi barbare exaspéra des gens dont les intentions étaient jusques-là pacifiques. Les Oulad-Attia, présents à cette scène, manifestèrent aussitôt leur indignation, en faisant sur les Turcs une décharge de leurs armes. Dès lors, la poudre parla de tous côtés et l'agha de la deïra, qui commandait la petite colonne, se vit forcé de battre en retraite vers un terrain plus commode. A Tar'mar, chez les Beni-Meslem, de nombreux contingents accoururent de toutes les directions pour venger le meurtre de la femme Kabile ; ils entourèrent les Turcs et les réduisirent à ne pouvoir plus avancer ni reculer.

Quoiqu'il en soit, ce siége en rase campagne dura quatre jours, pendant lesquels les Turcs et leurs auxiliaires furent décimés. Enfin, deux cavaliers arabes se travestissant, parvinrent, pendant la nuit, à passer à travers ce réseau d'assaillants, et vinrent informer le bey de la fâcheuse situation dans laquelle se trouvait l'agha de la deïra et son monde.

A cette nouvelle, Osman partit aussitôt d'El-Milia porter secours à ses gens, mais en commettant la faute de n'emmener qu'une partie de ses forces et de laisser le reste au camp, à la garde des bagages. Son corps d'armée était, dès lors, divisé en trois fractions, et cette imprudence allait lui coûter cher. Arrivé sur une éminence du pays des Beni-Habibi, Osman dispersa à coups de canon les rassemblements qui entouraient l'agha. Le petit nombre des survivants put alors opérer son mouvement de retraite et faire jonction avec l'armée de secours. Mais, pour rétrograder sur le camp d'El-Milia, la colonne avait à traverser des passages extrêmement dangereux. A Bou-

Harous, chez les Beni-Meslem, le bey, harcelé sans interruption par une vive fusillade, fut arrêté par de nouveaux contingents bien plus nombreux que les premiers : c'étaient les Oulad-Aïdoun, les Achache, les Mechat et autres, qui, malgré leurs récentes promesses pacifiques, avaient fait défection de nouveau et accouraient au bruit de la poudre. Un seul passage restait libre : celui du Khenag-Alihem, où existe un gouffre vaseux nommé Bou-R'eddar. Ce défilé est formé par un resserrement de la vallée de l'oued El-Kebir (bas Roumel), qui a plusieurs kilomètres de longueur, où les montagnes se rapprochent au point de ne laisser entre elles que le lit de la rivière. A droite et à gauche, s'étage une succession de collines abruptes, dont les flancs sont couverts de chênes très touffus, de taillis impénétrables, parsemés de bouquets d'oliviers, contraste d'une nature sauvage et d'une riche nature. Le sentier qui mène dans cette gorge est coupé à chaque pas par les éboulements qu'occasionnent les eaux d'une infinité de ravins latéraux. Taillé en corniche, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre, il cotoie les berges schisteuses de la rivière, qu'on est obligé de traverser à plusieurs reprises sur des gués de sable mouvant et de vase qui se déplacent chaque hiver. Ce sentier s'élève parfois sur les contreforts ou au milieu des bois, en décrivant de nombreux zig-zags, et redescend ensuite au niveau des eaux de la rivière qui le submergent. Le gouffre dangereux, justement appelé Bou-R'eddar, *le perfide,* touche à l'un des principaux gués.

C'est dans le Khenag, qui déjà extrêmement difficile par sa nature même, l'avait été rendu encore davantage par tous les obstacles préparés par les Kabiles, tels que

tranchées et abatis d'arbres, que la colonne turque eut le malheur de s'engager. Elle se vit bientôt entourée de toutes parts d'un cercle de combattants acharnés et souvent invisibles, qui l'enveloppaient, disent les chroniques indigènes dans leur langage imagé, *comme une meule de moulin.*

La fusillade, tombant comme grêle sur cette masse confuse et éperdue, cause un affreux désastre; cavaliers et fantassins glissent, trébuchent et s'enfoncent dans la vase, impuissants contre un ennemi embusqué et hors d'atteinte, qui les fusille et les lapide sans relache de droite et de gauche. Le Bou-R'eddar est bientôt couvert de cadavres. Osman-Bey s'efforce de rétablir l'ordre; mais son cheval, meurtri par les pierres et les troncs d'arbres que les Kabiles font dégringoler avec fracas de la montagne, devient furieux, s'emporte et roule aussi dans le bourbier, frappé d'une balle au poitrail. La situation de la colonne turque était déjà des plus critiques; mais la mort de son chef mit le comble à la déroute: cavaliers ou asker, fuyent dans toutes les directions, jetant leurs armes pour s'alléger.

Tue, tue! point de quartier! vociférait au milieu du tumulte la voix stridente du farouche Zebouchi; et les cris aigus des femmes, encourageant leurs maris, se mêlaient au tumulte. Les Kabiles, se levant de tous côtés en poussant des hurlements sauvages, barraient toutes les issues par lesquelles les Turcs auraient pu s'échapper. « Ce fut une immense boucherie, me racontait sur les lieux de l'action un témoin occulaire; les chevaux se cabraient et s'abattaient les uns sur les autres, écrasant leurs cavaliers que nous assommions à coups de pierre ou de bâton; très peu eurent le bonheur de se sauver : aussi cet endroit

a été appelé depuis El-Mahraz, le *mortier*, parce que nous y avons pilé et broyé les Turcs comme on pile le sel. »

Les hommes laissés au camp d'El-Milia, attaqués de leur côté, abandonnèrent le camp. Les Kabiles ramassèrent les dépouilles des vaincus ; les drapeaux, l'artillerie, les tentes, les armes, les vivres et tous les bagages de la colonne restèrent entre leurs mains. Quelques soldats du Bey, échappés à la mort, furent dépouillés, abandonnés dans ces montagnes, ou rançonnés plus tard (1).

Au milieu de ce carnage, lorsque Osman-bey s'enfonça dans le gouffre bourbeux de Bou-R'eddar, au pied d'un contrefort nommé *Drieb el-mal,* le marabout Zebouchi, comme un vautour affamé, s'abattit l'un des premiers sur son corps et le perça de coups. Par ses prédications fanatiques, il avait inculqué à tous ses partisans ce degré d'exaltation qui se manifeste par une folie bestiale, une rage de tuer uniquement pour apaiser une sorte de fièvre de sang. Aussi le carnage fut-il épouvantable ; plus de deux mille Turcs et un nombre bien plus considérable de cavaliers arabes auxiliaires périrent dans cette catastrophe.

Ainsi qu'il se l'était promis, rapporte la tradition, Zebouchi posa le pied sur l'œil borgne d'Osman, puis lui fit couper la tête qu'il envoya au cherif Ben-el-Harche,

(1) Un vieux Koulougli qui avait pris part à cette campagne me racontait un jour le fait suivant :

« Lors de l'expédition d'Osman, j'étais chargé des chiens que nous emmenions d'habitude avec nous en campagne, pour les placer sur les faces du camp, dont la garde de nuit m'était confiée. C'est grâce à mes chiens, qui ne connaissaient que moi, que je revins sain et sauf du camp d'El-Milia à Constantine. Ils se tinrent à mes côtés pendant tout le temps, et, protégé par eux, j'eus le bonheur d'échapper aux nombreuses bandes de Kabiles qui dévalisaient et assommaient mes camarades le long de la route. »

chez les Beni-Fergan, où il s'était retiré depuis sa blessure. Le corps décapité de l'infortuné Osman, après être resté pendant cinq jours dans le gouffre, fut relevé et enterré respectueusement par les gens d'El-Araba, fraction des Oulad-Aouat. Pendant l'expédition de 1860, un vieillard, qui avait assisté aux funérailles, me conduisit à l'endroit où le cadavre avait été inhumé. Au bout d'une montée assez rude qui serpente au milieu d'un bois d'oliviers, l'on trouve le tout petit hameau de Demina, des Oulad-Aouat. En 1852, lors de l'attaque par nos colonnes des Oulad-Aouat insoumis, un gourbi en chaume, qui recouvrait la tombe d'Osman, fut incendié en même temps que le village de Demina. Ce village fut rebâti depuis par ses habitants; mais personne ne songeait plus au tombeau du bey, qui restait toujours enfoui sous un monceau de décombres. Par un louable et délicat sentiment de respect, le général Desvaux le fit déblayer et relever en 1860. Une petite koubba en maçonnerie, blanchie à la chaux, dessine aujourd'hui sa silhouette au milieu des cactus qui couronnent Demina et la fontaine de *Bou-Mouche*. Une colonne turbanée et une dalle en marbre blanc recouvrent cette tombe, sur laquelle on lit :

هذا ضريح المرحوم السيد
عثمان بن محمد باي قسنطينة الذي كان
قتل بهاته الارض المسماة اخناق عليهم
من بلاد اولاد عواط
في سنة ١٢١٩

TRADUCTION

« Ceci est la tombe de celui qui a obtenu la miséricorde divine, le Sid Osman-ben-Mohammed, bey de Constantine, tué à l'endroit nommé Khenag Alihem, dans le pays des Oulad-Aouat, l'an 1219 (1804). »

Lorsque la nouvelle du désastre d'Osman-Bey parvint à Constantine, la consternation y fut générale. Chacun avait à déplorer la mort de l'un des siens. Aux larmes et aux regrets, vint bientôt se joindre la crainte sérieuse d'une nouvelle attaque de la part du cherif. On n'avait plus de chef, et l'élite des guerriers avait succombé. Dans ce péril extrême, une prompte résolution devenait nécessaire. Les personnages les plus influents de la ville se réunirent en assemblée, et il fut décidé que l'on écrirait sur-le-champ au Pacha pour l'informer de cette affreuse catastrophe, lui dépeindre la situation critique dans laquelle se trouvait la ville, et les craintes que suggérait à tous l'idée d'une prochaine attaque.

Ahmed-Khodja, qui venait de succéder à Moustapha-Pacha, essayait à peine de reconstituer un pouvoir ébranlé jusque dans ses fondements par les secousses révolutionnaires dont Alger était sans cesse le théâtre. Les soins de la politique extérieure et les embarras que lui suscitaient les Anglais ne le préoccupaient pas moins, lorsqu'il reçut le fatal message des habitants de Constantine. Ce sanglant échec, essuyé par ses troupes, le mit dans une telle fureur, que, tout d'abord, il voulut lui-même marcher en personne contre le rebelle. Mais cédant à la voix de ses conseillers, qui lui firent entendre qu'il était de son devoir de ne pas abandonner

son poste, et de confier à d'autres mains le soin de venger cet affront, il se décida à nommer bey de l'Est le Turc Abdallah, avec injonction de se mettre sans retard à la poursuite du cherif (1).

Pendant que tous ces événements se passaient dans l'intérieur du pays, l'agha placé à Gigelli par le cherif, s'ennuyant sans doute de son rôle secondaire et inactif, envoya en course le bâtiment qui lui avait été laissé. Aucun navire chrétien ne fut rencontré en mer; mais comme il ne convenait pas de rentrer au port sans avoir accompli quelques prouesses, on dévalisa les sandales maures de Bône et de Bougie, qui naviguaient tranquillement le long de la côte. Le *pirate de Gigelli*, c'est ainsi qu'on l'appelait, causa d'énormes dommages au petit commerce maritime des ports algériens.

Malgré l'humiliation subie par la garnison turque de Gigelli, obligée d'abandonner sans résistance la place aux rebelles, le pacha d'Alger n'avait pris encore aucune mesure énergique de répression, se bornant, comme nous l'avons vu plus haut, à prescrire au nouveau bey de Constantine de se tirer d'affaire avec ses propres forces et de s'emparer du cherif. Mais les brigandages incessants commis par le pirate de Gigelli, et la nouvelle du désastre d'Osman, le décidèrent à agir. Le Raïs Hamidou, célèbre capitaine algérien, reçut l'ordre de faire voile vers Gigelli avec une petite escadrille composée de quatre navires de guerre (2). Arrivé devant la ville, il

(1) Histoire des beys de Constantine, par M. Vayssettes.

(2) Mon confrère, M. Devoulxs, de la Société historique algérienne, a écrit sur le capitaine Raïs Hamidou, une biographie du plus haut intérêt, à laquelle je renvoie le lecteur.

somma les habitants de lui livrer le cherif, ainsi que le coulougli Dernali, considéré comme traître, par la raison qu'avant d'être au service du cherif, il avait été canonnier dans les troupes régulières de la régence. A cette sommation, les Kabiles qui gardaient le fortin au nom du Bou-Dali, répondirent par une vive fusillade. Le Raïs Hamidou, embossé devant la ville, fit aussitôt commencer la canonnade, qui se prolongea le lendemain encore; mais elle ne produisit qu'un effet insignifiant; soit que la mer fut houleuse ou que les canonniers pointassent mal leurs pièces, les boulets passaient presque tous au-dessus des maisons de la presqu'île, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et allaient tomber au loin sans causer de ravages. Néanmoins, avant de s'éloigner, Raïs Hamidou eut la satisfaction d'incendier dans le port le bâtiment corsaire du coulougli Dernali. On assure que le capitaine de l'escadrille avait eu la précaution d'embarquer des chaînes pour attacher solidement le cherif; mais les bâtiments retournèrent à Alger sans avoir rien fait de sérieux.

Abdallah-Bey, successeur de l'infortuné Osman, songea à son tour à se débarrasser du cherif Ben-el-Harche, qui pouvait d'un moment à l'autre recommencer ses expéditions. Le bey, sous prétexte de demander la paix, traitant ainsi de puissance à puissance, envoya au cherif un nommé El-Haoussin, des Beni-Telilan, porteur de deux coffres soi-disant remplis de cadeaux. A mi-chemin, El-Haoussin, succombant à une malheureuse tentation de cupidité, rassembla secrètement ses trois fils et essaya avec eux d'ouvrir l'un des coffres, dans l'espoir d'en soustraire quelques valeurs. Mais ce coffre, qui était plein de poudre, éclata entre leurs mains et tua El-Haoussin ainsi que

deux de ses fils. Le troisième fut éborgné : il vivait encore chez les Beni-Telilan, il y a peu de temps, et c'est de lui-même que nous tenons ce détail. Le cherif Bou-Dali augura mal de toutes ces tentatives ; Zebouchi rassasié de vengeance, n'était déjà plus l'âme de l'insurrection, et, comme le reste des populations kabiles, il avait abandonné le cherif, tant était grande la stupéfaction causée par cette victoire plus complète qu'on ne l'eût souhaitée. Le marabout Zebouchi, qui joua un rôle si actif dans tout ce qui précède, vécut encore plusieurs années. Je ne raconterai pas toutes les absurdités qui se disent chez les Kabiles au sujet des prétendues merveilles qu'il accomplit. La facilité avec laquelle ils admettent le moindre fait sans nul examen, n'a rien qui doive nous étonner, puisque, chez eux encore plus qu'en pays arabe, le souvenir des événements, même les plus importants, se transmet par la tradition et la conversation.

Au mois de mai 1808, du temps de Tobbal-Bey, une affreuse sécheresse désolait le pays ; les récoltes allaient être perdues, la misère et la famine menaçaient les populations. Des prières publiques et des pélerinages étaient faits à tous les marabouts réputés jouir de certains pouvoirs surnaturels. Les uns étaient plongés dans l'eau froide ; chez d'autres, on faisait des sacrifices de bœufs, de moutons ou de chèvres, pratiques superstitieuses et accréditées chez des gens naïfs, qui rappellent celles des temps du paganisme. Du reste, ne voyons-nous pas des croyances semblables dans nos campagnes d'Europe, quand nos paysans promènent processionnellement la châsse d'un saint en renom? L'intention est la même chez les uns et les autres : de faire pleuvoir.

Zebouchi, visité à son tour, sacrifia une vache noire, en annonçant qu'elle serait ensevelie le lendemain dans un linceul d'une blancheur éclatante. Pendant la nuit, le ciel se couvrit de nuages et une neige abondante couvrant la campagne, rendit à la terre toute sa fertilité. La prédiction du marabout s'était accomplie, puisque la neige servait en effet de linceul à la vache sacrifiée.

On rapporte encore de lui quelques prédictions annonçant la venue des Français en Algérie, et les guerres que les musulmans auraient à soutenir contre les chrétiens. Zebouchi mourut enfin en 1810, et fut enterré à la Zaouïa de Redjas, non loin de Mila. Il a laissé plusieurs enfants qui, au dire des Kabiles, sont également marabouts et marchent sur les traces de leur père. Mais le temps des miracles est passé, depuis que les chrétiens ont souillé le sol algérien; aussi se bornent-ils à prier Dieu et à vivre dans le plus profond silence. Je ne garantis pas cependant qu'ils ne nourrissent mentalement, comme la plupart des fanatiques musulmans, le fol espoir de reprendre leur suprématie religieuse, lorsque Dieu permettra de délivrer le pays de notre présence.

Avant de dire ce qui se passa à Gigelli à la suite du bombardement du Raïs Hamidou, il convient d'en finir avec le Bou-Dali, et de suivre ses menées jusqu'au dernier moment.

L'enthousiasme des Kabiles pour l'homme qui les avait passionnés commençait donc à diminuer. Ben-el-Harche, guéri de sa blessure à la jambe, s'aperçut de la froideur que l'on avait pour lui et jugea prudent de s'éloigner sans bruit de chez les Beni-Fergan qui l'avaient accueilli. Il partit, emmenant sa femme Yamina, quelques-uns de

ses compagnons marocains et les esclaves chrétiens qui lui restaient ; les autres étaient morts par suite de mauvais traitements, ou avaient été tués à l'attaque de Constantine et dans le combat où périt Osman-Bey. Il se rendit dans la vallée de l'Oued-Sahel, où il vécut ignoré pendant un certain temps. On n'entendait plus parler de lui, lorsque au mois de février 1806, il se montra inopinément dans les montagnes de Bougie, et assiégea cette place, qu'il ne prit pas plus que Constantine. Dans le courant de la même année, il parcourut les tribus du Babor.

Le prestige qu'avait aux yeux des indigènes le héros de la défaite du bey Osman, amena sous son drapeau de nombreux partisans. Les Beni-Zoundaï, les Oulad-Salem, les Oulad-Salah, les Beni-Aziz le suivirent dans une excursion contre le riche pays des Dehemcha, qui fut saccagé à outrance après avoir eu ses cheikhs décapités auprès de Sidi-Hamouda. Les troupes de Constantine, accompagnées des contingents des tribus restées fidèles, surprirent le cherif dans son campement de Bou-Redin chez les Richia, lui tuèrent beaucoup de monde et le forcèrent à se réfugier avec ses partisans vers les contre-forts du Babor. Entrant ensuite en relations avec Ben-Barkat, marabout fanatique des Oulad-Derradj, de la même trempe que Zebouchi, le cherif parvint à soulever les populations des environs de Setif. Les Oulad-Mokran, seigneurs de la Medjana, et les autres grands feudataires de cette région, reçurent l'ordre de prendre les armes et d'appuyer le mouvement des troupes turques envoyées contre les rebelles. Le cherif Ben-el-Harche, battu une première fois près du Magris, fut attaqué de nouveau à Rabta, chez

les Oulad-Khelouf, et perdit la vie dans la mêlée. Les chroniques indigènes annoncent ainsi la fin de cette révolte : » En 1222 de l'hégire (1807), le jour de l'avénement d'Ali-Pacha, Mohammed-ben-el-Harche a été tué. » — Il serait difficile d'être plus sobre de détails.

Revenons maintenant à Gigelli. L'état d'insoumission de cette ville ne pouvait durer longtemps. Par le fait, ses habitants n'étaient pas très coupables, puisque, abandonnés par une garnison pusillanime, ils s'étaient trouvés dans la nécessité de se soumettre au cherif, afin de sauver leurs personnes et leurs biens. Malgré le départ du Bou-Dali, les Kabiles des environs n'en continuaient pas moins à être arrogants et à traiter Gigelli en ville conquise. Pour mettre un terme à cette fâcheuse situation, plusieurs notables, en tête desquels figurait le jeune marabout Sidi Mohammed-Amokran, se rendirent en députation à Alger; ils firent appel à la clémence du Pacha et implorèrent sa protection. Le souverain algérien les accueillit favorablement et, quelques jours après, le Raïs Hamidou les ramenait par mer dans leurs foyers et débarquait en même temps, à Gigelli, une nouvelle garnison de quarante janissaires pour veiller à la sûreté de la place.

Les affaires du pays reprirent leur cours habituel; la tranquillité régnait dans les tribus kabiles depuis cinq ans environ, lorsque tout à coup on répandit le bruit qu'un nouveau fanatique, se disant le neveu du Bou-Dali-ben-el-Harche, venait de se montrer chez les Beni-Amran.

Les Kabiles, que les mésaventures de l'oncle n'avaient

pas corrigés de leur trop de confiance, accoururent pour voir le prétendu neveu. Ils l'escortèrent dans une visite qu'il fit au marabout Moula Chokfa des Beni-Ider. A la suite de cette entrevue, il fut question de s'emparer de Gigelli; mais le nouveau cherif s'y refusa, prétextant que le moment d'entreprendre les grandes choses n'était pas venu. Cette hésitation lui nuisit dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, et les Oulad-bel-Afou, doutant dès-lors de sa mission divine, proposèrent de le livrer à la garnison turque de Gigelli. Afin de se soustraire à leurs poursuites, il se réfugia chez les Beni-Aïcha, et il se tint caché dans une caverne où l'on ne pouvait pénétrer qu'à l'aide d'une échelle. Reparaissant au bout de quelque temps, il parcourut encore les tribus en prêchant la guerre sainte. C'est alors que le Pacha d'Alger écrivit au marabout Si Mohammed-Amokran et aux notables de Gigelli une curieuse lettre dont voici la traduction (1) :

« Louange à Dieu unique.

« Que Dieu très-haut répande ses bénédictions sur notre seigneur et maître Mohammed, sur sa famille et ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut.

« Que Dieu très-haut conserve, par sa grâce et ses bienfaits, la personne de nos enfants, les notables de Gigelli, les cheïkhs et les marabouts de cette ville, et, particulièrement, le marabout Sidi Mohammed-Amokran, que Dieu le dirige! Le salut et la miséricorde de Dieu soient sur vous.

» Nous avons reçu votre lettre, et avons compris ce que vous nous dites au sujet de *Arou* (2) Khodja, qui, ayant fui

(1) J'ai publié le texte arabe de cette lettre dans la *Revue africaine*, n° 75.

(2) Ce nom n'est pas autrement écrit.

dans votre maison, s'est placé sous votre protection. Vous nous priez de lui faire grâce et de le laisser jouir de la sécurité par égard pour vous. Sachez que, puisqu'il s'est réfugié dans votre habitation, il s'est rendu inviolable en se mettant sous votre sauvegarde. Je lui accorde *l'aman ;* il n'aura rien à craindre; je ne lui ferai aucun mal, car si mon intention avait été de lui nuire, je l'eusse fait déjà. Mais il a cherché un asile dans votre maison ; il est sous votre protection ; qu'il reste donc chez vous jusqu'à ce que Dieu exalté et très-haut améliore sa situation. Il ne pourra pas revenir à Alger, c'est-à-dire qu'il restera où il est.

» De votre côté, il est une chose qu'il faut que vous accomplissiez pour nous être agréable, si vous êtes réellement des nôtres et si vous nous êtes dévoués. Voici de quoi il s'agit : l'individu qui se trouve actuellement dans l'Oued-Zhour, partisan de Ben-el-Harche, qui parut jadis dans cette contrée et dont il se prétend le neveu, professe le mensonge et propage les erreurs. Il trouble l'esprit des populations en les trompant à l'aide de ses faussetés, et il les conduit au désordre et à l'égarement. Il les fera aboutir à leur perte dans ce monde et dans l'autre.

» C'est un de ces hommes qui, par leurs intrigues, sèment la perturbation et les calamités sur terre. Tâchez de parvenir à trouver une ruse, à votre choix, afin de vous saisir de sa personne. De votre côté, en faisant cela, vous trouverez auprès de nous tout ce que vous pourrez souhaiter. Nous vous accorderons des honneurs insignes et les faveurs les plus étendues. Vous occuperez dans notre estime le rang le plus élevé.

» Déployez donc tous vos efforts et hâtez-vous de vous

emparer de cet énergumène. Si vous le prenez, envoyez-le nous; nous vous récompenserons en vous octroyant tout ce qui vous sera agréable.

» Salut. Écrit par ordre du très honorable, très élevé, notre souverain maître, le Sid Ali-Pacha, que Dieu le fortifie.

» *Post scriptum.* — En résumé, nous avons appris que cet homme circule dans votre contrée pour y provoquer des troubles. Ne vous préoccupez pas de ce que vous lui entendrez dire; ce ne sont que mensonges et faussetés dans le but d'égarer les populations; salut. »

Sur le cachet, au dos de la lettre, on lit : Celui qui met sa confiance dans le souverain sublime, son serviteur, El-Hadj-Ali-ben-Khelil (Pacha) 1224—1809.

La lettre qui précède démontre clairement les tendances d'une politique qui, cherchant à tourner les difficultés plutôt qu'à les franchir, ne reculait pas devant le choix des moyens. Tous ceux qui connaissent le style épistolaire des orientaux, apprécieront la forme mielleuse, humble presque, qui a présidé à sa rédaction. Le nom du Pacha et son cachet lui-même, au lieu d'être placés en tête selon l'usage officiel, figurent au bas ou sur le dos de la page, comme si ce dernier avait écrit à un personnage d'un rang plus élevé que le sien.

Le jeune marabout de Gigelli, Si Mohammed-Amokran, ayant donc reçu la dépêche qui précède, donna mission à deux de ses familiers, Yahïa-el-Balâouan et Taïeb-bou-Djada, de se mettre aux trousses de l'agitateur. Après l'avoir guetté quelques jours en rempant de broussaille en broussaille comme la panthère qui guette sa proie, ils

finirent par le surprendre dans un sentier, pendant qu'il se rendait d'une tribu à l'autre, et ils le tuèrent à bout portant, lui et son domestique. Les deux émissaires rentrèrent aussitôt à Gigelli, rapportant la tête du cherif que Si Amokran expédia à Alger. Le Pacha, reconnaissant, fit donner cent douros de gratification à chacun des deux hommes ; quant à Si Amokran, il reçut, de son côté, de riches cadeaux et de nouveaux témoignages d'affection du gouvernement turc.

Depuis cette époque, et jusqu'au moment de la conquête française, aucun fait digne d'être signalé ne se produisit à Gigelli. Sa population, depuis l'expédition du duc de Beaufort, avait perdu tout ce qui constituait sa richesse, c'est-à-dire ses relations commerciales avec les négociants de l'Europe, qui ne reparurent plus dans son port. Les Gigelliens, faute de terres à exploiter, servaient sur les bâtiments corsaires d'Alger ou faisaient de crique en crique, le long du littoral, un petit commerce d'échanges avec les Kabiles. Le port possédait environ vingt-quatre sandales ou felouques, qui s'employaient de temps en temps au transport des bois de construction pour la marine. Lorsque cette occupation cessait, les caboteurs allaient vendre aux habitants d'Alger des huiles, de la cire ou bien du charbon fabriqué dans la tribu des Beni-Kaïd, à quelques lieues à l'ouest de la ville. La petite crique où les patrons de barque prenaient leur chargement, a conservé le nom de *Marsa-el-Fehem,* le port au charbon.

Un marché se tenait tous les vendredis sur la place de la ville. Les soldats turcs de garde aux portes faisaient déposer aux Kabiles qui le fréquentaient leurs armes

qu'ils reprenaient à leur départ. En résumé, malgré leurs relations avec les habitants de l'extérieur et les voyages de leurs bateaux le long de la côte, la situation des Gigelliens était fort précaire durant les dernières années de la régence. Quelques lettres assez curieuses, trouvées dans les papiers de famille des Oulad-Amokran, vont nous fixer sur le commerce et l'industrie de cette époque :

« Louange à Dieu unique !

» Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed !

» Que Dieu très-haut conserve, par sa grâce et sa générosité, la personne de l'honorable, le très glorieux, le vénéré, notre fils Si Mohammed-Amokran, marabout de Gigelli ! Que Dieu le protége, amen.

» Par ce qui suit, je vous informe de la réception de votre lettre chérie ; nous l'avons lue et compris son contenu, par lequel vous nous dites que les détenteurs de cire et de cuirs n'écoutent pas vos paroles, et qu'ils ont l'intention de porter leurs marchandises à Bône. Nous vous prions, vous, ô notre fils, de les prévenir de nouveau et de leur lire notre lettre, afin qu'ils viennent à nous avec leurs marchandises et qu'aucun d'eux n'aille à Bône. Ceux qui vous écoutant viendront à nous, auront accompli ce que nous désirons ; mais celui qui vous désobéira, prenez son nom et envoyez-le nous. Donnez-leur avis également que nous avons désigné un bâtiment de guerre d'Alger pour aller croiser dans vos parages et dans ceux de la côte de Bône. Celui qui aura l'intention de se rendre vers nous aura l'aman (sauvegarde) ; mais

celui qui sera trouvé entrant au port de Bône, sera capturé par le croiseur, ses marchandises seront confisquées au profit de l'État, et le propriétaire des dites marchandises mourra à la *Karrita* (travaux forcés). Que les délinquants ne s'en prennent qu'à eux mèmes de ce qui leur adviendra. Combien de fois ne les avons nous pas avertis? Ils continuent cependant à désobéir, aussi leur faute retombera-t-elle sur leur cou.

Prévenez-les encore des dispositions que nous avons prises; quant à eux, ils sauront ce qui les attend.

Je vous prie, ô mon fils, d'inviter nos sujets les charbonniers à apprêter beaucoup de charbon dans le courant de cette année. Invitez aussi les patrons de barques à leur acheter ce charbon. Nous avons réglé que le transport leur serait payé à raison de dix mouzouna (environ 1 fr. 25 c.) la couffe. Ils n'auront que du bénéfice. Ce sera la couffe ancienne, c'est-à-dire celle que les patrons de barque employaient d'habitude pour le transport. S'ils en ont besoin, je leur ferai l'avance des fonds; prévenez-moi, je vous les enverrai. Nous n'avons rien autre à vous dire, si ce n'est de vous souhaiter la prospérité, le bien-être et la paix.

« Écrit par ordre du généreux, de l'éminent Sidi Ibrahim, oukil-el-hardj de bab-el-Djihad. Que Dieu le protége et lui accorde ses faveurs, amen. » 1237 (1821 de notre ère) (1).

Je n'ai pu me procurer aucune explication plausible sur les causes qui motivaient les mesures sévères prises contre les marchands allant vendre leurs denrées à Bône.

(1) Oukil-el-hardj, c'est-à-dire l'intendant ou chef de la marine à Alger.

C'était, m'a-t-on répondu, parce que le Pacha tenait à ce que tous les produits de la côte arrivassent sur le marché d'Alger. Cela nous ferait supposer que le monopole du commerce ayant été vendu à quelque négociant de cette ville, comme cela eut lieu, par exemple, en faveur de la maison juive des Bakri, pour l'exploitation des forêts, le gouvernement avait intérêt à le favoriser, même par des moyens de pression, afin d'avoir le droit d'exiger, à son tour, des redevances plus larges.

Peut-être encore faudrait-il en rechercher les causes dans les relations politiques existant alors entre Alger et Tunis. Il y aurait eu utilité, dans ce cas, à ne pas laisser écouler les produits du pays vers un port voisin d'une régence rivale. Le passage suivant, d'une autre lettre de l'oukil-el-hardj au même Si Mohammed Amokran, pourrait venir à l'appui de cette opinion :

« Envoyez-nous la totalité de vos sandales ; qu'aucune d'elles n'aille à Tunis ; car si nous apprenons qu'un des patrons de sandale s'est rendu à Tunis, il n'aura qu'à s'en prendre à lui même de ce qui lui adviendra. »

Une autre lettre du même personnage est conçue en ces termes :

« Louange à Dieu unique.

« A notre fils Si Mohammed Amokran, marabout de Gigelli.

« Nous vous informons par ce qui suit, ô notre excellent fils, qu'il faut que vous nous envoyiez les sandales le plus tôt possible. Celle d'entre elles qui ne sera pas calfatée, ordonnez qu'elle le soit immédiatement et qu'elle mette à la voile. Que ceux qui ont de la cire et des peaux les ap-

portent sans crainte et avec la sécurité la plus complète. Le prix de la cire sera de *cinq teman boudjou* (1 fr. 25 c. la livre). Pressez également la confection du charbon. Vous et vos frères les raïs, secondez-nous. N'ayez aucune contestation avec ces raïs (patrons de barque). Quant à vous personnellement, dépêchez-vous de venir nous voir sans retard et sans faute, car nous avons à vous entretenir d'une affaire importante, dont nous désirons vous charger, ainsi que des recommandations à vous adresser au sujet de quelque chose qu'il faut que vous fassiez pour nous. En résumé, il est urgent que vous vous hâtiez d'accourir bien vite et bientôt.

« Accordez toute votre sollicitude aux familles des marins qui sont ici à notre service, car ils ont de l'inquiétude pour leurs familles et leurs maisons. Recommandez à l'agha de la nouba (le commandant de la garnison) de veiller avec soin sur ces maisons et ces familles. Salut.

De la part d'Ibrahim oukil-el-hardj, l'an 1238 (1822 de J-C.).

« *P. S.* Nous avons appris que vous aviez mal agi à l'égard de l'ancien agha de la nouba, qui avait emprisonné un homme coupable de vol. Ayant reçu de l'argent de ce dernier, vous lui avez ensuite rendu la liberté. Vous ne devez point vous mêler des affaires qui sont du ressort de l'agha, parce que cet officier est le représentant de notre seigneur le pacha, que Dieu rende victorieux. Chacun de vous doit jouir des égards qui lui sont dus. L'agha de la garnison doit être l'objet du respect, de même que vous devez être respecté. Il doit vous venir en aide au besoin, et, de votre côté, votre devoir est de le seconder. L'amitié et la fraternité sont nécessaires entre

vous; alors Dieu très-haut nous viendra en aide ainsi qu'à vous. Il nous raffermira tous dans la bonne voie à cause des mérites du prophète qui intercède en faveur de ses créatures. »

Nous terminerons cette nomenclature de lettres en transcrivant quelques lignes extraites d'un renouvellement de diplôme délivré par El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine. Cette pièce démontre qne, pendant les dernières années de la domination turque, l'influence des Oulad-Amokran s'étendait encore dans le pays de Gigelli et même du côté de Bougie, bien que cette ville fût déjà occupée par la France depuis environ cinq ans :

« Sont informés les aghas, khalifas, kaïds et tous ceux qui sont chargés d'administrer les populations, notamment dans la ville de Bougie et ses dépendances, telle que la petite ville de Gigelli et autres....., que nous avons accordé nos faveurs à Si Ahmed-el-Mekki (1), descendant du marabout Si Mohammed-Amokran. Par ordre de l'honorable, très élevé Si El-Hadj-Ahmed-Pacha l'an 1243 (1837).

El-Hadj-Ahmed, gouverneur de la province de Constantine, avait pris le titre de pacha après la chute du dey d'Alger. Par inadvertance, peut-être, le secrétaire qui, en son nom, rédigea la pièce qui précède, employa une formule consacrée avant que nous eussions fait la conquête de Bougie, où s'étendait alors l'influence des Oulad-Amokran; à moins que l'espoir de nous voir abandonner le pays, idée qui a longtemps germé, non seulement dans

(1) Celui-ci portait le nom de son aïeul qui vint le premier s'établir à Gigelli.

l'esprit des indigènes, mais chez beaucoup d'Européens, lui ait fait considérer notre occupation comme tout à fait provisoire. Du reste, au moment où, dans la province, la lutte avec la France allait devenir décisive, à la veille de la deuxième expédition qui devait se terminer par la prise glorieuse de Constantine, El-Hadj-Ahmed cherchait sans doute à raviver le courage de ses sujets en donnant quelques dernières preuves de sa toute puissance.

Depuis dix-huit mois, le chef-lieu de la province était en notre pouvoir, les janissaires composant la garnison de Gigelli avaient d'eux-mêmes abandonné la ville, qui n'était plus administrée que par un hakem, Si Tahar-Amokran. Le caractère religieux de ce marabout tenait les Kabiles en respect; mais l'état d'anarchie des tribus était trop développé pour qu'il n'exerçât pas une certaine influence sur les Gigelliens. C'est à ce moment, et à la suite de divers incidents racontés plus loin, que le gouvernement français songea à faire la conquête de cette ville maritime.

V

CONQUÊTE FRANÇAISE.

Le 1er janvier 1839, un brick français, l'*Indépendant*, capitaine Brun, parti d'Alger avec un chargement de blé pour le compte de l'administration, avait fait côte à hauteur de l'oued Djendjen, à peu de distance de Gigelli. Les Kabiles, habitant le voisinage du lieu du sinistre, attaquèrent les naufragés au nombre de neuf, les firent prisonniers après les avoir blessés, et refusèrent de les relâcher si on ne leur payait une rançon pour laquelle ils n'exigeaient pas moins de douze cents douros (6,000 fr.).

Le commandant de Bougie, averti de ce sinistre maritime par deux marins gigelliens, les frères raïs Aïssa et raïs M'saoud Bourboun, écrivit à Constantine, au général Galbois, commandant alors la province, qui fit aussitôt négocier la mise en liberté des naufragés par l'intermédiaire du marabout Moula Chokfa. Les frères Bourboun, se mettant eux-mêmes, ainsi que leur famille, en otage chez les Kabiles, obtinrent, sur ces entrefaites, une diminution du chiffre de la rançon, fixée définitivement à 4,500 francs, et les prisonniers furent renvoyés à Alger après le payement de la somme.

Le gouvernement général récompensa largement l'action généreuse des frères Bourboun.

Partant de ce principe erroné que les indigènes sont incapables de tout sentiment philanthropique, quelques esprits fantaisistes ont imaginé depuis d'expliquer cette circonstance, en faisant descendre la famille des Bourboun de Gigelli d'un Bourbon de France, resté entre les mains des Maures après l'expédition de 1664. Cette version romanesque, basée principalement sur une certaine similitude des noms, n'est pas plus admissible que celle qui ferait provenir les Oulad-Amokran d'un Montmorency qui aurait embrassé l'islamisme. L'une et l'autre de ces deux origines ne s'appuie sur aucune tradition européenne ou indigène, et manque trop absolument de vraisemblance pour ne pas manquer aussi de vérité. Nous aurons, dans un autre travail, l'occasion d'entrer dans des détails plus développés à ce sujet.

A l'époque de l'année où les malheureux naufragés étaient entre les mains des Kabiles, tout mouvement de troupes, toute opération militaire ou maritime pouvaient être contrariés par la mauvaise saison. Le moyen employé pour rendre à la liberté les matelots du brick l'*Indépendant* était une nécessité extrême; mais on devait, en temps opportun, se souvenir de l'acte de barbarie dont s'étaient rendus coupables les gens des environs de Gigelli. En effet, dès que le temps permit de tenir les troupes hors des camps, le maréchal Valée, gouverneur général de l'Algérie, s'occupa de prescrire les dispositions nécessaires pour assurer le succès d'une expédition contre cette ville. Cette opération devait, sinon précéder, du moins être exécutée en même temps que les premiers mouvements qui devaient être faits par les troupes de Constantine dans la direction de Setif et de la Medjana.

On pensait que le châtiment de la population insoumise et inhospitalière de Gigelli, produirait un salutaire exemple sur les tribus kabiles établies au nord de la voie de communication qui conduit de Constantine à Setif, en passant par Mila et Djemila, au pied méridional de la Kabilie orientale.

L'occupation de tous les points de la côte était une mesure nécessaire, qui devait se faire concurremment à la marche de nos établissements dans l'intérieur, et être simultanée à leurs progrès. Le maréchal Valée voulait, par la possession des ports et la création des voies de communication, ouvrir des débouchés au commerce et assurer à l'industrie et à l'agriculture le mouvement de leurs produits. La possession de Gigelli devait, dans ce système, devenir très-utile.

Le général Galbois donna, au chef d'escadron d'état-major de Salles, le commandement de l'expédition qui allait attaquer Gigelli par mer ; quant à lui, opérant par terre, il avait le projet de se diriger de Mila sur Gigelli pour appuyer les mouvements des troupes de débarquement. Les garnisons de Philippeville et de Bougie devaient sortir de ces places au jour fixé pour l'attaque, afin de diviser par ces démonstrations l'attention des populations kabiles et de les empêcher de se porter du côté de Gigelli pendant les premiers jours de l'occupation.

Deux bâtiments à vapeur, le *Styx* et le *Cerbère,* embarquèrent à Alger le 1er bataillon de la légion étrangère, destiné à former la garnison de Gigelli après la prise de cette ville. Le général Galbois avait calculé qu'il arriverait par terre le 13 mai devant Gigelli ; les troupes de débarquement devaient ce même jour être déposées sur

la plage. Le capitaine de frégate de Marqué avait le commandement des bâtiments, et le petit corps expéditionnaire, réuni à Philippeville, était organisé de la manière suivante :

Le chef d'escadron d'état-major de Salles, commandant en chef ;

Le capitaine d'état-major de Mesnil, chef d'état-major ;

Le chef de bataillon (légion étrangère) Horain, commandant l'infanterie ;

Le capitaine d'artillerie Le Bœuf, commandant l'artillerie ;

Le lieutenant du génie Durand de Villers commandant le génie.

L'effectif des troupes était :

Infanterie, 683 hommes (1er bataillon de la légion étrangère) ;

Artillerie, 24 hommes ;

Génie, 51 —

Le matériel de l'artillerie se composait de deux pièces de 12, et de deux obusiers de montagne.

Les bâtiments, partis de Philippeville le 12 mai, arrivèrent devant Gigelli vers le milieu de la nuit du 12 au 13. On tenta de reconnaître de nuit l'entrée du port; mais l'embarcation chargée de cette mission fut entraînée dans l'est par les courants, et il fallut attendre le jour pour s'approcher de la côte. A 8 heures du matin, les bâtiments mouillèrent leurs ancres, et on procéda au débarquement, qui se fit au pied des murailles de la ville sans qu'aucune résistance sérieuse fut opposée par les habitants.

Nos troupes, sans s'occuper de la ville dont une partie

de la population, n'ayant préparé aucune défense, avait fui, prirent rapidement, sur la crête des collines voisines, une position qui assurait la possession de la ville et du port.

La correspondance du maréchal de Saint-Arnaud, alors capitaine au bataillon de la légion étrangère qui s'empara de Gigelli, nous fournit, sur cette première journée, quelques détails intimes que nous n'hésitons pas à reproduire ici :

« Gigelli, le 14 mai 1839.

« Nous sommes à Gigelli, entrés sans coup férir, sans brûler une amorce et après un débarquement des plus maladroits; car si nous avions trouvé de la résistance, nous nous serions fait abîmer. Les barques de débarquement ont touché et sont restées engravées sous le feu de la place. Ennuyé de cette ridicule position, je me suis jeté à la nage avec ma compagnie, nous avons marché quelques toises dans l'eau et avons pris possession de la ville. A peine à Gigelli, j'ai été dirigé en avant de la ville, à environ un quart de lieue, pour prendre position sur une ligne de monticules. J'y ai été reçu par une belle et bonne fusillade qui nous a tué quelques hommes. J'ai de suite fait faire des petits parapets en pierre sèche, en terre et en feuilles de figuier de barbarie pour mettre les hommes à l'abri.

» Toute la journée, nous avons tiraillé et canonné. Les Kabiles se montraient environ cinq ou six cents... On nous en promet cinq ou six mille pour ce soir. La nuit, ils nous ont laissés tranquilles... Au moment où je t'écris, (neuf heures du matin), de grandes colonnes blanches

descendent des montagnes et nous promettent un rude combat...

» Quelle ville que ce Gigelli, où nous sommes destinés à passer peut-être un an!... Des maisons où notre mère ne mettrait pas ses porcs de Gascogne... Au surplus, nous n'y entrons pas et c'est tant mieux. On fait des redoutes autour de la ville, qui ne tient à la terre que par une langue très-facile à défendre » (1).

L'armée française occupait un nouveau point en Algérie; mais il fallait en assurer la possession contre les attaques des Kabiles qui ne devaient pas tarder à avoir lieu. Des travaux de défense furent immédiatement arrêtés et commencés dans ce but. Les troupes de terre et de mer, la pioche dans une main et le fusil dans l'autre, rivalisaient d'ardeur. On mit à profit les vieilles fortifications en ruine. A droite de la position, on crénela une vieille Zaouia qui y existait, et on restaura les restes de l'ancienne tour hexagonale où le duc de Beaufort avait, en 1664, son poste le plus avancé. Cette tour prit le nom de St-Ferdinand. Au centre de la ligne, la défense fut assurée par l'établissement d'une redoute carrée reliée à un fort pentagonal. Le premier de ces ouvrages fut appelé fort Galbois; on donna le nom de Ste-Eugénie au second. A la gauche, on se décida à relever, sous le nom de fort Duquesne, les ruines d'un ancien établissement dominant la rade et où existait un oratoire musulman appelé Djama Sidi Ammar.

Pendant la journée du 13 mai, le travail fut poussé avec autant d'activité que possible; mais les indigènes,

(1) Correspondance du maréchal de Saint-Arnaud.

qui avaient un instant suspendu toute attaque, recommencèrent sur la fin du jour à tirer quelques coups de fusil, et les ouvrages ne se trouvant pas assez avancés pour qu'on put occuper toute la position durant la nuit, les troupes, flanquées à l'ouest par le fort St-Ferdinand, et à l'est par le fort Duquesne, qu'elles n'évacuèrent pas, campèrent en avant d'une vieille muraille qui fermait la ville du côté de terre.

Le lendemain 14, dès cinq heures du matin, nos soldats avaient repris leurs positions. Vers dix heures, comme le dit plus haut la lettre extraite de la correspondance du maréchal de St-Arnaud, on vit des groupes nombreux de Kabiles descendre des hauteurs situées à l'est et au sud-est de Gigelli, et bientôt après le combat s'engagea sur toute la ligne entre eux et nos troupes. La compagnie de grenadiers de la légion, occupant la redoute Galbois, la compagnie de voltigeurs et deux détachements de marins débarqués des deux vapeurs, établis entre cette redoute et le fort Duquesne, eurent à repousser l'attaque principale de l'ennemi, contre laquelle fut également dirigé le tir des deux obusiers de montagne. Le vapeur le *Cerbère* s'embossa en avant du fort Duquesne, et put ouvrir son feu contre les rassemblements kabiles. Les assaillants ne se retirèrent que vers trois heures de l'après-midi ; leur nombre fut évalué à 2,500, dans un rapport que le commandant de Salles terminait en ces termes :

« Je dois les plus grands éloges au courage et à l'aplomb des troupes. J'ai constamment eu besoin de modérer l'ardeur de la légion étrangère et des marins. Les

sapeurs du génie ont exécuté, sous le feu de l'ennemi, d'importants travaux. L'artillerie occupait le poste le plus périlleux ; elle a servi avec son calme et son courage habituels. Je m'étais établi au milieu de sa batterie, et j'ai pu apprécier le dévouement de tous. Un maréchal-des-logis et un canonnier ont été grièvement blessés ; autour de moi, plusieurs officiers ont été atteints par des balles.

» Le lieutenant de frégate Bechameil a été légèrement touché ; le capitaine Le Bœuf, de l'artillerie, a reçu une balle dans ses habits ; le docteur Secourgeon, de la légion, a reçu à la tête deux blessures qui, heureusement, ne sont pas graves. Tout le monde a fait son devoir, et quelque étendue que fut notre ligne, quelque peu avancés que fussent nos travaux, je n'ai pas eu un moment d'inquiétude. Je dois une mention particulière au commandant Horain ; il s'est montré partout où il y avait du danger : son calme et sa bravoure rassuraient les troupes. En résumé, Monsieur le Maréchal, notre opération a parfaitement réussi, et je crois que l'armée d'Afrique a acquis de nouveaux titres aux bontés du Roi..... »

Le 15 mai, quelques tribus du voisinage firent demander la paix ; il fut permis aux indigènes, mais à la condition qu'ils se présenteraient sans armes, de pénétrer dans l'intérieur des lignes. Quelques Kabiles amenèrent des bœufs, et l'administration put en acheter pour la consommation des troupes. Cependant, durant cette même journée, des Kabiles armés se glissèrent dans un ravin situé en avant du centre de la position occupée, et se précipitèrent, au nombre d'environ 400, sur un petit poste avancé, établi au-delà de la communication entre

le fort Ste-Eugénie et la redoute Galbois. Les hommes qui occupaient ce poste furent forcés de se retirer; mais le capitaine de Saint-Arnaud, à la tête de la compagnie de voltigeurs, arriva à leur secours; il repoussa les Kabiles et les poursuivit jusqu'à plus de mille mètres, tandis que le capitaine Clerc, à la tête de la compagnie de grenadiers, sortait de la redoute Galbois et dégageait complétement le terrain (1).

Le 15 au soir, le fort Duquesne était terminé et armé d'une pièce de 12. Le fort Ste-Eugénie et la redoute Galbois étaient en état de défense; les brèches de la vieille muraille, formant l'enceinte de la ville du côté de la terre, étaient réparées, afin que la ville put au besoin servir de réduit. A l'intérieur même, on avait commencé les aménagements d'une sorte de Kasba et construit des baraques pour loger la troupe.

Les gens du pays avec lesquels on avait pu communiquer, avaient signalé la tribu des Beni-Amran comme la plus hostile; mais elle se trouvait sur la route que devait suivre la colonne du général Galbois, et on espérait, dès que la colonne partie de Constantine serait près des murs de Gigelli, que toutes les attaques cesseraient.

L'arrivée du général, annoncée pour le 13, et déjà retardée de trois jours, était d'autant plus vivement attendue par le petit corps occupant Gigelli, que les rapports des espions annonçaient une nouvelle attaque pour le 17. Cette date correspondait à un jour de marché, et les Kabiles devaient se montrer en force devant nos lignes.

(1) Rapport du 15 mai, du commandant Horain au chef d'escadron de Salles.

Pendant la journée du 16, on pressa les travaux de défense, spécialement au centre de la position : le petit poste attaqué la veille fut protégé par un mur, et les travaux du chemin couvert reliant la redoute Galbois au fort Ste-Eugénie, furent très-avancés. Dans la soirée, arriva enfin une dépêche du général Galbois ; mais elle faisait connaître que la difficulté des chemins et des circonstances politiques impérieuses obligeaient la colonne à se diriger de suite sur Djemila et Setif, et enfin que le général avait dû renoncer au projet de se rendre à Gigelli (1).

Tout espoir d'être secourues était donc déçu pour les troupes de débarquement ; seules, elles allaient avoir à soutenir une attaque qu'on annonçait comme très redoutable ; dans les combats précédents, elles avaient déjà eu 8 tués et 42 blessés. — Le 17 mai, une masse de Kabiles dont le nombre fut estimé à 4,000, se présenta vers 10 heures du matin devant le front des ouvrages.

Le capitaine de Saint-Arnaud avait été chargé du commandement de la gauche ; un des obusiers lui fut confié, et fut établi en batterie près du fort Ste-Eugénie ; le chef de bataillon Horain commandait à la droite, dans la direction du fort St-Ferdinand. Les Kabiles gravirent

(1) Les lieutenants de l'émir Abd-el-Kader venaient de se montrer dans le pays entre Setif et Msila.

Mila, qui devait servir de base à l'opération sur Gigelli, était déjà approvisionnée d'un mois de vivres pour une colonne de 3,000 hommes ; mais alors on n'avait que de vagues renseignements sur le pays qui se trouve entre Mila et la mer. On chercha à faire reconnaître une route ; la difficulté des montagnes qu'on devait traverser parut telle, qu'on n'osa y engager les troupes. Cette raison était la plus sérieuse, et il est certain pour tous ceux qui connaissent le pays, que notre petite colonne se serait imprudemment jetée en aveugle dans un gouffre des plus dangereux.

avec aplomb les pentes du Djebel-Aïouf, et arrivèrent jusqu'à vingt mètres de la ligne. Un obusier chargé à mitraille ébranla leur colonne profonde, et aussitôt une compagnie, lancée au pas de course contre eux, les poursuivit à la bayonnette, pendant que des pierriers, empruntés à la marine, établis au fort St-Ferdinand et à la redoute Galbois, et les obusiers de montagne, tiraient contre les groupes échelonnés sur la déclivité de la montagne.

A la gauche, une mêlée sanglante avait lieu, non loin du fort Duquesne ; le capitaine de St-Arnaud, à la tête de ses voltigeurs, culbuta les assaillants, dont le feu du bateau à vapeur le *Styx* inquiéta la retraite.

« Cette affaire, écrivait le commandant de Salles, fait grand honneur aux troupes; elles ont sur tous les points abordé l'ennemi avec une grande vigueur ; il est rare qu'on puisse en Afrique atteindre l'ennemi ; plus rare encore qu'on le force à abandonner le corps de ceux qui ont péri. La fortune nous a accordé cette faveur. Cette dernière circonstance a paru tellement extraordinaire aux habitants de la ville, qu'ils nous annonçaient une attaque pour la nuit suivante. Il n'en a rien été.

« Au milieu de ce brillant succès, une douleur profonde est venue nous atteindre tous au cœur. Le brave commandant Horain, dont le noble caractère était apprécié de tous ceux qui le connaissaient, a reçu une blessure très grave. Au moment où nous nous portions en avant, il a été frappé, à quelques pas de moi, par une balle qui lui a traversé la poitrine. J'espère qu'il vivra encore pour servir la France, à laquelle il est temps de le rattacher par le lien de la nationalité. Je vous prie, Monsieur le

Maréchal, de demander au Roi d'accorder à ce brave officier des lettres de naturalisation qu'il vient de mériter au prix de son sang. Pour moi, cet événement est un cruel chagrin ; j'avais dès longtemps, pour le commandant Horain, une affection fondée sur la plus haute estime; et en voyant, depuis que nous étions ensemble l'attachement qu'il inspirait à tous et le noble exemple qu'il donnait, je prenais une de ces belles et grandes leçons si utiles aux chefs qui veulent gagner la confiance de leurs soldats. »

Le commandant Horain, dont ces quelques mots font un si juste éloge, fut évacué sur l'hôpital de Bougie, où il expira quelques jours après. Selon sa dernière volonté, son corps fut rapporté à Gigelli et enterré au fort Duquesne, le 1er juin. Toute la garnison rendit les derniers honneurs à ce brave Polonais, qui, ne pouvant mettre ses qualités chevaleresques au service de son pays et forcé de s'éloigner de sa patrie opprimée, avait glorieusement donné sa vie pour un drapeau qui n'était pas le sien (1).

La correspondance intime du maréchal de Saint-Arnaud

(1) Le commandant Horain était originaire de la Lithuanie. Sa fortune était considérable, et il en consacra une grande partie à venir en aide à ses compatriotes ruinés par les événements politiques de l'Europe. Au moment de mourir à l'hôpital de Bougie, vomissant des flots de sang et ne pouvant articuler une parole, il se fit apporter une cassette contenant ses papiers, et là, en présence de plusieurs officiers, il faisait signe de brûler à la bougie allumée au chevet de son lit, tous les billets ou les reçus pour des sommes qui lui étaient dues par des camarades auxquels il avait rendu service. Ce furent là ses derniers adieux.

nous fournit encore des détails pleins d'intérêt sur les circonstances qui précédèrent la mort de son chef, le commandant Horain.

« Aux avant-postes devant Gigelli, le 18 mai 1839.

« Ah! frère, quel métier que le nôtre! Depuis le 13 que je suis ici, que d'émotions diverses, que d'événements, que de douleurs poignantes. Tous les jours, frère, tous les jours sans exception, pendant des cinq et six heures de suite, des combats de géants! car nous avons eu affaire à au moins quinze cents hommes et deux fois à quatre mille. Attaqués de toutes parts sur toute notre ligne beaucoup trop étendue pour notre petit monde, nous avons été obligés de charger à la baïonnette et nous l'avons fait avec un élan, une vigueur, dignes d'un plus grand théâtre. Livrés à nos propres ressources, nous avons fait des miracles, et cela nous a donné de la fierté dans l'âme. Ma compagnie a enlevé des positions couvertes de Kabiles qui se battent corps à corps, qui mordent à terre et meurent en frappant. Juge du combat par la perte. Dans les journées du 15 et du 17, j'ai perdu vingt voltigeurs. Mon sous-lieutenant est blessé... Ces Kabiles sont les soldats les plus braves de toute l'Afrique. Il y en a qui sont venus sur nos pièces, et qui ont été tués par la mitraille à dix pas. Le cadavre du père était tombé; les deux fils se sont fait tuer dessus à coups de baïonnettes. Ce n'est déjà pas si sauvage; en civilisation, on ne fait pas mieux que cela..... A l'exception de l'assaut de Constantine, je n'ai rien vu de comparable aux combats que nous livrons ici.

Depuis le 13, je ne me suis pas couché, je n'ai pas

ôté mes bottes, déboutonné ma capote. L'exaltation, la nécessité, me soutiennent ; je me porterais très bien sans le chagrin affreux qui m'a frappé hier. Le commandant de notre bataillon, le brave Horain, mon ami intime, l'homme avec lequel je sympathisais le plus, a reçu, en chargeant les Kabiles, une balle qui lui a traversé la poitrine. Je l'ai pleuré, je le pleure : je déplore une victoire si chère. On l'a transporté à bord du *Styx,* qui, cette nuit, l'a couduit à Bougie, où on a été chercher du renfort et des munitions. La blessure est bien grave ; son courage, son moral peuvent seuls le sauver. »

On a vu précédemment que des ordres avaient été donnés aux garnisons de Philippeville et de Bougie, pour occuper l'attention des Kabiles pendant les premières opérations contre Gigelli, de faire des sorties dans la direction de cette ville. Philippeville détacha, le 13, un bataillon aux ordres du commandant Choppin, sur la route qui conduit à Collo. Un engagement assez sérieux eut lieu dans la montagne, et le soir, le bataillon rentra dans la place ; il avait eu 2 hommes tués et 13 blessés. De son côté, le lieutenant-colonnel Bedeau, commandant supérieur de Bougie, sortit de cette place dans la nuit du 11 au 12 mai, à la tête de 600 hommes. Il se dirigea vers le col de Tizi, où il parvint avant le jour, et dont il occcupa les positions dominantes. Puis, la colonne atteignit, en suivant un sentier fort difficile, le village d'Erza, et se porta jusqu'à celui de Mellala : 50 ou 60 maisons formaient ce village, situé sur les bords de la Soumam. A l'approche de la colonne, les habitants s'enfuirent aveo leurs troupeaux. La colonne rentra ensuite à Bougie, et eut, à son retour, un engagement avec les gens du cheikh Amzeïan,

l'assassin du commandant Salomon (1); deux hommes furent tués et quinze blessés. Le lendemain 15, le lieutenant-colonel Bedeau fit rechercher un gué vers l'embouchure de la Soummam, et reconnaître la plaine du côté des Mezzaïa. Mais, deux journées de pluie forcèrent les troupes à rester en position, le gué étant impraticable. Enfin, le 17, des nouvelles de Gigelli arrivèrent au commandant supérieur; cette ville était occupée; il était donc inutile de continuer des opérations aux environs de Bougie.

Dans le récit des faits qui signalèrent les débuts de l'occupation de Gigelli, nous nous sommes arrêtés au combat du 17 mai; nous reviendrons à cette date pour en continuer l'exposition. Les pertes de la journée du 17 et la nécessité de hâter les travaux de défense, forcèrent le commandant de Salles à demander des secours au lieutenant-colonel Bedeau, qui n'hésita pas un moment à lui envoyer deux compagnies du 2e bataillon de la légion étrangère, sous les ordres du chef de bataillon Honvaux. De son côté, le Gouverneur général fit partir d'Alger pour Gigelli, le 22 mai, une nouvelle compagnie d'infanterie, des approvisionnements en vivres et en munitions, ainsi que deux blockaus démontés. L'un de ces blockaus fut placé dans le fort Ste-Eugénie, le second fut établi sur la crête, entre le fort St-Ferdinand et la redoute Galbois, en un point qui prit le nom de fort Horain.

Le 26 mai, on s'attendait à une attaque nouvelle, que les espions avaient annoncée dans leurs rapports, et des dispositions furent prises pour la repousser. L'attaque

(1) Voir, au sujet de ce chef indigène, notre histoire de Bougie.

eut lieu, en effet, mais elle fut sans importance ; deux groupes de Kabiles, qui paraissaient n'être composés que d'environ 200 hommes chacun, se présentèrent en avant du fort Horain et du fort Duquesne. Quelques coups de canon suffirent pour les éloigner.

L'état des travaux de défense était fort avancé le 1er juin : le fort Duquesne, armé de deux pièces de 12, était entièrement revêtu ; il renfermait une baraque pour une compagnie et une maison pour les officiers. Le fort Ste-Eugénie pouvait résister ; la redoute Galbois avait été armée de deux pièces de 4, et on travaillait toujours à en perfectionner les moyens de défense ; elle renfermait une baraque pour le logement d'une compagnie. Le fort Horain, placé en avant sur une crête rocheuse, était construit en maçonnerie ; un chemin couvert le reliait au fort Galbois.

En arrière de cette ligne, on avait relevé le mur d'enceinte de la ville, et transformé en poudrière la tour génoise. Une nouvelle batterie, destinée à battre la rade et la petite plaine qui s'étend au sud-est de la ville, était en construction. Dans la ville même, on avait établi, sous le nom de Kasba, une sorte de réduit ; une ancienne mosquée, transformée en hôpital, pouvait recevoir 50 ou 60 malades ; enfin des magasins, loués aux propriétaires indigènes, avaient été aménagés pour les besoins des services administratifs.

Pendant la nuit du 2 au 3 juin, une vive fusillade s'engagea sur tout le développement des positions du Djebel-Aïouf. Dans la journée précédente, une reconnaissance conduite dans la direction du cap Cavallo, à l'ouest de la ville, avait permis de constater la réunion d'un grand

nombre de Kabiles. Aussi ne fut-on pas surpris par cette tentative, et même pour répondre à cette attaque nocturne, le commandant supérieur de Salles ordonna de marcher contre les assaillants qui, partout, furent culbutés. Pendant l'action, nous eûmes sept hommes mis hors de combat.

La nuit suivante, une nouvelle attaque eut lieu, mais cette fois, on jugea inutile de marcher ausecours de la position attaquée, dont la défense semblait assurée. Les Kabiles, de leur côté, au lieu de se porter en masse contre le Djebel-Aïouf, tentèrent de se glisser par la coupure qui existe entre le fort Ste-Eugénie et le fort Duquesne, et de venir attaquer le camp lui même, en arrière de la ligne de défense. Les troupes restèrent sur le front de bandière. Quatre coups de canon tirés à mitraille suffirent pour faire reculer les Kabiles, qui durent repasser sous le feu du fort Duquesne, dont les pièces, chargées également à mitraille, leur firent éprouver des pertes nombreuses.

« Ces attaques de nuit, écrivait le commandant de Salles, semblent indiquer que l'ennemi n'a plus l'espoir de nous chasser de nos positions ; qu'il veut seulement nous inquiéter. La tranquillité renaîtra peu à peu, et nos relations ne tarderont pas, j'en suis convaincu, à être renouées. Les Kabiles savent que notre front et notre droite sont inabordables. »

Afin d'assurer la gauche et de relier le fort Ste-Eugénie au fort Duquesne, on éleva un blockaus entouré d'un parapet qui prit le nom de fort Valée; enfin, une petite maison crénelée en avant du fort Ste-Eugénie, compléta la série des ouvrages de défense du Djebel-Aïouf.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, les forts furent vigoureusement attaqués encore ; mais les défenseurs, abrités par les parapets, n'eurent qu'un homme tué. Le lendemain, les Kabiles découragés s'éloignèrent.

La défense de Gigelli assurée, on s'occupa de faire l'installation des troupes dans l'intérieur de la place, et d'y préparer leur établissement définitif. La ville n'était alors qu'un amas de masures kabiles, grises et ternes comme le rocher sur lequel elles reposaient et avec lequel elles se confondaient de loin ; les rues à peine tracées, les murs crevassés, renversés. Ce misérable assemblage de huttes préparait tristement à l'aspect have et flétri, à la vue de la détresse déguenillée des malheureux habitants indigènes, qui végétaient dans la plus hideuse malpropreté. Grâce à l'initiative du commandant de Salles et aux travaux actifs de ses soldats, la ville changea rapidement d'aspect. Le mur du front de terre fut complétement réparé. Sur le quai du nord-ouest, qui prit le nom de quai de Beaufort, on établit une grande batterie en arrière de laquelle on construisit une baraque pour le logement d'une compagnie, et qu'un mur crénelé mit à l'abri de toute attaque. Un débarcadère et une rampe pour y arriver furent établis : une maison voisine resta affectée au service de la douane. Pour protéger la ville des deux côtés de la mer, on commença la construction de murs et de parapets, auxquels les premières assises d'anciennes constructions romaines servirent de fondations. On fit alors rentrer dans l'intérieur de la ville les troupes de la garnison, campées jusque-là. Dès le 13 mai, un capitaine avait été chargé des fonctions de commandant de place ; deux chaouchs assuraient sous ses

ordres la police de la population indigène. Des sous-officiers et des soldats faisaient provisoirement le service de la gendarmerie et de la douane.

Pour prévenir tout désordre sur ce nouveau point de l'occupation française, on dut surveiller les nombreux bâtiments corailleurs qui arrivaient dans le port, et empêcher la contrebande de guerre. Il fallut aussi rechercher les propriétés du beylik et des établissements religieux, et défendre de détruire les jardins et de couper les arbres. Une infirmerie fut ouverte pour les malades indigènes qui désiraient se faire donner des remèdes ou des soins par nos médecins. Quelques-unes de ces mesures avaient pour but d'engager les kabiles à se rapprocher de nous. On a vu que, le jour de la prise de possession de Gigelli, les habitants de la ville avaient fui. Sur les assurances qui leur furent données immédiatement qu'on respecterait leurs propriétés et leur religion, une partie d'entre eux rentra à Gigelli ; mais le Kadi Si-Ali-ben-Abd-er-Rahman, refusa de revenir ; il protestait de ses dispositions pacifiques, mais donnait pour excuse la nécessité de rester près de sa famille, et les services qu'il se proposait de rendre dans le but de la pacification du pays. Pour le remplacer, et d'après le choix qu'il conseillait de faire, on désigna Si Tahar-el-Fergani, et Si Amar-bou-Maza fut nommé à l'emploi de mufti. Les mosquées, depuis la chute de la domination des Turcs, ne percevaient plus de revenus ; les oukils ne recevaient que des dons volontaires pour l'entretien du culte ; ce service fut régularisé, ainsi que celui de l'éducation des enfants (1).

(1) Il n'existait réellement qu'une seule mosquée ; les autres établis-

Le commandant supérieur entra aussi en négociations avec les tribus voisines, avec lesquelles il désirait nouer des relations commerciales. Un des chefs de la tribu des Beni-Hassen, Ammar-ben-Djeman, qui, le 13 mai, avait déjà conféré avec les Français, s'employa activement à une négociation. Il assurait que les Beni-Hassen voulaient la paix, et qu'ils n'avaient pris part à aucun combat. Les Beni-Kaïd étaient signalés comme peu hostiles, et les produits qui, de jour en jour, arrivaient plus nombreux sur le marché, étaient en effet apportés par eux; mais les indigènes de cette tribu demandaient à enlever de la ville les marchandises et les objets dont ils avaient besoin, et voulaient qu'on laissât les habitants en sortir librement. La sûreté de la position ne pouvait faire accorder, avant la pacification du pays, ces concessions, dont le rejet contribua à retarder, pour quelque temps encore, l'établissement de notre influence dans les tribus.

Ces mesures de prudence étaient indispensables à cette époque, et quiconque connaît la situation de la société kabile avant la conquête, se les explique facilement. Les tribus, avons-nous déjà dit ailleurs, vivaient indépen-

sements religieux, au nombre de six, n'étaient que des chapelles ou oratoires; on les nommait : Sidi Braham-ben-Hassein, — Sidi Ali-el-Medloum, — Sidi Azouz, — Sidi Okba, — Sidi En-Nebi, — Sidi Riban.

Dans la première, on voyait des chaînes en fer suspendues au plafond. La tradition rapporte qu'un corsaire de Gigelli avait été pris par les chrétiens et son équipage enfermé dans un bagne. Les parents des marins capturés firent des prières au marabout enterré dans la zaouïa, et, par son intercession, obtinrent la délivrance des captifs. Ceux-ci reparurent inopinément dans leur pays, encore couverts de leurs chaînes, qu'ils suspendirent comme marque de reconnaissance dans la chapelle de leur protecteur.

Sidi Braham était le patron vénéré des matelots Gigelliens.

dantes les unes des autres et séparées par des haines et des rancunes traditionnelles. Il suffisait que l'une d'elles, animée d'intentions pacifiques ou purement par intérêt, entrât en relations avec les Français qui venaient d'occuper Gigelli, pour que sa rivale mit immédiatement tout en œuvre afin de lui nuire, en faisant rompre ces relations. Comme rien, dans l'ensemble du costume surtout, ne permettait de distinguer l'ami de l'ennemi, il arrivait fréquemment que des hommes appartenant à des tribus hostiles pénétraient parmi nous en se faisant passer pour nos alliés. Après avoir librement fait leurs affaires, bien observé et espionné ce qui se passait, ils s'en retournaient vers la campagne; mais arrivés à quelques pas des avant-postes, ils reprenaient leurs armes cachées dans la broussaille, et se donnaient la satisfaction, avant de s'éloigner, de décharger leur fusil sur nos sentinelles avancées.

Cette tactique rusée du Kabile a existé de tout temps, et nous devons nous rappeler que, lorsque les Siciliens avaient pris pied à Gigelli, et en 1664, lors du débarquement des Français, les choses ne se passaient pas autrement. Une tribu n'avait pas plutôt fait des ouvertures pacifiques, pénétré dans le camp et vendu ses denrées, qu'une autre tribu rivale recommençait les hostilités. Les documents du temps s'accordent sur ce point; mais je n'hésite pas à croire que, parmi les agresseurs, devaient se trouver souvent ceux-là même qui, quelques heures avant, étaient venus fraterniser avec les chrétiens. Nous les avons vu agir à peu près de la même manière à l'égard des Turcs, qui cependant étaient venus leur prêter main forte pour les aider à combattre l'armée de débarque-

ment du duc de Beaufort. On se rappelle ce passage d'un manuscrit du temps, cité plus haut, où il est dit que « les Maures ou Kabiles voyant que la tour des Français résistait trop et que les Turcs y étaient maltraités, ils résolurent d'aller piller leur camp. Les Turcs en eurent avis, et cela fut cause qu'ils se retirèrent plus vite qu'ils n'auraient fait. » Cette façon de procéder à l'égard de leurs alliés et de leurs coreligionnaires, indique assez le degré de confiance qu'il faut avoir dans les Kabiles en temps de guerre.

Les rapports avec Ammar-ben-Djeman eurent pour effet d'informer le commandant de Salles des différentes attaques qui devaient avoir lieu, et de lui procurer la facilité d'acheter des bœufs pour la subsistance de la troupe pendant le premier mois de l'occupation. On chercha aussi à entrer en relations avec le marabout Moula-Chokfa ; mais tout en protestant de son désir d'assurer la paix, cet homme, malgré son influence religieuse, ne sut pas empêcher ses tribus de prendre part à tous les combats. Ce ne fut qu'en octobre 1839, que le commandant supérieur put avoir avec le cheikh des Beni-Amran une entrevue, à la suite de laquelle des rapports commerciaux s'établirent avec cette tribu.

Après le 9 juin, les Kabiles, occupés aux travaux de la moisson, ne se portèrent plus en masse contre les défenseurs de Gigelli. Quelques coups de fusils seulement furent tirés pendant la nuit. La tranquillité régnait ; mais les chaleurs du mois de juillet et les miasmes des marais voisins, avaient causé quelques cas de maladie grave parmi la garnison. Afin de ménager les troupes, il fallut ralentir l'exécution des travaux entrepris dans la ville et

aux environs. La possession de Gigelli était désormais un fait accompli, et le gouvernement, en même temps qu'il approuvait toutes les dispositions prises pour assurer la sécurité de la ville, envoya des récompenses et des témoignages de satisfaction aux troupes qui avaient participé aux combats soutenus sous cette place.

A cette occasion, le Gouverneur général écrivait au ministre : « Quatre pavillons et drapeaux ont été pris à l'expédition de Gigelli. Si l'étoffe dont ils sont formés n'est ni brillante ni belle, ils n'en ont pas moins été glorieusement conquis au prix du sang de quelques braves, et peuvent, à ce titre, être chers à la France. Cette expédition aura ajouté aux possessions françaises en Afrique un port, une ville, une position importante. Elle a été pour le commandant de Salles, comme pour les troupes sous ses ordres, une nouvelle occasion de se couvrir de gloire. »

Vers les derniers jours de juillet, le commandant Honvaux remplaça M. de Salles, nommé lieutenant-colonel et rappelé à Alger. Le 6 février 1840, il fut lui-même remplacé par le colonel Picouleau.

Bien que les Kabiles reparussent sur le marché, leurs intentions à notre égard n'étaient pas encore pacifiques; rempant ventre à terre comme des reptiles, muets, invisibles, ils se ruaient brusquement sur nos positions, cherchant à enlever vivants nos factionnaires ou à les tuer. Ces attaques se renouvelaient assez souvent, et le repos de la ville était fréquemment compromis. Le colonel Picouleau résolut de donner à ces ennemis acharnés une leçon qui arrêterait leur audace pour quelque temps, si elle n'y mettait entièrement fin. Une razia fut exécutée

par lui sur les Oulad-Marabout-Moussa, fraction des Beni-Ahmed, et eût un plein succès; mais une occasion plus favorable de les châtier se présenta bientôt, et fut saisie par le colonel avec empressement.

De nouvelles protestations des Kabiles à la suite de la razia, semblaient devoir assurer leurs relations amicales, et rien, pour le moment, ne pouvait faire suspecter leurs intentions perfides. Dans la journée du 4 février 1841, des réunions considérables se firent remarquer dans les environs de la ville; mais ce rassemblement, attribué à la solennité d'une fête (aïd-el-kebir), n'avait nullement paru une manifestation hostile. Vers 11 heures du soir, une fusillade très vive se fit tout à coup entendre, et une grêle de balles commença à pleuvoir sur la ville. Les Kabiles s'étaient embusqués sur le rocher de *Dar-djezira*, d'où ils tiraillaient impunément. Un poste d'infirmiers et d'hommes malades fut organisé derrière la batterie du nord, pour occuper les assiégeants. Pendant ce temps, le colonel Picouleau, à la tête de toutes les troupes valides, sort en silence, tourne le poste des assaillants, s'empare d'une gorge étroite, fermant ainsi toute retraite, et les place entre lui et la mer. S'apercevant trop tard de leur malheureuse position, les Kabiles, au nombre d'environ deux cents, emprisonnés sur ce petit promontoire, essaient un instant de se défendre. La charge à la baïonnette retentit, une lutte corps à corps s'engage, et les ennemis sont tous jetés à la mer ou passés par les armes. Ceux qui cherchèrent à s'échapper en nageant, périrent dans les flots. Le lendemain, les nombreux cadavres gisant auprès de la ville ou sur la plage, apprirent aux gens du dehors le résultat de l'expédition

nocturne de leurs frères. Le rocher sur lequel se passa ce fait d'armes a, depuis, porté le nom du colonel Picouleau.

Une garde urbaine indigène, d'un effectif d'environ 80 hommes, fut organisée vers cette époque, dans le but de donner quelque repos à nos soldats, que les fièvres avaient considérablement affaiblis (1). Chaque indigène recevait un salaire de 1 franc par jour; mais il fallut bientôt les licencier, parce qu'ils faisaient leur service avec mollesse et nonchalance, et qu'ils étaient, en résumé, de très mauvais soldats devant l'ennemi.

Les Kabiles, bien que leurs attaques fussent de moins en moins fortes, ne cessaient pas d'inquiéter la place de temps en temps; mais ils se lassaient de leurs tentatives, qui ne leur offraient aucun résultat. A l'embouchure de la petite rivière, ils avaient construit une grande baraque en chaume qui leur servait de poste avancé pour surveiller les mouvements de la garnison. Du fort Duquesne, on leur lançait quelques obus chaque fois que les groupes paraissaient plus nombreux que d'habitude. Le bateau à vapeur le *Crocodile,* de passage un jour à Gigelli, au moment où un rassemblement se formait autour de la baraque, s'approcha de la plage et canonna avec tant d'à-propos, que depuis les Kabiles n'osèrent plus prendre cet endroit pour point de réunion. Pendant quelques mois, la tranquillité régna autour de la place; on en pro-

(1) Les causes de ces maladies, qui firent de nombreuses victimes dans la garnison, provenaient des travaux que nos soldats exécutaient sans relâche pour approprier la ville et assainir, par des fossés d'écoulement, le marais sur lequel le nouveau Gigelli est construit aujourd'hui, d'où s'exhalaient des miasmes délétères.

fita pour nouer des relations commerciales avec les montagnards; mais la guerre éclata de nouveau. Un marabout du nom de Saïd-ben-R'ezala, qui se disait envoyé de l'émir Abd-el-Kader, se joignit au fanatique Si Zerdoud, et prêcha la guerre sainte dans les tribus des environs.

Le 17 septembre 1841, vers 11 heures du matin, les Kabiles se présentèrent sur plusieurs points à la fois, particulièrement sous le fort Duquesne, qu'ils attaquèrent avec vivacité jusqu'à 4 heures du soir. Le feu de l'artillerie et les troupes disponibles qui purent sortir, les obligèrent à se retirer en perdant du monde. Deux jours après, une autre réunion nombreuse s'étant formée près d'un douar des Oulad-Ali, sur la plage, le commandant Claparède profita de l'arrivée en rade du bateau à vapeur la *Chimère,* et des bonnes dispositions du capitaine Derbinghen qui le commandait, pour les faire canonner pendant deux heures. Après avoir répondu par une impuissante fusillade, l'ennemi se porta tout à coup sur la ville où il fut reçu par deux compagnies, dont une du génie, qui avaient été disposées à l'avance, tandis que le vapeur la *Chimère,* qui avait suivi le mouvement, les canonnait en même temps d'écharpe. Les Kabiles n'en combattirent pas moins très vivement jusqu'à 4 heures du soir.

Le 20, la *Chimère,* après avoir mis dans la nuit quelques matelots à terre pour soulager la garnison, fatiguée par cette série de combats, continua à tirer sur les gourbis qui avoisinent la plage. Le surlendemain, les Kabiles se présentaient de nouveau; mais l'artillerie eut encore l'occasion de leur faire beaucoup de mal.

L'occupation de Gigelli, réduite à l'enceinte extérieure

des blockaus, et la force numérique de la garnison, composée de 500 hommes tout au plus, indiquent suffisamment le rôle qui nous appartint pendant plusieurs années sur cette partie de nos possessions. Chaque fois que le calme semblait devoir s'établir, quelque fanatique apparaissait, et, par ses intrigues, remettait le pays en révolution.

En 1843, parut dans la Kabilie orientale un individu se disant le Bou-Dali-ben-el-Harche qui avait causé la mort d'Osman-bey. Si les Kabiles avaient voulu se donner la peine de réfléchir, ils auraient constaté que l'agitateur, tué vers 1806, ne pouvait ressusciter un quart de siècle après. Celui-ci était encore un personnage sorti de l'obscurité, qu'une intrigue, un complot de marabouts allait présenter aux populations comme un être inspiré et envoyé tout exprès pour chasser les chrétiens de l'Algérie. Moula-Chokfa, le marabout des Beni-Ider, avait recruté on ne sait où ce cherif, qu'il lança contre Gigelli, où on lui mit environ deux cents hommes hors de combat (1). Dégoûté par ce début si peu encourageant, il disparut plus rapidement sans doute qu'il n'était venu.

En 1847, c'était le cherif Mouleï-Mohammed, l'un des plus énergiques compagnons de Bou-Maza dans le Dahara, qui venait à son tour bloquer Gigelli. Dans la matinée du 3 octobre, environ 1,200 Kabiles des tribus voisines attaquaient les avant-postes. Le commandant supérieur Faure, prévenu par un espion, avait fait renforcer les postes de Duquesne, Valée et Ste-Eugénie. La petite gar-

(1) Le bateau à vapeur le *Styx* contribua à la défense de la place. Les Kabiles attaquèrent au nombre de huit mille.

nison sortit de la ville; les Kabiles, embusqués dans les anfractuosités du terrain et dans les broussailles, faisaient un feu très vif et s'avançaient toujours. Au bout de deux heures, l'ennemi ayant augmenté, la garnison se porta brusquement en avant et dispersa les rassemblements.

En 1849, le commandant Boudville ayant vu piller un navire français, *la Miséricorde*, qui avait fait côte à l'embouchure de l'Oued-Mencha, à 4 kilomètres de la ville, surprit, pendant la nuit, un des villages de ces Kabiles. Il incendia leurs maisons, et s'empara du cheïkh, qui fut gardé prisonnier jusqu'à ce que la tribu eut payé une forte indemnité.

Le marabout Si Tahar-Amokran, dont la famille joua un si grand rôle sous la domination turque, et qui, abandonnant sa résidence de Gigelli lors du débarquement des Français, s'était retiré chez les Kabiles, vint alors offrir sa soumission. Ce fait produisit une sensation considérable dans le pays, et nous créa de nouvelles relations parmi les populations voisines.

A peu près vers cette époque, des chantiers de travailleurs civils et militaires construisaient la grande conduite d'eau qui sert encore actuellement à alimenter la ville. Le capitaine Féraud, chef du génie, allant un matin visiter les fours à chaux avant l'arrivée de ses ouvriers, fut tout-à-coup entouré par plusieurs centaines de Kabiles qui s'étaient embusqués pour surprendre et massacrer ces ouvriers. Cet officier, poursuivi par l'ennemi qui faisait sur lui un feu roulant, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cette circonstance prévint heureusement une déplorable catastrophe, qui aurait coûté la vie à la plupart des ouvriers européens s'ils étaient

tombés dans l'embuscade. Quoiqu'il en soit, le fort St-Ferdinand canonna à mitraille les nombreux groupes de Kabiles qui s'étaient formés ; la garnison accourut aussitôt au pas de course et poursuivit l'ennemi à plus de deux lieues au delà de nos lignes, en lui tuant une trentaine d'hommes.

Au mois de mars 1849, il fut question d'entreprendre une grande expédition dans la Kabilie orientale. Le moment était venu de mettre un terme aux hostilités des frères Ben-Azeddin, famille féodale du Zouar'a, qui ne cessaient de porter le trouble chez les tribus soumises des environs de Mila. Il y avait à craindre que nos alliés, fatigués de ces luttes incessantes avec leurs voisins, ne finissent par faire cause commune avec elles, et ne plus reconnaître notre autorité. Le mouvement pouvait s'étendre de proche en proche jusqu'au bassin de Mila, et faire interrompre la sûreté des communications entre Constantine et Philippeville. L'autre but à atteindre était de forcer les montagnards à la soumission, et de les obliger à lever le blocus dans lequel Gigelli se trouvait depuis plus de dix ans. Mais cette expédition fut remise à une autre année.

En avril 1851, la situation politique du pays situé entre Gigelli et Collo se dessina d'une manière tout-à-fait hostile. Le commandant supérieur de Philippeville, en tournée pour examiner les travaux de la route muletière exécutée par les Kabiles eux-mêmes, fut attaqué dans la ville de Collo par les Beni-Isahak, les Oulad-Attia, les Beni-Toufout et les tribus insoumises de l'ouest. Cet officier supérieur, pourchassé à coups de fusil, se vit obligé d'abandonner ses chevaux et de se réfugier avec sa

suite dans un bateau qui le débarqua en sûreté, à 3 kilomètres à l'est de la ville. Les habitants de Collo n'opposèrent qu'une résistance courte et insignifiante, et se réunirent bientôt aux assaillants. Depuis ce moment, le pays resta en armes, et on prit partout la détermination de se battre pour défendre l'indépendance kabile. A Gigelli, la situation était la même. Les Beni-Amran, les Oulad-Belafou et les Beni-Four'al s'étaient réunis, entraînant les tribus plus faibles, et avaient juré de faire la guerre sainte. Ils allèrent même jusqu'à porter le défi à Gigelli, en tirant des coups de fusil sur nos avant-postes. Les Kabiles, après plusieurs réunions, s'étaient prononcés pour une résistance opiniâtre. Cette résistance était organisée partout, depuis Collo jusqu'au Babor. Le fanatisme augmentait comme toujours l'exaltation de ces populations : elles parlaient de leur indépendance, de la virginité de leurs montagnes, qui avaient vu s'écraser à leurs pieds l'armée d'Osman-Bey. Là où les Turcs avaient péri, les Français devaient aussi périr : telles étaient les prédications des marabouts.

Ce n'était donc pas une expédition ordinaire, avec ses chances habituelles de petits combats et de marches pénibles, qu'il fallait entreprendre; c'était une guerre sérieuse. De Mila à Gigelli et de Gigelli à Collo, la colonne expéditionnaire allait avoir devant elle un pays encore inexploré, très difficile à parcourir, et à combattre environ quinze mille fusils, maniés par des hommes déterminés et qui n'avaient point encore souffert de la guerre. Le plan de campagne était de traverser d'abord ces montagnes comme un boulet, de tracer un sillon, puis de prendre les tribus à revers des deux côtés, et de

les forcer à la soumission. Le 7 mai 1851, la colonne expéditionnaire de la Kabilie, sous les ordres du général de Saint-Arnaud, commandant la province, se réunissait sous les murs de la petite ville de Mila, aux pieds des montagnes. La colonne se composait de deux brigades d'infanterie, de 250 chevaux de cavalerie et de 1,200 bêtes de somme portant un lourd convoi ; en tout 9,500 hommes.

Le 9 mai, les troupes en marche prenaient la direction de Fedj-Baïnen et entraient sur le territoire ennemi.

« Depuis le 11, jour où j'ai quitté mon bivouac de Fedj-Baïnen, écrivait le général de Saint-Arnaud, j'ai toujours eu de 4 à 6,000 fusils devant moi, et depuis quinze ans que je fais la guerre en Afrique, je n'ai jamais trouvé un pays plus difficile et combattu des ennemis plus audacieux et plus acharnés.

Le 11, j'ai trouvé trois cols, que je devais franchir, fortifiés par les Kabiles qui avaient élevé partout des petits retranchements en pierres sèches. Ces cols étaient défendus par environ 4,000 fusils; toutes les hauteurs étaient garnies. Il fallait descendre de Fedj-Baïnen, traverser l'oued Haïa et le gros village de Kâzan, et remonter au col en traversant des ravins profonds, par des chemins affreux. Cette opération ne pouvait se faire que sous le feu plongeant de l'ennemi. »

Les dispositions étaient prises, les ordres donnés, et le 11, à la pointe du jour, les troupes descendaient en trois colonnes de trois bataillons chacune et de deux obusiers. La colonne de gauche commandée, par le général de Luzy avec 2 bataillons du 20e et les tirailleurs indigènes, attaquait le Fedj-Menazel des Oulad-Asker, défendu par une longue muraille en pierres sèches, derrière laquelle

les Kabiles tiraient à coups sûrs. 70 chevaux, chasseurs et spahis, sous les ordres du commandant Fornier, des spahis, étaient prêts à charger si l'occasion s'en présentait.

La colonne de droite, sous les ordres du général Bosquet, se composait des zouaves, d'un bataillon du 8e de ligne et du bataillon d'Afrique. Le colonel Bouscarin suivait avec 70 chevaux.

La colonne du centre, formée par le 2e bataillon de chasseurs à pied, un bataillon du 9e et la légion étrangère, sous les ordres du lieutenant-colonel Espinasse, devait diviser l'attention de l'ennemi.

Le colonel Jamin, du 8e de ligne, avec un bataillon de son régiment, un bataillon du 16e léger et le 10e de ligne, avait la mission délicate de conduire le convoi. A 7 heures du matin, l'oued Haïa était traversé, le gros village de Kazan, défendu par les Kabiles, était enlevé à la baïonnette et incendié. A 9 heures, toutes les positions, abordées avec une grande vigueur, malgré le feu plongeant de l'ennemi, étaient en notre pouvoir, et les trois colonnes, chassant les Kabiles devant elles, se réunissaient derrière les cols. Pendant ce rude combat, le commandant Valicon tomba frappé d'une balle mortelle. Le commandant Robuste, du 8e, ainsi que plusieurs officiers et soldats étaient blessés. Le général Bosquet, touché d'un coup de feu à l'épaule, n'en continua pas moins la charge et couronna la crête avec ses zouaves. Vers huit heures du soir, après avoir traversé un pays boisé où il fallut soutenir une série de combats successifs, et souvent corps à corps, l'arrière-garde de la colonne, retardée dans des sentiers presque inaccessibles, arrivait au bivouac établi sur le

plateau d'El-Aroussa. On s'était battu depuis 7 heures du matin.

Le 12, le général de Saint-Arnaud voulut laisser un peu de repos à ses troupes, tout en faisant du mal à l'ennemi rassemblé aux environs du camp. Quatre bataillons sans sacs et la cavalerie brulèrent les villages des Oulad-Asker et des Beni-Mimoun. — L'ennemi se montra en forces et éprouva de grandes pertes.

Le 13, la journée fut difficile et laborieuse ; la route se déroulait dans des bois, sur le flanc de montagnes dominées par des positions qu'il fallait successivement prendre et évacuer en marchant. L'ennemi, très nombreux, était partout ; on eut dit une fourmilière : en avant, sur les flancs, en arrière, se glissant de buisson en buisson pour tirer plus juste et de plus près ; les engagements étaient vifs et fréquents. Le flanquement du convoi était aussi pénible que possible. Toutes ces difficultés furent surmontées, et on aurait eu à compter un souvenir glorieux de plus, s'il n'avait été assombri par le regret des pertes sensibles éprouvées par le 10e de ligne en flanquant le convoi. Deux compagnies de grenadiers de ce régiment, pleines d'ardeur, mais sans expérience de la guerre d'Afrique, dans une position très boisée, se laissèrent surprendre et tourner par un grand nombre de Kabiles, qui se glissaient inaperçus dans ces taillis épais et leur tuèrent beaucoup de monde. Voici comment ce fait est raconté très exactement, et en détail, par un officier témoin oculaire de l'événement :

« Lorsque, pour tout chemin, il y a un étroit sentier de deux pieds de large, descendant à pic les ravins, courant le long des escarpements, à droite, à gauche,

dominé par des rochers, des bois épais ; quand souvent même ce sentier vient à manquer et qu'il faut le tailler dans le terrain pierreux, c'est une rude tâche que de protéger un convoi qui s'allonge homme par homme, bête de somme par bête de somme, sur un espace de plus d'une lieue et demie. Pour mettre les vivres, les munitions de réserve et les blessés à l'abri d'un ennemi audacieux, agile, nombreux et déterminé, il faut l'entourer d'une haie vivante. L'avant-garde, suivant l'étroit sentier, fraye la route. A droite, à gauche, sur les flancs du convoi, des bataillons ont l'ordre de marcher parallèlement à sa hauteur, quel que soit le terrain, détachant des compagnies, occupant en entier, s'il est nécessaire, les positions qui dominent le chemin. On comprend maintenant quelle est la fatigue du soldat, chargé d'un sac rempli de vivres, quand, durant une journée entière, du point du jour au coucher du soleil, il coupe à travers un pays bouleversé, sans cesse la cartouche aux dents, le fusil à la main. L'arrière-garde vient ensuite : c'est elle, d'ordinaire, qui a la plus grande part dans la lutte. Le général de Saint-Arnaud avait donné l'ordre que, d'intervalle en intervalle, le convoi fut divisé par des compagnies d'infanterie, tant il craignait de le voir coupé. Les renseignements étaient exacts ; le pays parcouru jusqu'alors par la colonne semblait une plaine, en comparaison de celui qu'elle traversait le 13. Tout se passait cependant avec ordre. Le convoi, pressé par les sous-officiers du train, serrait sans perdre de terrain ; les positions occupées tour à tour assuraient son passage, et l'ennemi, bien qu'il fut hardi et nombreux, était maintenu à distance.

« A l'un des passages difficiles, sur le flanc gauche, il y avait une position importante, car elle dominait complétement le sentier des mulets. Les zouaves l'avaient occupée les premiers, le 16e léger et le commandant Camas ensuite. La marche des flanqueurs amena pour les remplacer deux compagnies du 10e de ligne, nouvellement arrivé de France ; ce régiment se trouvait pour la première fois jeté dans la fournaise ; il n'était point encore façonné à la fatigue, et ces ennemis sauvages lui causaient ce premier étonnement par lequel passe toute troupe de récente venue. Le commandant Camas montra lui-même au capitaine Dufour les points qu'il fallait occuper, les sentiers à suivre pour la retraite, et ne s'éloigna qu'en laissant tout en bon ordre. L'ennemi, depuis quelques instants, ne se montrait plus de ce côté : le silence régnait dans le bois. Avec l'inexpérience d'une troupe ignorante de la guerre, les soldats du 10e se croient en sûreté : les uns, cédant à la fatigue, se couchent et se reposent, les autres regardent le combat livré par l'arrière-garde, dont ils étaient spectateurs de ce point élevé; aucun ne veille. Les Kabiles, durant ce temps, se glissent, rampent le long des buissons, et plus de quatre cents se précipitent tout à coup en poussant leurs rugissements de combat. Surpris, les soldats se réunissent pêle-mêle autour de leurs officiers : Allons ! mes enfants, à la baïonnette! crie le capitaine Dufour. Tout ce qui porte galons ou épée écoute sa voix, le devoir les anime ; ils se jettent en avant, et les cinq officiers, les sous-officiers, trente-cinq grenadiers tombent frappés à la face. Autour de ces hommes, d'autres plus faibles parlent, crient, tentent la résistance, puis laissent échapper leurs armes. Le vertige

les saisit ; ils veulent la vie : les Kabiles sont leur seul effroi, tout autre danger disparait ; ils s'élancent du haut des roches et arrivent, meurtris de leur chute, les chairs ensanglantées, dans les rangs du convoi. Sur la hauteur, pendant ce temps, une mort héroïque expiait la faute que l'inexpérience de la guerre avait fait commettre. Maîtres de la position, les Kabiles envoient leurs balles dans le convoi ; quelques-uns tentent de le couper, le désordre s'y met, les bêtes de somme prennent le trot, il y a un instant de confusion. Le général de Saint-Arnaud se trouvait près de là ; il accourt, tout est bientôt réparé ; deux compagnies du 9e sont lancées sur les rochers ; le capitaine La Gournerie les entraîne : une balle le tue raide en tête de sa troupe, qui le venge dans le sang kabile. »

Dans la journée du 14 mai, la division continua de descendre par des sentiers difficiles vers l'embouchure de l'oued el-Kebir, en combattant comme la veille. Les Kabiles ayant essayé contre deux compagnies de la légion étrangère la manœuvre qui leur avait si bien réussi contre les grenadiers du 10e, furent reçus par le chef de bataillon Meyer de manière à n'y plus revenir. On était sorti du pays difficile, et l'ennemi n'opposa, le 15 au matin, qu'une fusillade à distance, aux bataillons qui, sous la direction du colonel Marulaz, du 20e, allèrent, avant de quitter le bivouac, incendier ses villages sur les deux rives de l'oued el-Kebir. Le temps était devenu mauvais ; la division, prit le 16 au matin, sous des torrents de pluie qui ne cessèrent de tomber que le lendemain, son bivouac près de Gigelli.

Des renseignements positifs portent que, pendant cette

première phase de la campagne, les Kabiles eurent environ 400 hommes tués; ils comptaient plus du double de blessés. Les Oulad-Asker, les Beni-Aïcha et les Beni-Habibi furent les plus maltraités. Nos pertes n'auraient été que d'une cinquantaine de tués et d'environ 200 blessés, sans la malheureuse affaire des deux compagnies du 10ᵉ.

Le 19 mai, la colonne quittait Gigelli et allait s'établir à Dar-el-Guidjali, au centre du pays des Beni-Amran et des Beni-Ahmed. Au moment de l'arrivée au bivouac, toutes les crêtes environnantes étaient occupées par les Kabiles; on les en chassa malgré une résistance des plus vives. Le lendemain, de nombreux contingents s'étaient de nouveau rassemblés en vue du camp. Par une manœuvre très habile, le général réussit à les acculer dans un ravin, en leur faisant couper la retraite par la cavalerie pendant qu'ils étaient chargés à la baïonnette par l'infanterie. Ce fut alors que commença un massacre terrible. Les résultats de cette sévère leçon ne se firent pas longtemps attendre. La grande tribu des Beni-Amran, les Beni-Ahmed et les Beni-Khettab, dont l'humeur guerrière s'était refroidie par les énormes pertes qu'ils venaient d'éprouver, se présentaient au camp le même jour et faisaient leur soumission. Gigelli était débloqué : c'était le septième combat qu'il avait fallu livrer en dix jours. Mais tous ces rapides succès ne suffisaient pas pour ramener entièrement le calme dans le pays : il fallait châtier encore quelques puissantes tribus rebelles qui, se croyant inattaquables dans leurs montagnes, n'avaient fait aucune ouverture de soumission. Bien que la colonne eût été affaiblie de deux bataillons qui, sous les ordres du général Bosquet, étaient allés renforcer le général Camou,

afin d'arrêter les progrès de l'insurrection fomentée par le cherif Bou-Bar'la, dans la vallée de Bougie, le général de Saint-Arnaud se portait le 26 chez les Beni-Fourʼal et les Beni-Ourzeddin. Après un dernier effort de résistance, ces deux grandes tribus demandaient l'aman et livraient des otages. Depuis ce jour, les Kabiles n'offrirent plus qu'une faible résistance ; ce n'était plus des combats de 12 heures comme au début de la campagne : aussitôt que l'ennemi se présentait en nombre, il était chargé, poursuivi ; ses villages défendus étaient enlevés et brûlés, et au bout de quelques heures les soumissions arrivaient.

La colonne poussa ensuite jusqu'à Ziama, près de la limite du cercle de Bougie, et obligea également les populations de ce canton à reconnaître notre autorité.

Une partie du programme tracé d'avance était déjà rempli ; mais il restait à débloquer Gigelli du côté de l'est, afin d'assurer d'une manière positive la sécurité aux environs de Collo, dans les centres agricoles de la vallée du Saf-Saf et sur les communications entre Philippeville et Constantine. Des combats glorieux et sanglants, des soumissions nombreuses, des résultats incontestables, avaient mis déjà l'effet et l'ascendant moral de notre côté ; il fallait en profiter, ne pas perdre le fruit des premiers succès et ne laisser aucune tribu insoumise.

Les troupes s'étant reposées quelques jours sous Gigelli, se remirent en mouvement le 18 juin. Le lendemain, en arrivant à El-Ksiba, les Beni-Ider les accueillirent à coups de fusil, et, pendant la nuit, les contingents de dix tribus attaquèrent avec acharnement les faces du

camp. A dater de ce moment, les combats recommencèrent. Les Beni-Ider, les Beni-Habibi, les Oulad-Aïdoun, les Oulad-Aouat, les Oulad-Asker, les Beni-Meslem, les Beni-Fergan, les Beni-bel-Aïd, les Oulad-Attia et les Beni-Toufout, avaient, dans toutes les rencontres précédentes, envoyé presque chaque jour leurs contingents se relever pour nous combattre. Cette manœuvre durait jusqu'au moment de leur soumission, et chaque soumission obtenue affaiblissait les rangs des Kabiles, sans diminuer leur ardeur et leur acharnement contre nos troupes.

Du 19 au 26 juin, la colonne avança lentement dans le pays, frappant les tribus les plus fortes, choisissant les positions centrales pour de là rayonner et descendre sur l'ennemi, le vaincre, le poursuivre et le dégoûter de la résistance. Chaque combat était un succès, chaque succès avait son résultat, et les soumissions se succédaient au milieu des coups de fusil.

Les opérations dans le cercle de Gigelli étaient terminées ; de l'oued Ziama à l'oued el-Kebir (Roumel), les tribus avaient été vaincues et soumises, les cheïkhs avaient revêtu notre burnous. Le commandant supérieur Robert recevait son cercle libre et organisé. Il reprit le chemin de Gigelli avec une simple escorte de 25 chasseurs à cheval ; partout les Kabiles s'empressaient sur son passage, et quelques jours après sa rentrée, le marché de Gigelli comptait plus de 500 Kabiles.

Du 1er au 12 juillet, le général de Saint-Arnaud opéra dans la vallée de l'oued el-Kebir, passant alternativement de la rive droite sur la rive gauche, poursuivant les rassemblements rebelles partout où ils se montraient. La colonne, ne laissant plus d'ennemis derrière elle ni sur les

flancs, et après avoir eu à combattre depuis deux mois toutes les tribus réunies de la Kabilie orientale, ne comptait plus comme adversaires que les Beni-Toufout et quelques autres tribus qui habitent le pâté des montagnes de Collo. Le 12 juillet, elle quittait le bivouac d'El-Milia, punissait sévèrement les Kabiles de cette région, et les dégoutait de leurs attaques sur la petite ville de Collo. Enfin, le 18 juillet dans la soirée, la colonne se mettait en marche, montrant ses baïonnettes victorieuses à travers la vallée de l'oued Guebli, et chaque bataillon regagnait à petites journées sa garnison.

De bons rapports s'étaient établis depuis entre les habitants de la ville de Gigelli et les Kabiles que le commerce attirait sur le marché, lorsqu'au mois de septembre 1851, de nouveaux troubles éclatèrent dans le pays. Le cheïkh des Beni-Ider, Khalfa-ben-Amirouch, qui depuis longtemps haïssait le marabout Moula-Chokfa, fit une razia contre lui, sous le prétexte qu'il avait sollicité lui-même la venue de nos colonnes dans la contrée. Ben-Amirouch appela de nouveau les tribus à la guerre, en faisant publier des lettres du cherif Bou Bar'la, qui, à cette époque, fomentait des intrigues dans la vallée de Bougie. N'ayant obtenu aucun succès en prononçant le nom de Bou-Bar'la, qui n'était guère connu dans le cercle de Gigelli, il se servit alors d'un ancien cherif qui semblait avoir renoncé à ce rôle depuis longtemps, Mohammed-ben-Abd-Allah, qui s'était retiré dans l'ouest. Celui-ci écrivit aux tribus que Bou-Maza, à la tête d'une nombreuse armée, se disposait à assiéger Bougie. Il s'offrait, de son côté, pour se mettre à la tête des populations de la Kabilie orientale pour attaquer Gigelli. Ces propositions furent encore ac-

cueillies avec beaucoup de froideur. Enfin, un dernier effort est tenté; un autre cherif, du nom de Bou-Sebâ, apparaît auprès du cheïkh Ben-Amirouch; ils parcourent ensemble quelques tribus, notamment les Oulad-Aïdoun. Les esprits sont vivement préoccupés, et les contingents se réunissent en armes, ce qui nécessite, vers le mois de mai 1852, la sortie de Constantine d'une colonne sous les ordres du général de Mac-Mahon, qui parcourt toute la rive droite de la vallée de l'oued el-Kebir, et rétablit le calme dans le pays après avoir rudement châtié les rebelles.

Cependant, le pâté montagneux du Babor et du Tababort, qui n'avait jamais été visité par nos colonnes, continuait à servir de refuge à tous les agitateurs et les mécontents. Il était urgent de détruire ce foyer de révolte. Au mois de mai 1853, une grande expédition, sous les ordres du général Randon, gouverneur général, pénétra dans ces montagnes. Après avoir soumis les tribus dépendant de la subdivision de Setif, les deux corps dont se composait l'armée, opéraient leur jonction sur les bords de la mer, près de l'embouchure de l'oued Aguerioun, et le 5 juin, au camp de Souk-et-Tenin des Beni-Hassein, le Gouverneur général donnait l'investiture aux cheïkhs des tribus nouvellement soumises. La cérémonie s'accomplit avec toute la pompe militaire que permettait la réunion des troupes des deux divisions d'Alger et de Constantine, rendue plus imposante encore par l'aspect pittoresque du pays. Dès huit heures, les troupes étaient sous les armes. Devant la tente du Gouverneur, se tenaient groupés tous les Kabiles qui, de leur condition insoumise, de leur vie sauvage, allaient passer dans l'ordre régulier

de notre société. Au milieu d'un de ces silences qui, dans les instants solennels, planent tout à coup sur les masses, le Gouverneur général élève la voix et prononce les paroles suivantes :

« Kabiles des Babor,

» Je vous ai annoncé de Setif que mes troupes allaient entrer dans votre pays; que mon camp serait ouvert à ceux qui voudraient faire leur soumission, et que mes soldats détruiraient toutes les résistances. Je vous ai tenu parole.

« Maintenant, vous voilà en présence du drapeau de la France. Vous avez promis de servir avec fidélité notre patrie. Je vais vous fournir les moyens de remplir vos promesses en vous donnant l'investiture. Rappelez-vous que votre premier devoir sera de faire respecter la justice et de protéger les faibles.

« Eloignez de vous tous les gens de désordre : nos ennemis doivent être vos ennemis.

« J'ai choisi parmi vous des cheïkhs qui administreront les tribus. Vous traiterez directement avec les officiers des bureaux arabes : ceci vous prouve que je veux vous conserver vos usages et vos lois particulières.

« Vos anciennes querelles doivent cesser, afin que la paix règne dans le pays et que vous puissiez fréquenter, avec sécurité, les marchés. Voilà ce que je veux pour le bien de tous, voilà ce qui amènera sur vous les bénédictions de Dieu, et vous montrera que vous méritez vraiment d'être appelés les serviteurs de la France. »

Chacune de ces phrases, traduite immédiatement par

l'interprète, était suivie par un murmure qui indiquait que la parole du Gouverneur avait frappé juste, qu'un intérêt avait été compris, qu'un instinct avait été remué.

L'allocution achevée, chaque nouveau cheïkh est appelé à son tour, reçoit le burnous et passe devant le Gouverneur, dont il baise la main en renouvelant le serment de fidélité à la France. Quelques-uns de ces hommes qui se croyaient, il y a peu de jours, destinés à ne jamais connaître le joug, avaient, dans leurs vêtements noircis, quelque chose qui rappelait le farouche désordre de leurs montagnes. C'était un spectacle touchant, celui de voir la pourpre française tomber sur ces sauvages costumes. Il y avait là comme une image sensible de ces rapides métamorphoses qu'opère la puissance de notre pays sur l'Algérie.

Après la distribution des burnous, le Gouverneur fait de nouveau ranger les cheïkhs autour de lui. Il leur rappelle les paroles qu'il vient de prononcer; il insiste sur la paix qui doit régner entre eux pour que l'industrie de tous prospère, et que l'intérêt de tous soit sauvegardé. Il termine en leur disant que la parole kabile a la réputation d'être une parole inviolable, et que c'est à leurs actions, désormais, de confirmer leur renommée.

Cette fête, qui se passait un dimanche, n'aurait pas été complète si, à tant d'éléments de grandeur humaine, la religion n'avait point mêlé sa majesté. Depuis deux jours, le supérieur de la Trappe de Staouéli, l'abbé Régis, était venu rejoindre la colonne. En face de la mer, à l'une des extrémités du camp, devant le fond étincelant des montagnes, s'élève, entre deux faisceaux d'armes, un autel surmonté d'une immense croix formée par deux branches

d'arbre dépouillées. C'est sur cet autel que l'abbé Régis et le père Parabère, aumônier de la colonne, célèbrent la messe. Au moment de l'élévation, le canon tonne, les drapeaux s'inclinent, toutes les troupes sous les armes mettent genou terre, et la religion chrétienne prend possession à son tour du pays que nos armes ont conquis (1).

Des Beni-Hassein, le camp fut porté à Ziama. A Ziama, on savait déjà qu'on ne rencontrerait aucune résistance jusqu'aux Beni-Afer. Les grands de cette tribu avaient fait des démarches auprès de nous, mais ne s'étaient pas prononcés d'une manière définitive. Quant aux Beni-Hler et aux autres montagnards de la rive gauche de l'oued el-Kebir, après avoir déclaré qu'ils se battraient, ils montraient une certaine hésitation, et le cheikh Ben-Amirouch, chef du mouvement, dans le cas où ils refuseraient de se défendre, parlait de s'éloigner momentanément vers la Tunisie, pour revenir continuer son rôle quand nos troupes se seraient retirées.

Arrêté à Ziama pendant quatre jours par des pluies torrentielles, le Gouverneur général ne put se remettre en marche que le 10 avec la 1re division, commandée par le général de Mac-Mahon. Il bivouaqua le 10 sur la rivière de Dar-el-Oued, le 11 à El-Aouana, le 12 à Khechamou, chez les Beni-Ahmed, et arriva le 13 à Merdjanen, sur l'oued Djendjen, chez les Beni-Khettab. Pendant ce temps, la 2me division, aux ordres du général Bosquet, avait tourné vers le sud et rencontré quelques difficultés pour atteindre le col de Selma. En descendant ensuite

(1) Voir, dans le journal l'*Illustration* de 1853, le dessin que j'ai fait de cette imposante cérémonie, ainsi que d'autres croquis rappelant l'expédition.

dans la partie supérieure de l'oued Djendjen, elle était arrivée, en s'élevant sur la berge droite de cette rivière, à hauteur de Merdjanen. Ce mouvement terminé, le Gouverneur général se porta, le 16, sur la limite des Beni-Afer et des Beni-Ider, et le général Bosquet se rendit au col de Fedoulès, au sud du pâté montagneux occupé par la première de ces tribus.

Le pays des Beni-Afer est d'un accès extrêmement difficile ; mais en présence d'un pareil déploiement de forces, ils ne songèrent plus qu'à se soumettre. L'expédition entreprise était un fait accompli ; elle appartenait désormais à l'histoire de nos conquêtes africaines. Le 18 mai, le général Randon, s'adressant par un ordre du jour aux troupes qu'il avait réunies devant Setif, avait montré d'avance notre drapeau flottant sur les cimes escarpées que l'on apercevait du camp français. Le programme que traçait, à l'heure du départ, un chef confiant dans l'ardeur et l'intelligence de ses soldats, était complètement rempli. Ce n'était pas seulement notre drapeau, c'est-à-dire la gloire de nos armes, qui avait brillé au faîte des montagnes les plus inaccessibles, qui avait traversé les plus formidables obstacles ; c'était le génie même de notre civilisation qui avait pénétré dans un pays nouveau.

La campagne dont les annales de l'Algérie venait de s'enrichir, avait deux périodes bien distinctes : l'une qui se termine au camp des Beni-Hassein par l'investiture des cheikhs du Babor, l'autre qui finit au camp de Fedj-el-Arbâ, par l'occupation du vaste pays qu'occupent les Beni-Afer et les Beni-Ider. A la première partie de l'expédition, appartient un ordre de faits toujours chers à notre nation : une course victorieuse à travers des con-

trées qu'entourait le prestige de l'inconnu, et ces journées où il semble que le devoir s'offre à notre armée sous les traits du plaisir, c'est-à-dire les journées de combats ; à la seconde se rattachent des faits d'une autre espèce, mais propres à remuer aussi l'âme d'un peuple qui comprend toutes les grandeurs. Ce n'est plus aux hommes, c'est à la nature même que s'attaquent nos soldats. Des populations qui ont compris l'impossibilité de lutter avec la France, nous abandonnent leur pays : nous entrons sans combat dans leurs montagnes ; mais au bout de dix jours, nous leur rendons ces montagnes transformées ; où aux arbres séculaires, des quartiers de granit, des buissons inextricables de ronces arrêtaient, à chaque instant, la marche des plus intrépides voyageurs, une route s'étend aujourd'hui qui peut supporter le pied des chevaux et presque la roue des voitures. Aussitôt qu'il apprend que les Beni-Afer et les Beni-Ider se soumettent, le Gouverneur se décide à lancer, à travers ces tribus, une route qui marque à jamais leur territoire du sceau de notre domination. Sur tous les points importants, il établit des camps d'où, chaque matin s'échappe, un essaim de travailleurs. Les soldats avaient quitté le fusil pour prendre la pelle et la pioche ; après avoir versé leur sang, ils donnaient encore leurs sueurs pour la prospérité du pays.

Le 27, on peut se rendre d'un camp à un autre sur des chemins déjà praticables ; les Kabiles qui pouvaient encore douter de notre puissance, virent là des signes incontestables de notre force. Ils assistaient à la métamorphose d'une contrée toute entière par l'effort d'une volonté énergique.

Ce sentiment de surprise que devait produire un pareil acte se montrait sur le visage des cheïkhs investis au camp de Fedj el-Arbâ, dans la journée du 29 juin. A ce camp, comme à celui des Beni-Hassein, des hommes qui, jusqu'alors, avaient repoussé toute domination, écoutaient la parole du Gouverneur dans un religieux recueillement.

Si cette solennité n'empruntait point au théâtre sur lequel elle sé passait, le pittoresque éclat de la fête des Beni-Hassein, elle avait aussi son caractère d'imposante majesté.

De Fedj-el-Arbâ, le regard découvre, aux deux extrémités de l'horizon, les deux villes qui, maintenant, étaient reliées entre elles, Constantine et Gigelli. Il pouvait embrasser tout entier le sillon que venaient de tracer nos travailleurs. Le Gouverneur fit réunir devant sa tente, au milieu des troupes en armes, les chefs qu'il devait investir et prononça les paroles suivantes :

« Kaïds et cheïkhs que je vais investir, rappelez-vous l'engagement que vous prenez de servir fidèlement la France. Apprenez, aux populations auxquelles vous allez commander, que nous voulons le règne de la justice dans les tribus, la faculté pour chacun de cultiver son champ en paix et de vendre ses produits sur nos marchés. Vous en retirerez un grand bien si vous voulez vivre en paix ; si au contraire le pays était troublé, vous ne tarderiez pas à voir arriver nos colonnes.

« Tout le passé est oublié, mais à la condition que vous acquitterez les impôts, que vous n'écouterez plus les mauvais conseils, que vous maintiendrez la sûreté des

routes, et que vous ne recevrez pas dans votre pays ceux qui viennent y jeter le désordre.

« Croyez à ma parole; il ne vous arrivera que du bien. »

L'investiture à peine terminée, le Gouverneur général montait à cheval et quittait le camp du général Bosquet, où s'était passé la cérémonie, pour aller coucher au camp occupé par la division de Mac-Mahon. Ceux qui ont assisté à cette marche, en gardent à jamais le souvenir. La route était bordée presque toute entière des soldats qui venaient de l'achever. Ces braves gens, le front découvert, la pioche à la main, saluaient tour à tour le Gouverneur d'un cordial sourire. Il n'y avait pas un de ces visages où ne se lut la satisfaction du devoir accompli, et cette joie touchante qu'éprouve notre armée à seconder la volonté de ses chefs. Un pont, construit par le génie, s'élevait sur la rivière qui marquait la limite du camp où se rendait le Gouverneur. Là, le colonel Creuly et le commandant Renoux, du génie, se tenaient à la tête de deux corps nombreux de travailleurs. Le général Randon s'arrêta et tendit avec effusion la main à ces deux officiers. La pensée qui avait inspiré ce geste fut comprise de tous : une même émotion anima des rangs entiers; chacune des mains courageuses qui avaient remué la sape et la pioche, recevait la poignée de main du Gouverneur.

Le 30, le général Randon arrivait à Gigelli, où il entrait sous un arc de triomphe en feuillage, élevé par les habitants de cette ville, dont la situation venait d'être si heureusement et si profondément modifiée. Là, il s'em-

barquait sur le *Titan* pour rentrer à Alger, laissant l'ordre du jour suivant aux troupes expéditionnaires :

« Soldats !

» La campagne, que vous avez ouverte par les brillants combats des 19, 20, 21, 22 et 23 mai, touche à son terme.

» Vous avez vu successivement les populations que vous veniez de combattre implorer votre merci et demander la paix.

» Si vous n'avez plus eu à déployer votre ardeur guerrière, vous avez entrepris des travaux qui, en affermissant notre domination dans ce pays, préparent des voies nouvelles à la colonisation.

» Vous vous êtes ainsi acquittés du double devoir qui est imposé à l'armée d'Afrique. Vous avez bien mérité de l'Algérie.

» La route de Constantine à Gigelli, que vous venez d'ouvrir avec une rapidité merveilleuse, à travers ces montagnes qui n'avaient point été encore visitées par nos armes, portera le témoignage de notre puissance et celui de notre volonté d'être les maîtres du pays. Elle assurera la soumission de ces populations longtemps rebelles à notre autorité.

» Au moment où le corps d'armée que j'ai eu l'honneur de commander va se dissoudre, j'ai à exprimer ma satisfaction aux troupes de toutes armes qui le composaient, pour l'ordre, la discipline et l'énergie dont elles ont fait preuve en toutes circonstances.

» Dans un pays aussi hérissé de difficultés que celui que nous venons de parcourir, alors qu'il a fallu pour ainsi

dire se frayer un chemin à la sape, les troupes du génie ont eu particulièrement à déployer une grande vigueur; elles ont répondu à ce qu'on devait attendre d'elles, et les bataillons d'infanterie, appelés à tour de rôle à concourir à ces rudes travaux, ont renversé, la pioche à la main, tous les obstacles, comme ils avaient vaincu toutes les résistances opposées par l'ennemi.

» Soldats ! la campagne de 1853 aura sa place dans l'histoire de la conquête de l'Algérie, et les travaux que vous avez accomplis seront pour vous de nouveaux titres à la bienveillance de l'Empereur, dont la pensée se porte partout où flotte le drapeau de la France. »

Cet ordre du jour était le résumé d'une expédition qui avait un caractère particulier entre toutes celles dont l'Afrique avait été le théâtre; car l'armée a le privilége de ces génies créateurs qui donnent un signe distinctif à chacune de leurs œuvres. Dans cette campagne, deux actions, ayant une semblable grandeur, s'étaient en même temps développées : la guerre et le travail s'étaient associés dans une même entreprise, s'étaient unis sur le même champ de bataille, et cimentaient leur alliance par une conquête dont il leur revenait une égale part.

A la suite de cette expédition, la tranquillité la plus parfaite s'établit dans le pays de Gigelli ; les voyageurs européens et les commerçants y circulaient avec sécurité. Le colonel Robert, commandant supérieur du cercle, profitait de cette situation pacifique pour le visiter et y faire tracer des chemins de communication de tribu à tribu, par les indigènes eux-mêmes; il parcourut ainsi, pendant les mois de septembre et d'octobre, les Beni-

Amran, les Beni-Khettab, les Beni-Afer, les Beni-Sïar, les Beni-Four'al et les Beni-Ourzeddin, avec une escorte composée seulement de quarante cavaliers, en partie indigènes. Après avoir été parfaitement accueilli, et avoir remarqué partout une soumission bien franche, il entra chez les Beni-Ider, venant des Oulad-Asker. Khalfa-ben-Amirouch, nommé chef de sa fraction lors de la dernière organisation administrative, alla à sa rencontre, et lui fit de sa personne un assez bon accueil ; mais le caractère de rébellion qui avait toujours signalé les Beni-Ider et les Taharia, en particulier, ne tarda pas à se manifester par des propos et une attitude qui indiquaient moins que le respect dû à l'autorité française. Cette transition brusque n'échappa point aux observations du commandant supérieur ; mais l'état prolongé d'anarchie dans lequel avaient vécu les Beni-Ider, l'esprit d'indépendance qui avait toujours régné parmi eux, et surtout la prépondérance des Taharia, habitués à dicter des lois dans le pays, expliquaient jusqu'à un certain point la physionomie de ses nouveaux hôtes. Il partit le lendemain pour les Beni-Rizelli, fraction des Beni-Ider, et, de là, il alla bivouaquer, le 2 novembre, au Tahar des Oulad-Abd-Allah, dans le commandement de Ben-Amirouch. Jusqu'alors, rien n'indiquait l'accomplissement des événements qui devaient sitôt se produire. Vers sept heures du soir, deux envoyés du kaïd Si El-Haoussin-Moula-Chofka rendaient compte au colonel Robert que les Beni-Ider, aidés des contingents de quelques tribus, avaient formé le projet de l'attaquer traîtreusement. Cette nouvelle ne fut d'abord pas accueillie avec beaucoup de confiance ; mais comme des cris de guerre poussés par des Kabiles furent

entendus au loin, El-Haoussin reçut l'ordre de se joindre au commandant supérieur, pour l'éclairer sur la nature du complot qu'il venait de lui divulguer. El-Haoussin, interrogé à ce sujet, ne put donner aucun renseignement sur cette affaire, et il se borna à citer un nommé Ben-Boudjeder, comme lui ayant le premier découvert la trahison dont le colonel Robert était menacé. On fit venir ce Ben-Boudjeder, qui déclara qu'ayant assisté à une cérémonie de deuil, il avait, en passant devant un groupe d'une vingtaine de Kabiles, entendu prononcer les paroles suivantes : « Nous jurons d'attaquer par trahison le commandant supérieur de Gigelli et sa suite. »

Ces menaces étaient assez en rapport avec la réception très-peu hospitalière des Taharia, et le commandant, qui avait accordé, sur leur demande, au kaïd Khalfa-ben-Amirouch et à son fils, la permission de se retirer, se trouvant sans guide, leva le camp dès la pointe du jour pour se rendre à Chokfa, sous la conduite de Si El-Haoussin. Il descendit par un chemin hérissé de difficultés et parvint, après beaucoup de peine, à opérer sa retraite sans être inquiété autrement que par des insultes qui furent lancées aux kaïds qui l'accompagnaient. Ce moment critique une fois passé, à quelle conjecture pouvait-on se livrer? Ou l'on avait échappé par un mouvement de retraite aux attaques projetées des Kabiles, qui n'avaient point eu le temps de se réunir, ou bien on était dupe d'un faux complot improvisé par El-Haoussin-Moula-Chokfa, dans le but de perdre son rival Khalfa-ben-Amirouch et de ressaisir son ancien commandement. L'une et l'autre hypothèses étaient vraisemblables. Le kaïd Si El-Haoussin, depuis 1851, avait fait preuve

d'une telle incapacité, qu'on avait été obligé de lui retirer des tribus que des considérations politiques avaient d'abord placées sous son commandement. Cette diminution de son pouvoir, si bien motivée, du reste, en faisait un mécontent. Il y avait à craindre qu'il ne profitât un jour d'une occasion favorable pour reconquérir ses droits, et rien ne prouvait qu'il ne s'était pas servi de celle que lui offrait une petite troupe d'une cinquantaine d'hommes français et indigènes. D'un autre côté, le kaïd Ben-Amirouch, qui s'était rallié à nous depuis fort peu de temps, et commandait à une population très énergique dont le souvenir d'une vieille indépendance était loin d'être effacé, ne devait pas moins éveiller les soupçons : et c'est placé sous cette double impression, que le colonel Robert commença ses investigations.

D'après tous les renseignements recueillis sur cette affaire, il résulta que les instigateurs étaient les Moula-Chokfa eux-mêmes, qui firent recruter par leurs serviteurs religieux, dans tous les environs, au nombre de trois cents fusils, les gens sans feu ni lieu, auxquels on promit de l'argent, et le coup avait été décidé, comme nous l'avons dit, dans une cérémonie funèbre. L'attaque, projetée avec le plus grand mystère de la part de Si El-Haoussin, fut cependant connue de Ben-Amirouch. Celui-ci, au lieu de la divulguer, chercha à la faire tourner à son profit ; il s'opposa à toute tentative d'agression sur son territoire, mais il favorisa assez habilement les dispositions hostiles de ces montagnards pour les faire retomber contre Si El-Haoussin. Celui-ci, se voyant menacé d'être la victime du complot qu'il avait ourdi, prit le parti d'instruire le colonel Robert de ce qui se tramait.

Le commandant supérieur ayant heureusement échappé à ce guet-à-pens, alla camper au pied des montagnes des Beni-Ider, avec les troupes de la garnison de Gigelli, et y séjourna sans être inquiété par aucune nouvelle manifestation hostile ; mais l'appel aux armes n'était pas resté sans écho ; une insurrection devenait imminente.

Le général commandant la province jugeant nécessaire la présence de forces plus considérables dans le pays, arriva, avec une colonne de cinq mille hommes, pour rétablir l'ordre. Les tribus compromises envoyèrent des députations à Fedj-el-Arbâ, au devant du général. Après avoir traversé les Beni Ider et reçu les soumissions, la colonne rentra à Constantine. Toutes les djemaâ avaient avoué que le complot était l'œuvre d'un seul homme fanatique, qui avait voulu satisfaire son ambition et se débarrasser d'un rival en sacrifiant, sans arrière-pensée, le commandant supérieur et toute son escorte. Si El-Haoussin fut dès-lors expulsé du pays et interné à Mila.

Les années 1854 et 1855 ne présentèrent aucun événement remarquable. Le colonel Robert profita de la tranquillité toujours croissante pour construire deux maisons de commandement : l'une à Chahena, chez les Beni-Afer, et l'autre au Tahar des Oulad Abd-Allah, chez les Beni-Ider ; on commença quelques essais de cultures industrielles, surtout en coton, et on acheva la route muletière ouverte par l'expédition du Gouverneur.

Quelques intrigues locales, entre autres une tentative d'assassinat contre trois kaïds, furent encore déjouées, et les tribus qui touchent aux populations du Babor ne prirent aucune part à la lutte qu'elles soutinrent, en 1856, contre la colonne du général Maissiat, qui punit

sévèrement quelques tribus révoltées, en les combattant vigoureusement à Aïn-Soultan, Mentanou et Taguerboust. Le général Maissiat, après avoir choisi l'emplacement sur lequel a été construit le poste militaire de Takitount, qui surveille le versant nord du Babor, employa les troupes de sa colonne à tracer des routes stratégiques au milieu de ce massif de montagnes, et à ouvrir enfin la route muletière de Gigelli à Setif. Ainsi, dans l'intervalle des opérations militaires que nécessitait l'obligation d'assurer la pacification et la sécurité du territoire, l'armée consacrait tout son temps à exécuter des travaux d'utilité publique et profitables à la colonisation.

Lors du tremblement de terre qui détruisit Gigelli, en 1856, quelques individus superstitieux et fanatiques cherchèrent à jeter l'inquiétude dans les esprits, en annonçant que l'heure de notre extermination était arrivée. Ces tremblements de terre qui renversaient les maisons des chrétiens, disaient-ils, étaient une preuve évidente de la colère de Dieu contre nous. Heureusement, les Kabiles restèrent calmes ; mais on peut juger des graves conséquences qui seraient résultées, si la malheureuse population de Gigelli, alors réfugiée sous la tente, dans les jardins, avait eu encore à repousser les attaques d'ennemis fanatisés.

Au mois de juillet 1858, une nouvelle agitation assez vive se manifesta dans les massifs de Gigelli, de Collo et de la vallée de l'oued El-Kebir : les indigènes se croyaient menacés dans la libre jouissance de leurs forêts, par l'introduction des Européens dans les concessions. Ils espéraient trouver, dans le désordre qui allait se produire, un moyen d'éloigner d'eux la colonisation. Les

mécontents commencèrent par incendier plusieurs forêts, et refusèrent ensuite de payer l'amende qui leur fut infligée pour cette action; on achetait déjà publiquement, sur les marchés, de la poudre et des balles; dès-lors, il devint urgent de se porter dans le pays avec des forces imposantes pour arrêter la révolte à son début. Au mois de novembre 1858, le général Gastu pénétrait dans la vallée de l'oued El-Kebir. Toutes les djemaâ venaient au camp et apportaient leurs amendes. La création d'un poste de commandement à El-Milïa, sur la rive droite de l'oued El-Kebir, fut alors décidée, et les travaux de construction commencèrent immédiatement. Le général laissa à El-Milia, un officier chargé de surveiller le pays et de régler les affaires des Kabiles, et tout paraissait devoir éloigner, pour l'avenir, les désordres dont on avait eu à se plaindre.

Depuis la prise de Constantine, l'armée française avait dû combattre plusieurs fois pour avoir raison de ces rudes montagnards. Les expéditions des généraux Baraguay-d'Hilliers, du côté de Collo; Herbillon, dans le Zouar'a; de Saint-Arnaud, de Mac-Mahon, Randon, Maissiat, Gastu, dans toute la région comprise entre l'oued El-Kebir, le Babor et la mer, forcèrent successivement ces tribus à se soumettre et à accepter des chefs au nom de la France. Mais l'ignorance grossière, les habitudes sanvages de ces Kabiles, la dispersion des habitations, l'absence de routes, avaient été jusqu'alors des obstacles sérieux à une domination absolue dans ces montagnes. Pendant les premières années, il convint de tolérer un état de choses qui devait se modifier avec le temps. On fut donc souvent indulgent pour ces populations arriérées; on cher-

cha à les amener progressivement à l'exécution complète des ordres de l'autorité française. Malgré ces encouragements, plusieurs tribus refusèrent, en 1859, le payement de l'impôt; elles se livrèrent aux plus grands désordres sur les marchés, et détruisirent la ligne télégraphique électrique de Gigelli à Constantine ; la sûreté des communications cessa d'exister dans cette partie de la province, et notre autorité s'y trouva entièrement méconnue. Dans ces circonstances, il fut résolu qu'une expédition décisive aurait lieu contre les tribus rebelles de la Kabilie orientale. Une colonne de dix mille hommes fut placée sous les ordres du général Desvaux, commandant la division de Constantine. Cette colonne arrivait au Fedj-el-Arbâ des Oulad-Asker à la fin du mois de mai 1860. Pendant les premiers jours, il fut permis d'espérer que les insoumis, éclairés sur leurs véritables intérêts, resteraient dans le devoir, sans qu'il fût nécessaire de recourir à la force. Rien ne fut négligé pour ramener les Kabiles, pour leur montrer l'injustice des mensonges, le danger des intrigues qui avaient servi à allumer les passions populaires. En raison même de la force de sa colonne, le général, dans toutes ses conférences avec les tribus, annonça qu'il était disposé à l'indulgence, tout en stipulant des garanties contre les désordres futurs. Ses efforts furent vains ; les chefs du parti de la résistance finirent par l'emporter. Dans une réunion tenue à Sidi-Mârouf, chez les Beni-Khettab, la guerre sainte fut proclamée. A la suite de cette réunion, les grand'gardes du camp de Fedj-el-Arbâ étaient attaquées à coups de fusil pendant deux nuits; une corvée envoyée au fourrage était inquiétée. Les Kabiles avaient commencé la guerre,

il ne restait plus qu'à leur prouver la folie de leur révolte.

Le châtiment commença par les Beni-Khettab, d'abord parce qu'ils avaient cru leur pays inattaquable, et ensuite, parce que le signal de la révolte était parti de leur montagne. Cette contrée n'avait jamais été visitée par nos troupes; c'est à peine si les parties les plus rapprochées du Zouar'a avaient été effleurées. Après les brillants combats d'El-A'roussa et du Bou-Touïl, le camp s'établit au sommet du Tafortas. Pendant quinze jours, on châtia toutes les fractions des Beni-Khettab. Nos troupes, manœuvrant en colonnes légères, gravirent toutes les cimes, même les pics du Sidi-Mârouf, où avait eu lieu l'assemblée solennelle pour proclamer la guerre sainte. Tous les ravins furent fouillés. Au moment où la colonne quittait le Tafortas, les plus ardents crurent pouvoir profiter d'un épais brouillard pour attaquer l'arrière-garde ; un brusque retour offensif du 3e zouaves, leur fit payer cher leur audace ; abordés à la baïonnette, mis en déroute complète, ils s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leurs armes, leurs morts et leurs blessés.

La colonne parcourut successivement le territoire des Oulad-Ali, des Beni-Aïcha, des Taïlmam, des Beni-Habibi, des Beni-Ider, des Beni-Fetah, respectant les tribus innocentes, punissant sévèrement les coupables. Enfin, découragés par leurs pertes, par leur impuissance, cernés dans l'oued Irdjana, tous les insurgés demandèrent l'aman, et remplirent les conditions qui leur furent imposées.

Le 16 juin, au moment où la colonne expéditionnaire venait de s'établir au Tafortas, un horrible attentat avait eu lieu contre l'établissement forestier de MM. Bock et

Delacroix, chez les Beni-Meslem. Toutes les lois de l'humanité avaient été violées ; une bande de scélérats s'était ruée comme des loups furieux sur les quelques Français qui habitaient cet établissement. Les Oulad-Aouat et les Beni-Meslem, auteurs de cet attentat, furent sévèrement punis, payèrent des indemnités et livrèrent les plus coupables, qui eurent à répondre de leur crime devant le conseil de guerre.

Les dernières opérations de la colonne expéditionnaire de 1860 ayant eu pour théâtre le pays montagneux qui borde la rive droite de l'oued El-Kebir, au-delà du cercle de Gigelli, nous n'en parlerons ici que sommairement. Égarés par l'esprit de vertige qui, depuis un an, semblait obscurcir la raison des Kabiles, les Beni-Toufout avaient attaqué un petit convoi français qui traversait leur territoire; conduits par un de leurs cheïkhs, ils avaient tenté de s'emparer de la maison du kaïd. Les tribus voisines étaient dans une grande agitation; on pouvait craindre que tout le massif de Collo ne se laissât gagner par la révolte. La colonne se transporta, sans perdre de temps, chez les Beni-Toufout. En quelques jours, elle avait frappé les coupables.

Une petite fraction des Oulad-Aïdoun, les Arb-Taskift, étaient aussi devenus l'épouvante du pays. De leurs rochers, qui dominent l'oued El-Kebir, ils fondaient comme des oiseaux de proie sur les voyageurs isolés et les dépouillaient. Deux fois, les tribus voisines, qui avaient souffert de leurs déprédations, s'étaient réunies en armes pour les combattre et mettre fin à leurs brigandages. Réfugiés dans des grottes inaccessibles, les Arb-Taskift avaient toujours triomphé de ces attaques en tuant un

grand nombre de leurs assaillants. Il n'était pas possible de laisser subsister une pareille bande de scélérats, et un bataillon de tirailleurs reçut la mission de s'en emparer. Malgré les difficultés de ces rochers à pic, nos tirailleurs enveloppèrent les Arb-Taskift, et les attaquèrent dans ces grottes d'où les indigènes n'avaient pu les déloger. Le combat dura plusieurs heures; des blessés nombreux, des tués, témoignèrent de la vigueur de l'attaque comme de celle de la défense; enfin, les Arb-Taskift se rendirent à discrétion.

Tout était terminé dans la Kabilie orientale; les agitateurs avaient été pris ou livrés, les otages entre nos mains, les amendes et indemnités dans les caisses de l'État; plusieurs fractions incorrigibles avaient été désarmées. Le calme reparaissait dans la contrée, après tant d'agitations. La colonne fut dissoute, et pendant que les troupes de la province regagnaient lentement leurs garnisons respectives, le général reconduisait à Gigelli, pour les y embarquer, les bataillons venus des provinces de l'ouest.

L'histoire politique du cercle de Gigelli devrait se terminer ici, par la raison que, depuis 1860, c'est-à-dire depuis les opérations militaires du général Desvaux, les tribus, organisées sur des bases solides, n'ont cessé de nous fournir, sauf quelques petites exceptions, des preuves évidentes de leur sincère soumission. Un fait qui mérite d'être rappelé, c'est le concours qu'elles nous ont prêté, à l'aide de leurs contingents armés, pour réduire les rebelles qui, en 1864, tentèrent encore une fois de faire éclater la guerre dans le Babor et au Zouar'a. Au

printemps de cette année, une bande nombreuse de Kabiles du Zouar'a, conduits par un mokaddem des khouan de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman, venait se ruer sur le bordj du kaïd du Zouar'a, le mettait au pillage et incendiait les gourbis qui entouraient le bordj. Rien n'avait annoncé, et rien ne pouvait expliquer, cette attaque audacieuse. Les contingents de la vallée de l'oued El-Kebir et ceux du cercle de Gigelli, conduits par leurs kaïds et leurs cheïkhs, se mirent eux-mêmes à la poursuite du mokaddem, chef de la bande, et réussirent à s'en emparer. Néanmoins, une certaine émotion se manifesta dans les montagnes du Babor. Les événements qui se produisaient alors dans le Sahara des provinces d'Oran et d'Alger, ne permettaient pas d'entrer dans la montagne. D'un autre côté, la Tunisie, obéissant à la voix d'un énergumène, Ali-ben-Redahoum, qui s'intitulait le *Bey du peuple,* était en pleine révolte, et le désordre pouvait gagner notre frontière; il fallait donc veiller partout. Au printemps de 1865, le général Périgot, commandant la province, put pénétrer avec ses troupes dans le Babor; il châtia les rebelles et rendit le calme au pays. Pendant cette expédition, les contingents fournis par les tribus du cercle de Gigelli donnèrent de nouvelles preuves de leur fidélité, en combattant vigoureusement les insurgés, et leur conduite leur valut des félicitations. Depuis lors, les populations de cette région, dégagées de toute préoccupation extérieure, ont repris, avec une nouvelle ardeur, leurs travaux habituels. Les rapports multiples qu'ils ont avec nous, leur ont inspiré une confiance satisfaisante. Ils paraissent se rendre un compte assez exact des avantages que la sécurité des routes, l'exploi-

tation des mines et de leurs riches forêts, enfin, la liberté du commerce, doivent leur produire. — Eux qui, le regard assuré et indomptable, ne marchaient jamais sans le fusil au poing et leur attirail de combat autour de la ceinture, offrent maintenant l'aspect de dociles et inoffensifs campagnards. Ils ont compris, sans doute, qu'ils ne pouvaient plus nous résister, en cas de révolte, leurs intérêts étant facilement saisissables ; mais, par cela même, il ne faudrait pas se faire trop d'illusions, et ne pas oublier que l'état de tranquillité parfaite, là, comme partout ailleurs, a besoin d'une surveillance vigilante, continuelle, et dépendra longtemps encore du degré de notre force.

Les routes stratégiques ouvertes par l'armée, au fur et à mesure de sa marche à travers ce pays jadis impénétrable, sont entretenues aujourd'hui par la main-d'œuvre indigène. De nombreux chemins muletiers, exécutés aussi par les Kabiles, sillonnent, en outre, les montagnes, et, en facilitant les relations de tribus à tribus, leur permettent l'exportation de leurs produits, sur les marchés de Gigelli et de Constantine. Cette situation sera bien autrement prospère, quand une route carrossable reliera les deux villes.

Qu'il nous suffise d'ajouter, en terminant, que pendant les dernières calamités qui ont affligé l'Algérie, les Kabiles de Gigelli, plus prévoyants que les Arabes du Tell, n'ont pas souffert de la misère, d'où il est résulté que les épidémies même, n'ont frappé chez eux que de rares victimes.

De tels résultats ne peuvent qu'être éminemment utiles à la colonie, en avançant à grands pas le moment où

cette race énergique et laborieuse se rapprochera complétement de l'élément européen, pour faire avec lui cause commune.

NOTE A.

Commandants supérieurs du cercle de Gigelli.

1839. — Prise de la ville, le 13 mai, par M. le chef d'escadron d'état-major de Salles.
1839. — Commandant Honveau.
1840. — Lieutenant-colonel Picouleau.
1841. — Commandant Villeneuve.
1841. — Id. Claparède.
1841. — Lieutenant-colonel Duluat.
1842. — Id. Tugnot de Lannoye.
1843. — Commandant Lavarène.
1844. — Id. German.
1845. — Lieutenant-colonel Regaud.
1848. — Commandant Faure.
1848. — Id. Mayer.
1848. — Id. Boudville.
1850. — Id. Picard.
1851. — Colonel Robert.
1857. — Commandant Gresley.
1859. — Id. d'Halmont.
1859. — Id. Bonvalet.
1861. — Capitaine Lucas.
1864. — Commandant Capdepont.

En 1858, Gigelli fut érigée en commissariat civil.
En février 1860, la commune y a été reconnue de plein exercice.

NOTE B.

Les concessions de chênes-liége et de chênes-zéens accordées à des Européens, dans les forêts du cercle de Gigelli, sont :

Aux Beni-Four'al, contenance de 7,750 hectares, à MM. Lacroix, Virloy et Buffarini ;

Aux Beni-Medjaled, 5,500 hectares, à MM. de Vernon et Chemallé ;

Aux Beni-Amran, 4,800 hectares, à MM. Naud et Cie.

D'autres concessions ne sont pas encore délimitées.

ERRATA.

Page 224, vingtième ligne, *au lieu de* : 1243, *lisez* : 1253 (1837 de J.-C.).